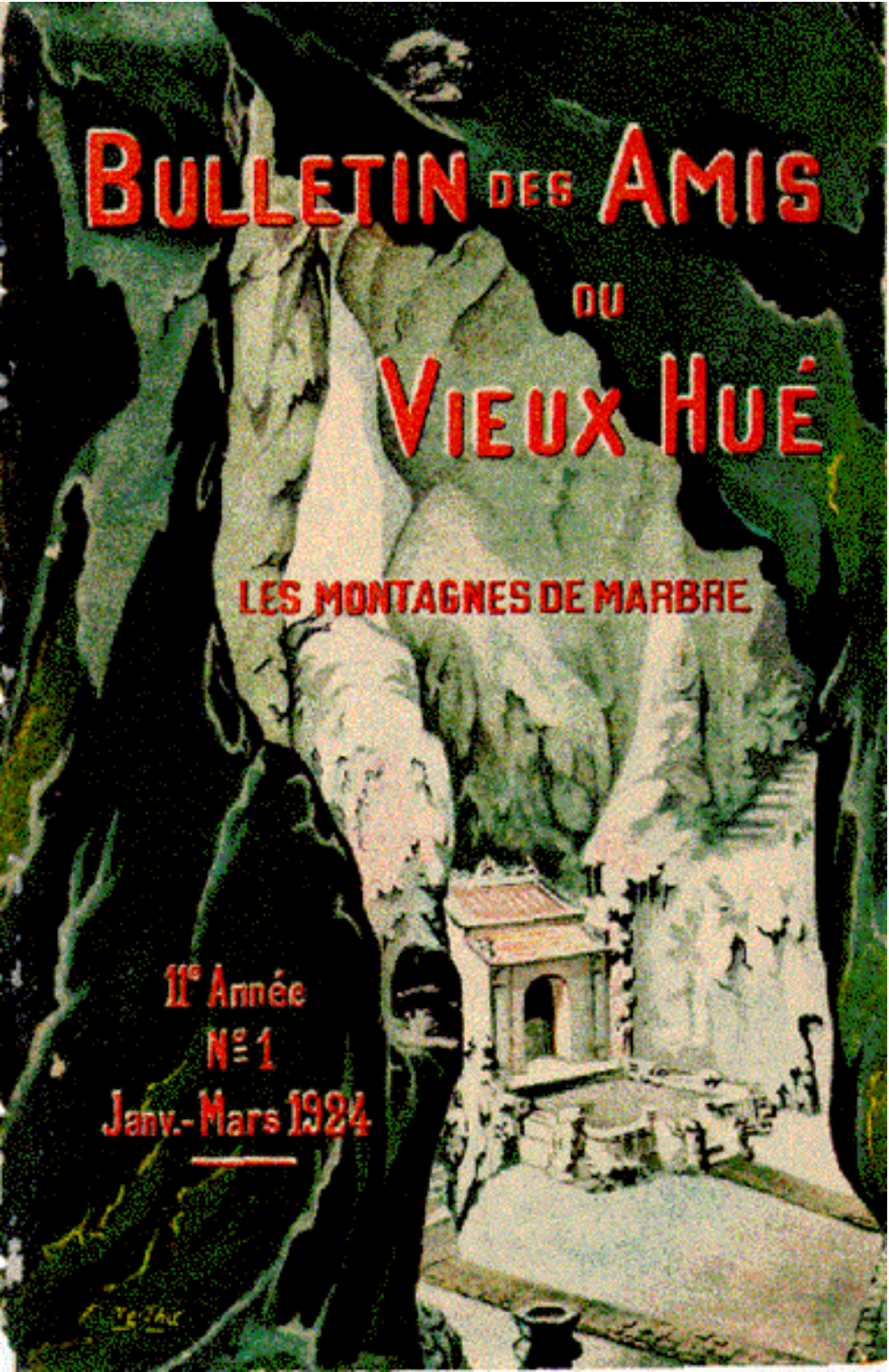




BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

LES MONTAGNES DE MARBRE

11^e Année
N^o 1
Janv.-Mars 1924

ADDITIONS ET CORRECTIONS

- Page 4, ligne 12. *Après les mots :.... à raison de l'usage qui en avait été fait au XVIII^e siècle, ajouter :* En outre, il invoquait l'application du terme « écuyer » impliquant la noblesse, à son grand-père Alexandre-Georges, dans l'acte de naissance de son oncle Michel (Voir pièces justificatives n°II).
- Page 7, note (3) *Au lieu de :* 1752, *lire :* 1742
- Page 9, *Reporter la note (5) à la page 10, 2^e § in-fine.*
- Page 10, ligne 5. *Au lieu de :* 1770, *lire :* 1768, 1770.
- Page 11, note (4). *Au lieu de :* 1766, *lire :* 1786.
- Page 13, note (2). *Ajouter :* Dans une lettre de 1857, destinée à une *Histoire de l'ordre de S^t Louis* à publier chez Firmin-Didot, Michel Chaigneau dit que son père, « Ecuyer », a, par brevet signé par le Roi le 27 décembre 1756, été nommé capitaine de brulôt ». Cette affirmation ne paraît pas exacte, car le 24 décembre 1756, Alexandre-Georges armait à Lorient la *Reine*, son premier commandement à la Compagnie des Indes (Archives M^{lle} J. Goullin). Le même, écrivant en 1858 à son neveu Jean, lui envoyait en communication les brevets d'Alexandre-Georges, dont « le brevet de capitaine de brûlot » (Archives G. de Chaigneau). Cependant, aujourd'hui, ce brevet ne figure pas parmi ceux venus en la possession de M. G. de Chaigneau.
- ligne 11. *Après ... Marine, ajouter :* royale.
- Page 14, note (1), ligne 2. *Au lieu de :* (op. cit I, p. 409). *lire :* (*Batailles navales de la France*, I, p. 409).
- Page 15, ligne avant-dernière. *Au lieu de :* rien, *tire :* qu'une chose : le 27 fructidor de l'an II (13 sept.1794), « le Conseil général de la commune régénérée de l'Orient » lui concède son certificat de civisme (arch Kerlero du Crano).
- note (5). *Au lieu de :* 4.364, *lire :* 4.365.
- Page 24, note (1). *Au lieu de :* 7 oct., *lire :* 4 oct.
- Page 27, note (1). *Au lieu de :* 18, 23 nov, *lire :* 18, 23, 26 nov.
- Page 28, note (3). *Au lieu de :* 1820, *lire :* 1830.
- Page 30, ligne 21. A : Le 18, *rattacher non la note (4), mais la note (5).*
- ligne 28. A :... des lettres chinoises, *rattacher non la note (5), mais la note (4).*
- Page 32, note (5), ligne 6. *Au lieu de :* D'adran, *lire :* Dadran.
- note (5), ligne 10. *Au lieu de :* p-579, *lire :* p. 379.
- Page 35, lignes 14 et 19. *Au lieu de :* 1848, *lire :* 1843

Page 40, ligne 11. *Au lieu de* : Goétizac, *lire* : Coétizac.

Page 53, ligne 4. *Au lieu de* : préparé, *lire* : réparé.
 ligne 22. *Au lieu de* : ennemi. « La ..., *lire* : ennemi, « la

Page 59, ligne 17. *Au lieu de* : 1903, *lire* : 1803.

Page 62, ligne 25. *Supprimer* : et.

Page 70, note (1). *Au lieu de* : 1919, *lire* : 1819.

Page 72, note (3). *Supprimer* : à contre-mousson.

Page 78, note (1). *Au lieu de* : 1920, *lire* : 1820.
 note (4). *Au lieu de* : p. 95, *lire* : p. 91.

Page 89, ligne 2. *Au lieu de* : Grawfurd, *lire* : Crawford.

Page 98, note (5), dernière ligne *Au lieu de* : VII, *lire* : VIII.

Page 129, ligne 27. *Au lieu de* : (poser ?, *lire* : (poser ?).

Page 145, ligne 7. *Au lieu de* : La Flavet, *lire* : Le Flavet.

Pièce n°XX, colonne « qualités ». *Au lieu de* : \$, *lire* : livres.

Page 170, ligne 20. *Au lieu de* : moi, *lire* : toi.

Pièce n°XXX VI, ère Gia-long, 1802 . *Au lieu de* : 1^{re}L., *lire* : 11^el.

Page 175, avant-dernière ligne *Au lieu de* : vingt, *lire* : neuf.
 note (1). *Au lieu de* : 195-197, *lire* : 495-497.

Page 177, note (4) *Au lieu de* : transmise, *lire* : transcribe.

Tableau n°IV, Symphorien Royot. *Au lieu de* : né 1796, *lire* : né 1876.

Tableau n°VI, colonne 7. Cécile Goullin est seule du premier mariage.

Planche II. Ajouter : N -B. Le pantalon, les parements, le collet rouges sont ici venus en blanc par suite de l'usage de plaques panchromatiques et d'écrans colorés.



Planche I. — Les Montagnes deMarbre vues du Nord, en venant de Tourane.
(Cliché Huynh-Dinh-Co, communiqué par M. le D'Sallet)



LES MONTAGNES DE MARBRE

(NGŨ-HÀNH-SƠN)

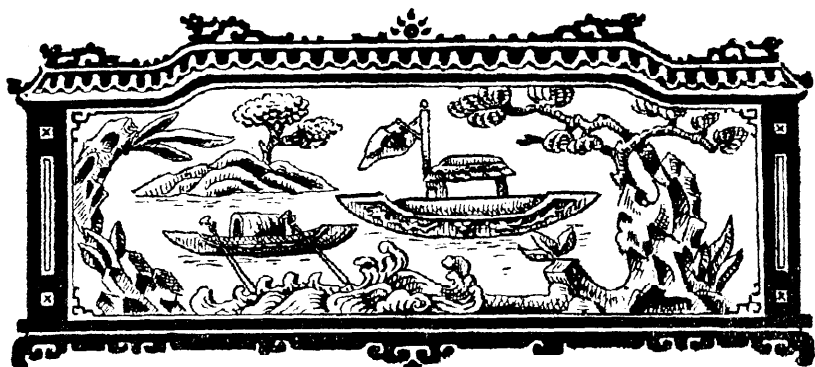
五行山

Au cher pays d'ANNAM

J'ai voulu, point par point, grouper l'intérêt immensément varié qui particularise ces roches, donner un peu de leur gloire dans le passé, de la légende et du mystère ; j'ai voulu évoquer leur peuplement de génies et de dieux, dire les beautés qu'elles détiennent, tout cela dans un ensemble de choses vues, écoutées ou traduites.

Et c'est ainsi que je présente cette histoire et ces détails des montagnes et des sables qui avoisinent la mer chantant par tous les temps, à travers les tempêtes et sous les ciels durs, les formidables çlokas, inconnus des livres, qui sont les immortelles prières des choses.

D'A. SALLET.



CHAPITRE I

SITUATION. — APPELLATION. — IMPORTANCE ET INFLUENCES.
GÉNÉRALITÉS (1).

A 7 kilomètres environ de Tourane, en direction Sud-Est, surgissent brusquement en plaine, au bord de mer, tout un groupe de masses rocheuses, fortes falaises déchiquetées, qui apportent une note bien particulière à ce cadre touranais. Les rochers en apparaissent sur une longue étendue de sables, bosselée en vagues, de tout un système de dunes de vieille ou de récente formation.

(1) Les renseignements qui ont servi à l'établissement de cette étude, en dehors de ceux qui sont produits directs d'observation, relèvent de bien des sources que je signalerai au fur et à mesure de l'utilisation.

Je dois beaucoup à S. E. Tồn-Thất-Hân, ancien Président du Conseil secret, Ministre de la Justice ; je veux l'en remercier premièrement.

Certains détails m'ont été apportés la tradition, dans des notes rédigées pour moi par le lettré Hổ-Thân-Đinh, du village de Hoà-Quê, *áp* de Sơn-Thủy, et surtout par le Tàng-Cang de Thủy-Sơn, Nguyễn-Việt-Lữ, décédé depuis. Toute la belle documentation qui me fut donnée par celui-ci fut reprise par M. Ung-Bình, Quan-Ấn actuel du Quảng-Binh, alors Tri-Phủ de Điện-Bàng ; je ferai appel à ce recueil en le désignant par le titre de *Ngũ-Hành-Sơn-lục*, « Relevé des faits concernant les Montagnes des 5 éléments », que tous les deux donnèrent à ce travail.

J'exprime ma reconnaissance à chacun ; et ils sont nombreux ceux du monde des mandarins, ceux des fonctionnaires ou ceux du peuple, qui m'ont apporté leur aide charitable sous forme de renseignements ou dans les traductions. C'est le médecin auxiliaire Lê-Văn-Kỷ, qui tient le grade littéraire

Cette longue étendue de sables dépend de la presqu'île du **Tiên-Cha** (**Trà-Sơn**), ainsi désignée du nom de son appui de tête, le massif montueux et boisé, protection N. E. de la grande baie (1).

élevé de **Tân-Sĩ**, docteur des premiers rangs. C'est **M. Nguyễn-Hữu-Hoà**, Conseiller municipal à Tourane. . . .

Ce sont tous les bonzes qui m'ont, maintes fois, guidé dans les dédales de **Thùy-Sơn**, les mandarins de **Quảng-Nam**

Mais puisque j'ai évoqué la mémoire du chef religieux **Lữ**, pour la reconnaissance que je veux lui témoigner, j'appuie également sur le souvenir de mon interprète **Ưng-Giảm**, qui m'avait apporté le sacrifice de bien des heures de liberté durant mon séjour à Faifo.

J'ai remis à la bibliothèque des « Amis du Vieux Hué », le **Ngũ-Hành-Sơn lục** dont il est question, ainsi que toute la documentation annamite en caractères que j'ai pu recueillir.

(1) **Núi Tiên-Cha**, ou **Tiên-Sa**, ou **Tiên-Sha**. — Cette montagne est comprise dans les actes officiels et connue des lettrés sous le nom de **Trà-Sơn** 茶山, la « Montagne du Thé », et elle appartient au *huyện* de **Hoà-Vang**.

La Géographie écrite sous **Duy-Tân**, le *Đại-Nam nhứt thống chí* (livre V) dit : « On trouve dans cette montagne de splendides forêts formées de grands arbres et dans ces forêts vivent des troupes de cerfs. A l'Est, la montagne touche à la mer ; il en est de même au Sud-Est, où l'on aperçoit un massif qui lui est rattaché et qui a la forme d'un lion : ce massif dépendant est désigné sous le nom de **Núi-Nghê**. On y trouverait des pierres précieuses. A l'Ouest, il existe une autre colline, rattachée également au massif : c'est le **Núi Mỏ-Diêu** 鷲嘴山, « la Montagne en bec d'épervier ».

« La baie qu'elle précède se nomme **Trà-Sơn-Uc** 茶山澳, rade du **Trà-Sơn** », et les navires y pénètrent.

« L'endroit est malsain, les puits fournissent une eau malsaine. Parmi toutes les montagnes de cette région, les **Ngũ-Hành-Sơn** 五行山 et le **Trà-Sơn** sont les plus remarquables et les plus belles. »

Le massif du **Trà-Sơn**, de nature éruptive, bloque le côté Nord-Est de la rade de Tourane. Ses sommets les plus élevés atteignent 600 mètres et la végétation haute y est abondante. Les cerfs y fréquentent, peut-être plus encore les sangliers et les singes : parmi ceux-ci, on remarque la petite espèce grise, mais plus spécialement le *Semnopithèque*, connu sous le nom de **Douc**, qui est assez particulier ici. Nous le noterons encore dans la faune des Montagnes de Marbre. Les Européens de la région le connaissent sous le nom de « singe du **Tiên-Cha** ». On le rencontrerait encore sur le promontoire boisé du cap **Chu-May**.

Le **Trà-Sơn** possède également des troupes de bœufs et de buffles devenus sauvages, sur l'abandon d'une concession voisine.

Il ne renferme aucune des espèces malfaisantes ordinaires des forêts d'Annam ; on ne signale que l'existence de serpents pythons de très forte taille.

Le **Trà-Sơn** est mêlé à l'histoire de la conquête de Tourane (15 Septembre 1859), à l'occupation franco-espagnole qui y a laissé de nombreux vestiges :

Quant aux masses rocheuses, ce sont les « Montagnes de Marbre », suivant les désignations occidentales : les « Ngũ-Hành-Sơn » ou « Montagnes des 5 éléments », pour le pays d'Annam.

Le *Đại-Nam nhứt thông chí*, au livre de la province du Quảng-Nam, dans le chapitre des montagnes et des fleuves (1), détermine, avant tout détail, la situation du groupe et ses dépendances administratives. « Les Ngũ-Hành-Sơn relèvent des villages de Hoá-Quê-Đông-Bắc et de Quán-Khái, tous deux du *huyện* de Diên-Phước. A l'Ouest elles affleurent au Trường-Giang, à l'Est elles touchent à la grande mer ».

Elles sont donc logées sur les sables d'arrêt de la baie du Lutin, dans une partie de la côte d'Annam particulièrement fréquentée autrefois, à cause des deux gros ports commerciaux voisins, l'un protégé sur rade, celui de Tourane, l'autre en estuaire de grand fleuve, celui de Faifo. Un énorme transit circulait par cette baie, mêlant les marchandises étrangères et celles du pays, et le hasard des routes suivies dans la nuit ou le brouillard avec les masses comparables des grosses îles voisines, les Culao des Chams, et celle rude et forte, marquant l'entrée de la passe vers Tourane, amenait parfois de terribles surprises. Tout ce coin de côte était redouté, car l'erreur commise fixait au sable un bateau définitivement perdu. « Quand on fait voile du Sud et qu'on longe cette partie de la côte, rapporte Macartney (2), l'objet

citernes, forts, sentiers et routes, et tout un cimetière où se mêlent, soit sur un terre-plein enclos, soit dans l'ossuaire construit, les restes des disparus des deux nations.

Sauf peut-être dans les deux points où les phares sont édifiés, pointe Est et extrême pointe Ouest, le massif du Tiên-Cha jouit d'une réputation détestable au point de vue salubrité, et cela non sans raison. Je me souviens combien les fonctionnaires des Travaux Publics, fixés au dépôt du chemin de fer, dans l'intervalle affaissé qui précède la colline du phare de l'Ouest, ont payé durement de leur santé leur séjour en ce point, et ils étaient suivis dans cette destinée par le personnel indigène employé. Les constructions furent désertées et abandonnées un peu avant que le tronçon exploité de voie ferrée qui desservait par là, suivant le pied Ouest de la montagne, cessât définitivement toute son action (1907).

(1) *Đại-Nam nhứt thông chí*, L. V, page 14 b et suivantes.

(2) *Voyage dans l'Intérieur de la Chine et en Tartarie fait dans les années 1792-1793 et 1794*, par Lord Macartney, ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de Chine. — Rédigé sur les papiers de Lord Macartney, sur ceux du Commodore Erasme Gower et des autres personnes attachées à l'ambassade, par Sir GEORGE STAUNTON. Traduit de l'anglais avec des notes par J. CASTERA, 3^e édition, Paris, chez Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n° 20. — An. X11 (1804), T. II. Chap. IX.

le plus remarquable est un groupe d'énormes rochers de marbre, qu'on croirait être un grand château isolé et qui, quoique plus gros, ressemble assez au rocher du château de Dunbarton, qu'on voit s'élever perpendiculairement sur les côtes d'Ecosse. A quelques milles au Nord du groupe, qui est sur la côte de la Cochinchine, on voit un promontoire très élevé, et ayant deux sommets en pain de sucre d'inégale hauteur. Les personnes auxquelles ces rivages sont étrangers, s'imaginent d'abord que l'entrée de la baie de Turon doit être entre le promontoire et le groupe des rochers dont nous avons d'abord parlé, mais ils sont au contraire réunis par un isthme bas et étroit ».

Les erreurs se produisent encore, et dans ces dernières années des vapeurs de commerce, par des temps défaits, ont pu heurter les sables de la côte, presque au seuil des montagnes ; le dégagement en fut assez dur pour de pauvres choses devenues lamentables.

Toute cette côte est désertique, inhospitalière, sans végétation, sans village ; à peine quelque pêcheur installe-t-il une primitive cabane, dans un repli dunier auprès de quelque bief, l'abritant d'un palissadage hâtif que fixent bientôt des agaves et les vacquois en protection des sables.

Plus au Nord, dans les vieilles dunes où le sol est travaillé, riche de quelques apports alluvionnaires anciens, cette côte s'anime. Mais depuis Mỹ-Khê (1), village de pêcheurs, à hauteur de Tourane, jusqu'à l'embouchure du fleuve de Faifo, ce n'est que le sable, piqueté d'abord de boqueteaux bas faits de niaoulis et d'oléinées diverses, mais bien vite, sable tout à fait nu, parmi lequel l'homme vit mal et séjourne sans persistance.

Le côté Ouest de cet isthme sableux est plus indulgent. Le vieux Trưòng-Giang (2), l'ancien fleuve parallèle à la mer, est à la fin d'une sans doute très belle histoire, car il a vu le débat de maintes destinées, lorsque hérissé de poutres et barré de chaînes, il se gardait du passage des jonques de guerre allant vers le Quảng-Nam ou remontant du Sud. Il a vu des passages royaux, des armées pressantes ou pressées ; il a entendu les cris guerriers, les enthousiasmes. Mutilé, il s'est assagi, et sans tumulte, il a laissé s'utiliser, ou tendant

(1) Mỹ-Khê 美溪, nom d'un de villages de la Concession française, fixé sur la baie du Lutín.

(2) Trưòng-Giang 長江 (se prononce plus littérairement Tràng-Giang). Le Trưòng-Giang désigne encore une autre voie lagunaire, celle par laquelle depuis Faifo on atteint Chợ-Được, Hiệp-Hòa 合和, dans le Sud du Quảng-Nam. Elle est également parallèle à la mer (Đại-Nam như là thông chi et Ngũ-Hành-Sơn lục).

à s'utiliser et de plus en plus, tout son parcours actuel, soit sur ses deux rives, soit sur son fond désormais comblé. Le **Trường-Giang**, « le fleuve de la longueur », faisait communiquer autrefois les deux villes de commerce marin : Tourane et Faifo. Toutes les relations des voyageurs, missionnaires, commerçants d'autrefois parlent de ce bras de fleuve que suivaient les petits bâtiments de commerce. Il était constitué par la persistance d'une ancienne lagune étroite, maintenue entre deux élévations dunières parallèles, s'étendant entre l'embouchure du fleuve de **Cầm-Lệ**, à courte distance de Tourane, et le grand fleuve de Faifo. Même vers la fin du règne de **Tự-Đức**, les relations existaient par ce cours direct ; puis le colmatage se fit plus sérieux, plus complet, opérant au Sud, sables et alluvions intervenant. Le **Trường-Giang** n'existe plus que par sa partie maintenue depuis Tourane jusqu'à la hauteur des Montagnes de Marbre, et par quelques tronçons du sud, faciles à relier sur la carte par toute la série des fonds humides, formant de longs étangs, des marécages ou des cultures.

Encore faut-il qu'au Nord, dans son trajet libre jusque là et qui permettait l'accès immédiat du groupe des **Ngũ-Hành-Sơn**, une digue ait été construite à quelques centaines de mètres des premiers rochers, pour empêcher l'action des marées sur le bas **Trường-Giang**, facilitant ainsi l'irrigation plus sûre des campagnes riveraines avec une eau ni saumâtre, ni salée.

Mais si la région occidentale des Montagnes de Marbre est assez clémente, nous ne disons rien des limites du Nord et du Sud, ou rien ne prévaut encore bien sur le sable, sur le désert.

Ces masses rocheuses sont au nombre de six, de dimensions différentes, mais présentant dans l'ensemble une physionomie extrêmement voisine. Chacune repose sur une base de forme ovoïde à grand axe directement Est-Ouest et à intervalles rapproché. Elles couvrent une étendue de 2 kilomètres environ de largeur sur 800 mètres de profondeur d'occupation dans les sables.

Le **Đại-Namnhứtthốngchí** procède d'une erreur en maintenant que les Montagnes de Marbre relèvent des deux villages de **Hoá-Quê** et **Quán-Khái**, de la circonscription administrative de **Diễn-Phước**. Sans doute, avant l'organisation du **huyện** de **Hoà-Vang**, **Hoà-Quê** et ses montagnes pouvaient rappeler cette division du territoire, de même que, sous les **Lê**, celui-là et celles-ci avaient été dépendances de l'administration du **Thuận-Hóa**, représentant l'ancien **châu** de **Hóa** conquis sur les Chams.

Les **Ngũ-Hành-Sơn** ne dépendent que du **thôn** Nord-Est du village

de Hoá-Què, et surtout de la partie du hameau qui prend le nom pittoresque de *Âp* de Sơn-Thủy (1).

Nous verrons que ce village a des droits de garde et quelques avantages d'exploitation, et il en est de même pour Quán-Khái, dont les terrains de village et les communaux arides viennent s'arrêter à la bordure rocheuse de celles des montagnes situées plus au Sud.

Elles sont donc six masses, disposées en quelque sorte sur trois lignes latitudinales : trois éléments sont en disposition Nord, un élément occupe la ligne centrale, deux montagnes tiennent la marche Sud.

Elles constituent le seul accident géologique de toute l'immense étendue des dunes dont la constitution a été opiniâtrément résolue par la mer, s'augmentant sans cesse des sables de l'Est et se fertilisant peu à peu vers la rivière, par les alluvions traînées de l'Occident. Elles apparaissent, éléments surélevés de la côte que dominent par les ciels clairs les cîmes marines des Culo-Cham. Leur station en terrain nu, rochers perdus en pleins sables, leurs formes étranges, énergiquement dessinées par des arêtes vives et des lignes rudes, et à peine atténuées par les végétations tordues et sombres qui s'attachent à leurs brisures, leurs colorations variant, suivant le temps et les lumières du gris au violet, au noir épais, tout les marque d'un cachet vigoureux qui les particularise et les définit spécialement.

*
* *

Les Montagnes de Marbre ont reçu à travers les âges des noms multipliés, et ainsi se traduit tout l'intérêt qui vint s'attacher à elles. Les divers écrits européens les qualifient de « rochers », de « montagnes ». Ce sont « les rochers du Fayfoë (2) », « les montagnes de

(1) Hoá-Què Đông-Bắc-Thôn 化閩東北村, Sơn-Thủy Ấp 山水邑, canton de Bình-Thái 平泰總, huyện de Hoà-Vang 和榮縣; Quán-Khái-Đông 灌慨東, canton de Phú-Triêm 富霽總, huyện de Diên-Phước 延福縣, phủ de Diên-Bàng 奠盤府. Tous les deux, de la province de Quảng-Nam 廣南省.

(2) « Rochers du Fayfoh ». — Lettres curieuses sur la Cochinchine publiées dans *l'Illustration*, 3 Décembre, 10 Décembre, et 31 Décembre 1859. Trois lettres qui constituent bien l'amas le plus faux, le plus bizarre, le plus extravagant, de renseignements, de descriptions dus à une imagination détraquée. Je les signale : elles pourraient être source appréciée par bien des écrivains coloniaux dont les observations sont prises en chambre depuis France, de très loin, ou encore qui sont le fruit de voyages extrêmement rapides et impatientes.

Ces lettres auraient été écrites par un officier de la Marine britannique



Planche II. — Les Montagnes de Marbre : à la pointe occidentale de Kim-Son.
(Cliché de la Mission cinémat. Tétart).



Planche III. — Les Montagnes de Martre : sur la route de Faifo, vue des premiers rochers.
(Cliché de la Mission cinémat. Tétart).

Tourane », « les Montagnes de Marbre ». P. Poivre, qui les signale au tours d'un voyage sur Faifo, dit qu'on les nomme « Sera de Bougie » ou « montagnes des singes », parce que ces rochers en sont habités « d'une grande multitude » (1),

Les dénominations d'Annam sont nombreuses, si l'on tient compte surtout des noms d'autrefois gravés sur les roches. Une grotte montre encore des traces de caractères, vieux vestiges d'une copie d'une plus antique inscription, caractères qui disent : Ngũ-Uân-Sôn, ce qui signifie « les cinq montagnes réunies » (2).

D'autres inscriptions précisent le nom de Phồ-Đà-Sôn; ceci désigne « la montagne de l'universel escapement » (3).

Mais s'ils ont appartenu aux montagnes, ces noms ne se disent plus maintenant; ils sont tombés au fond de l'oubli.

Nous verrons que l'une de ces masses, la plus forte, la plus belle, celle qui est crevée de grottes et qui porte des sanctuaires et des cultes, a été désignée longtemps du nom de Tam-Thai-Sôn (4), nom qui reste encore connu et se généralise parfois à tout le groupe. On a voulu marquer par là les trois surélévations, les « trois terrasses » qui dominent la montagne essentielle, et c'est aussi le nom donné à l'un des sanctuaires qu'elle abrite.

Le vieux lettré rappelle encore un autre nom qu'il tire des antiques légendes; c'est celui de Ngũ-Chí(5), « les cinq Doigts ». Il fait com-

à l'occasion d'un séjour sur les côtes de la Cochinchine, en 1845. L'officier est désigné du nom de Raoul de G., l'éditeur des lettres a signé : F. G. Delagny pour la première; G. de Lagny pour les autres, — Bougainville dit Fay-Foi — (Voir plus loin)

(1) P. POIVRE : *Voyage de P. Poivre à la Cochinchine. Description de la Cochinchine, 1749-1750. Voyage du Vaisseau de la Compagnie, le « Machault », à la Cochinchine en 1749-1750.* Extrait de la *Revue de l'Extrême-Orient*, publiée sous la direction de Henri Cordier. Tome III. Paris, Ernest Leroux, 1887, pages 489 et 490.

(2) Ngũ-Uân-Sôn 伍蘊山. Cette inscription existe dans une des grottes de Thủy-Sôn.

(3) Phồ-Đà-Sôn 普陀山. Titre d'une inscription votive, dans le Bà-Nghiêm-Động. Une autre inscription portant appellation semblable existait autrefois sur l'une des montagnes du Feu; elle a disparu depuis quelques années (*Ngũ-Hành-Sôn lục*).

(4) Tam-Thai 三台, dans le catalogue chinois des constellations, distingue les trois étoiles formant la queue de la Grande déesse : Thượng-Thai 上台, Trung-Thai 中台, Hạ-Thai 下台 (Talita, Tania, Alula). Voir Appendice au Dictionnaire Français-latin. chinois de R. P. PERNY, 1872.

La désignation est la même pour le pays d'Annam.

(5) Ngũ-Chí 五指 (*Ngũ-Hành-Sôn lục*).

parer les masses rocheuses des sables aux doigts monstrueux qu'aurait dressés hors terre la crispation d'une formidable main.

La Géographie de Gia-Long (1) nous dit que chacune des masses avait sa désignation tirée du groupe des éléments. Sur les trois masses en latitude septentrionale, celle de l'Orient, la plus grande, le Tam-Thai-Sơn, correspondait à l'élément Thủy, « l'eau » ; la masse médiane invoquait le chiffre Thổ, « la terre » ; celle de l'Occident en appelait à l'élément Kim, « métal ». Au Sud et immédiatement au-dessous du mont des Tam-Thai, consacré à l'eau, était le rocher du « bois », Mộc, tandis que les deux élévations restantes, celles du Sud-Ouest, figuraient l'élément « feu », Hỏa.

Minh-Mạng, au tours d'une visite rendue aux sanctuaires de ces montagnes dans la 18^e année de son règne (1837), transformant les noms anciens des sites et des temples, décida des appellation désormais adoptées. Il reprit à la vieille doctrine confucéenne les termes des cinq éléments essentiels à l'origine des choses et des êtres, et il désigna l'ensemble des rochers du nom de Ngũ-Hành-Sơn, « Montagnes des cinq éléments » (2). Chaque montagne conserva la consécration ancienne de l'élément qui lui avait été autrefois donné, les uns et les autres marquant assez justement la correspondance exigée de la situation et de l'élément.

Il y eut donc Kim-Sơn, la plus occidentale ; Thổ-Sơn, adoptée pour le point cardinal du milieu ; Thủy-Sơn, un peu plus au Nord dans le groupe ; Mộc-Sơn, appuyée sur l'Est. Quant aux deux montagnes du Sud-Ouest, qui avaient emprunté précédemment l'autorité de l'élément « feu », elles furent les Hỏa-Sơn, parce que considérées comme masses unies par leur défilé d'intervalle surélevé et plus étroit. Mais elles furent distinguées par les déterminations des deux principes fondamentaux de l'origine du monde en philosophie confucéenne, principe clair et principe obscur, mâle et femelle ; le mont le plus au

(1) C'est le “*Nhứt thông dư địa chí*” — 統地輿志. Il fut écrit sur ordre royal par le mandarin Lê-Quang-Dinh, ayant le titre de comte de Mân-Đức.

(2) Les 5 éléments Ngũ-Hành 五行 correspondent aux 5 points cardinaux, aux 5 couleurs.

Élément.	Situation.	Couleur.
Eau..... 水	Nord.... 北	Noir..... 黑
Métal... 金	Ouest... 西	Blanc.. . 白
Terre... 土	Centre.. 中央	Jaune... 黃
Bois... 木	Est... . 東	Vert..... 綠
Feu... 火	Sud..... 南	Rouge... 赤

Sud fut dédié au premier : c'est le Dương-Hỏa-Sơn ; l'autre, plus élevé mais moins étendu, est le Âm-Hỏa-Sơn (1).

Le peuple annamite nomme toutes ces montagnes plus familièrement Non-Nước, « Montagnes de l'eau », et il apparaît que ce soit encore la montagne de Thủy-Sơn, celle des trois cîmes, qui intervienne pour cette désignation de groupe. On dit : Hòn-Non-Nước, Núi-Non-Nước (2). Il semble que cette forme explétive de renforcement de mot ne soit pas là pour justifier la signification de « montagne de l'eau », mais pour apporter une idée de chose particulière au pays et évoquer un sentiment national.



Les Montagnes de Marbre ont tout un passé d'histoire et de légende. Leur histoire ? C'est celle de l'Annam, celle de l'ancienne Cochinchine, celle du vieux royaume Cham, et plus loin encore, alors qu'elle devient obscure, l'histoire d'un pays en formation. Elles ont tenu une importance considérable sans doute auprès des rois et des gands, jouissant de l'agrément des uns, acceptant les faveurs des autres ; elles ont entendu les prières de plusieurs. Il semble que jadis elles étaient redoutées : « Les histoires cochinchinoises, signale P. Poivre (3), rapportent qu'un Roy vint comme les autres pour satisfaire sa curiosité et mourut subitement en considérant cet ouvrage de la nature, de sorte que les roys n'osent plus aujourd'hui en approcher. Ils racontent aussi que dans ces cavernes sont renfermés de grands trésors et je ne sçai quelles pierres précieuses. En un mot, on est persuadé ici que le destin du Royaume est renfermé dans ces rocailles et qu'un ennemi qui s'en empareroit seroit maître de tout le pays. Cependant les rochers merveilleux ne sont gardés que par une pagode qui est bâtie au pied et par plusieurs esprits que les Cochinchinois mettent partout, mais principalement dans ces lieux extraordinaires » (4).

{1) Ces deux principes Dương陽 et Âm陰 forment le Thái-Cực, la monade chinoise.

(2) Non-Nước, Hòn-Non-Nước, "le rocher de Non-Nước" ; Núi-Non-Nước « la montagne de Non-Nước (Ngũ-Hành-Sơn, lưc).

(3) P. POIVRE : Loc. cit.

(4) A comparer avec ce qui suit : Jean Koffler dit, à propos de certaines grottes, celles de Cu-Lạc au Quảng-Bình que tous les nouveaux gouverneurs de la province étaient obligés à des sacrifices importants de buffles,

C'est bien le seul document qui nous apprenne pareille chose concernant l'influence hostile des Montagnes de Marbre vis-à-vis des rois : on ne voit du reste à qui pourrait être attribué l'accident. C'est aussi la seule tradition révélant l'existence de trésors enfouis au fond des grottes et des galeries des Ngũ-Hành-Sơn.

Mais la garantie de protection qu'elles apportent au royaume, telle que nous la dit Poivre, fait partie pour tout de bon des croyances contemporaines et même actuelles du pays d'Annam. Minh-Mạng, au 4^e mois de sa 18^e année de règne, vint visiter les Montagnes de Marbre, et son premier geste fut un geste d'offrande aux génies du lieu, reconnaissant ainsi et consacrant leur pouvoir. Or, pour l'Annamite pieux, ces génies qui habitent ces montagnes ont montré constamment leur sollicitude envers l'Annam entier et plus spécialement pour les terres du Quảng-Nam.

Les rochers ont été bouleversés sur plusieurs points pour les besoins des routes et pour l'industrie marbrière, et les coups multipliés des explosifs ont effrayé les calmes puissances protectrices qui ont disparu, profondément cachées, oubliant tout zèle bienveillant. Mais, de ce que l'on raconte, il se trouve que le Quảng-Nam, depuis le début de ces exploitations hardies, a payé rudement la dette de vengeance aux génies épouvantés : les degrés littéraires sont restés vides pour les candidats venus de ses circonscriptions, et ses hauts mandarins ont vu mourir, en pleine jeunesse, les premiers de leurs fils.

Sans doute, le calme est revenu avec l'apaisement du travail dont les grosses entreprises ont été arrêtées par édit royal ; les génies ont pu reprendre leur commerce bienveillant et généreux, mais l'absence marquée des protections s'était fait durement comprendre.



Les légendes des Montagnes de Marbre sont nombreuses et l'histoire est assez longue. Si l'on ajoute encore que c'est toute une tradition qu'elles renferment, de même qu'elles contiennent tous les cultes du vieil Annam, qu'elles sont la garantie de son empire, alors de tout ce monde de rochers semble se dégager comme l'âme du pays. Les

de boeufs, de porcs, etc. Ils le devaient pour le bonheur de leur administration. La vieille tradition voulait que ceux qui osaient s'affranchir de cette coutume fussent exposés à mourir misérablement.

Jean KOFFLER : *Description de la Cochinchine*, rédigée en 1766. (in : *Revue Indochinoise*, 1912).

Ngũ-Hành-Sơn sont peuplées de divinités régulières qui ont droit à des cultes précis et à des prêtres nommés ; mais s'agitent aussi, irréguliers, par les airs et les sables, aux creux des souterrains, aux sommets des falaises, le lot des âmes perdues, des génies mauvais, des fantômes et des diables, dont le nombre décroît et dont les terreurs inspirées cèdent de jour en jour avec les croyances diminuées.

Il faudrait parler des nombreux esprits des montagnes, des « Ông-Núi » redoutés ; des âmes errantes (1) dont les titulaires ont, sans doute, été roulés par l'océan voisin, et surtout des « Con-Tinh » (2), habituées des solitudes, apeurant au passage les voisins des montagnes, dans les nuits plus gigantesques encore de tout ce désert.

Les gens des villages et les bonzes racontent qu'une jeune fille, il y a quelques années, cherchant du bois de feu dans les hauteurs, tomba parmi les rochers et se tua : elle devint une « Con-Tinh » farouche, jetant l'épouvante par ses méfaits. C'est un exemple parmi les nombreuses hantises de ces masses.

Aussi les bonzes des montagnes s'employèrent à chasser tout ce monde d'esprits, goules et terreurs, et jusqu'aux « Ma-Hòi » (3), justifiant de leur fidélité par leur garde constante aux coins jadis utilisés par les Chams.

Ici aurait place un chapitre sur les croyances du voisinage et sur les légendes spéciales qui disent les merveilles des montagnes, les actes sacrés et surnaturels des esprits bienveillants qui y font séjour. On saurait alors les mystérieuses harmonies, passant dans les nuits calmes au-dessus des trois cîmes de Thủy-Sơn, ces harmonies qui précédaient les heureuses venues des génies protecteurs. Sous les

(1) Âm-Hồn 陰魂. — Ce sont les âmes errantes, abandonnées, pour qui les sacrifices offerts par les familles n'existent plus, soit par abolition de descendance, soit par le pire de tous les oublis. Elles ont des cultes particuliers et réguliers et des autels de toutes dignités, suivant l'autorité qui a charge des cérémonies, depuis le petit autel maçonné et enclos des villages jusqu'aux plus grands, qui relèvent des provinces et où officie le gouverneur, jusqu'à l'autel royal, où préside le roi ou le délégué du roi.

(2) Con-Tinh, esprits généralement féminins, âmes vagabondes des vierges, surtout celles qui ont disparu tragiquement. Elles poursuivent de leurs malices généralement perverses et haineuses les passants attardés et plus particulièrement les jeunes gens, Voir L. CADIÈRE : *Croyances et pratiques religieuses des Annamites dans les environs de Hué*. — *Le culte des Arbres* — B. E. F. E. O. 1918, T. XVIII ; Dr A. SALLET : *Les souvenirs chams dans le folk-lore et les croyances annamites du Quàng Nam*. B. A. V. H. 10^e année, n°23, p. 18.

(3) Ma-Hòi, revenants et fantômes errants parmi les pierres et les monuments ruinés de l'ancien Champa. (Cf. Dr. SALLET : loc. cit.).

règnes de **Tự-Đức** on les signalait encore ; maintenant, elles se sont tues à jamais.

On ne voit plus également les longues traînées rouges semblables à de mouvantes étoffes de soie déroulées au-dessus des montagnes et apparues certains soirs, marquant l'ouverture des portes éclatantes des mystérieuses demeures. Ces voiles sacrés semblaient venir des montagnes lointaines du grand cercle que trace la chaîne annamitique et les éperons qu'elle jette sur la mer, au Nord et au Sud des plaines immenses des deltas du **Quảng-Nam** : ils partaient des hauteurs du **Ai-Vân-Sơn**, du **Chú-Sơn**, dans le haut **Tam-Kỳ**, et du **Tân-Sơn** plus lointain encore.

Nous reprendrons, dans les détails des montagnes et des pagodes, certains faits glorieux illustrant en particulier l'un des génies féminins de la grande grotte : la populaire « **Bà-Ngọc** ». Nous saurons aussi la piété de certains bonzes distingué du ciel par des faveurs surnaturelles ; les miracles de la roche de « **Cô-Mụ** », et les vertus privilégiées pour un culte spécial de la mamelle de pierre, le « **Thạch-Nhụ** », et de son eau.

*
* *
*

Le peuple fait crédit aux montagnes pour certains détails d'importance, et il faut citer en premier lieu les deux cérémonies spéciales qui se pratiquent là-bas sur la foi des coutumes et des traditions : le « serment sur le coq » et la « prière aux **Tam-Thê**, des femmes stériles ».

Les traditions s'atténuent, et peut-être la pratique du serment solennel, serment sur le coq égorgé, prêté là-bas dans la plus grande grotte, a-t-elle perdu en fréquence et en cérémonial. Il garantit, en même temps, des faux témoignages et des trahisons, sorte de jugement d'épreuve en appelant aux êtres surnaturels, détermine des certitudes aussi absolues que celles que l'on obtient par les démentis jetés à la face des morts.

J'entendis parler pour la première fois de ce serment, il y a déjà longtemps. J'arrivais à Tourane ; un fonctionnaire européen terminait un interrogatoire, et la conversation qui prenait fin avait mis un indigène en flagrant délit de mensonge ; cependant, ce dernier s'entêtait, obstiné dans ses dénégations. Mon ami ajouta cette menace : « Et puis, nous reprendrons cela ; je te ferai conduire à **Non-Nước**, et nous verrons si tu oseras démentir « sur le coq ».

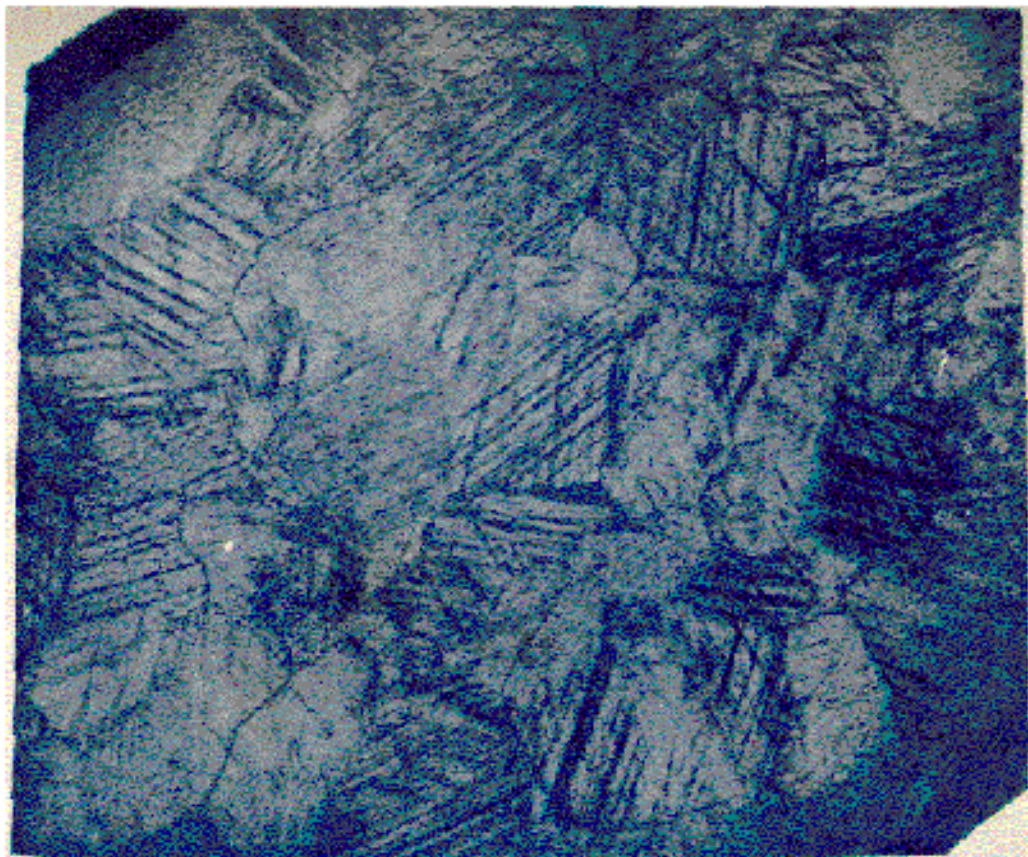


Planche IV. — Les Montagnes de Marbre : macles et clivages de la calcite.

(Photographie d'une plaque mince taillée dans le calcaire blanc, grossie environ 37 fois.
Communiquée par Mlle Colari, du Service Géologique).

J'avais eu une simple esquisse de sourire, mais mon ami protesta. Il me dit : « Vous ne sauriez croire combien le serment fait aux Montagnes reste puissant et quelle en est la valeur. Toutes les choses affirmées sous sa foi doivent être tenues pour vraies et formellement ».

Le serment sur le coq appuie aussi les alliances et les rend indéfectibles ; il termine heureusement certains différents de famille ou de village, tranchant de la sorte plusieurs procès naissants.

C'est dans la grande grotte, devant la statue en pierre de la bonne **Thiên-Y-A-Na-Chúa-Ngọc**, la **Bà-Ngọc-Phi**, que les parties en opposition, accompagnées d'un bonze en costume sacré, viennent accomplir le rite voulu. Le coq apporté est sacrifié, le cou taillé ; le sang en est recueilli dans un bol qui est placé devant la statue. Puis, celui qui accuse ou se plaint prend à témoin la déesse et adjure son adversaire : « Si les paroles que tu vas prononcer sont fausses et mauvaises, que ce sang soit pour toi un poison terrible et immédiat ; » tandis que l'autre affirme « qu'il meure si son serment s'éloigne de la justice et de la vérité ». On remercie la **Bà-Ngọc** de sa paisible assistance par une offrande d'encens et de bougies, le « **hương đèn** » ; le bonze assistant reçoit un don pour la communauté.

Cette cérémonie ne peut s'accomplir qu'en un jour faste ; elle se nomme « **đi thề** », ce qui veut dire « aller prêter serment ».

Dans la pagode de Tam-Thai, devant **Như-Lai**, des cérémonies d'appel à la faveur céleste sont accomplices par les femmes que des années de stérilité désespèrent. Elles offrent aussi le « **hương đèn** », et elles n'ont garde d'omettre de se rendre à la grotte où elles boivent l'eau sacrée de la mamelle de pierre dont la vertu se marquera et les rendra fécondes.

On choisit pour cela un jour faste ; mais pour un succès plus certain faut-il que ce jour soit « traï », c'est-à-dire préparé par le jeûne absolu, jeûne du corps, abstinence de l'âme, qui doit faire abstraction de toute pensée malsaine ou vulgairement profane.

La cérémonie se nomme « **cầu-tự** » (1), et la encore les bonzes ne sont pas oubliés.

. . .

Il ne faut pas chercher aux Montagnes de Marbre les longues théories de pèlerins qui poursuivent un voyage, groupés dans un but

(1) **Cầu-tự**, « demander, prier afin d'obtenir une postérité »

religieux, comme ceci a lieu par exemple pour les grottes et les chapelles du cirque montagneux qui entoure la pagode de Hư^ong-Tích, au fond du *phủ* de Mỹ-Đức, dans la province tonkinoise de Hà-Đ^ong. Là aussi des femmes vont faire appel aux divinités bienfaisantes qui favorisent la prospérité des foyers ; toute cette foule se rend aux grottes, aux cavernes que le riche monastère a décorées, illustrées des statues des génies miséricordieux. C'est une succession de pèlerinages pittoresques, sampans gonflés d'une foule orante, où les « cái-yêm » rouges aux pans retombants mettent leur note spéciale ; mais ce pittoresque est surtout joli au cours du Sông-Đ^oai, frôlant les monts troués. La cérémonie est constante, renouvelée tous les jours des deux premiers mois de l'année annamite.

Ici, aux Ngũ-Hành-Sơn, la prière est sans fête, sans foule, dans le calme. Les habitants de Hoá-Quê et de Quán-Khái vont bien chaque année, à des époques déterminées, en procession rituelle, pour honorer leurs génies réguliers, dans les sanctuaires de Tam-Thai, mais ces fêtes sont sans faste imposant, uniquement locales, tout intimes.

Les visites sont généralement isolées ou alors par groupements que soudent les parentés ou l'affection. Il y a les visites pieuses et il y a encore les visites curieuses de la plupart des étrangers qui abordent au port de Tourane.

Les premiers passants européens, en fin du XVIII^e siècle, inscrivirent sur les rochers des grottes leurs noms et des dates, et ainsi se continua une tradition, heureuse alors, aux époques déjà lointaines du XIX^e siècle commencé. Les voyageurs qui suivaient prenaient là comme le salut discret de leurs devanciers. Mais ces vieux noms, pourtant si intéressants, traces d'histoire, ont disparu presque totalement: ceux que signalent Laplace, Itier et les autres, noms des Chaigneau, des Bougainville, de leurs compagnons, de ceux fixés en Annam et de ceux qui passaient là presque sans séjour. Nous parlerons, aux détails des grottes, de certains de ces anciens graffiti dont plusieurs qui existaient encore il y a bien peu d'années et que le zèle religieux des bonzes actuels a fait disparaître sous des chaux de blanchiment accumulées. De loin en loin, un très vieux nom, usé par le temps, comblé par l'humidité des lichens, ou plus malheureusement encore dégradé, un de ces nombreux noms qui ne sont pas de l'histoire, noms de ce qui est foule et que la stupidité a quelquefois tracée aux corps même des statues. Leurs inscriptions maladroites tachent de leurs traits inélégants les belles parois nues des grottes ; et les noms de chez nous dominent, encore plus étrangers du voisinage



Planche V. — Les Montagnes de Marbre : une brèche dans les rochers de Timy-Son.
(Communiquée par le D^r Sallet).

de noms extrême-orientaux, eux aussi traduits hors-propos, mais le plus souvent en de bien beaux caractères (1).

Mieux vaudrait-il augmenter la collection des écrits et des cartes laissés aux bonzes par des visiteurs reconnaissants ou en veine d'esprit, et que ces bonzes montrent, hélas ! si facilement et avec tant d'orgueil : meilleur est le bon Monsieur Perrichon !

*
* *

Nous avons dit de leurs merveilles, parlons un peu de leurs honneurs.

« Les Ngũ-Hành-Sơn, écrivait Minh-Mạng dans les phrases d'un commentaire qu'il donnait à l'occasion d'une visite à la montagne de Tam-Thái, sont une des illustrations de la province de Quảng-Nam » (2)

Car ce fut Minh-Mạng qui porta la plus grande attention sur elle : il chanta leur beauté, leurs trésors pieux, leurs particularités et leurs mystères. Mais il attacha également aux pagodes et aux autels dispersés des présents riches et nombreux.

C'est l'empereur qui fit édifier des pagodes, aménager des creux et des grottes, fit construire son palais de Đông-Thiên-Phước-Đĩa.

(1) D'après ce que le Commandant Laplace nous rapporte, ces noms, antérieurement inscrits, auraient été rencontrés dans la grande grotte, la plus belle de Thủy-Sơn, le Huyện-Không-Động « Plus loin, dans une espèce de caverne assez profonde que de récentes excavations avaient considérablement agrandie, chacun de nous put écrire son nom sur le rocher, à côté de ceux de nos amis les officiers de la frégate la « Thétis » et de la corvette l' « Espérance » que la curiosité avait amenés comme nous dans ces lieux, dix ans auparavant. Je lus aussi sur ces murailles souterraines, de doux souvenirs, que la pierre conservait encore : ils déposaient en faveur de la constance si calomniée des marins. » (*Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette d'Etat la Favorite pendant les années 1830-32 sous le commandement de M^r. LA PLACE, capitaine de frégate.* Paris 1833, 5 vol., T. II, p. 358). Le voyage à Tourane se fit en janvier-Février.

« Quelques noms inscrits sur le mur en lettres européennes et incomplètement effacées attestent que cette grotte est celle que l'on a fait visiter autrefois », (le Vân-Thông-Động) (J ITIER : *Journal d'un voyage en Chine 1843-46.* Paris 1853. T. III). Une relation de Dubois de Jancigny est du reste absolument identique, adoptant une rédaction semblable. (Dans : *Voyage au Japon, Indochine , par M^r. DUBOIS DE JANCIGNY,* Paris, 1850

(2) Poésies composées par l'empereur lors de sa visite aux montagne des Ngũ-Hành. en la 18^e année de son règne.

Il consentit des privilèges et, à plusieurs reprises, apporta des dons d'argent, ou des objets sacrés.

La Reine-Mère usait de générosité semblables. C'étaient des barres d'argent, des lingots ou des sapèques d'or ; par son entremise la communauté monastique des Tam-Thai était dotée de terrains de rizières prélevés sur les réserves des villages de Hoá-Quê et de Quán-Khái, qui tous les deux avaient à charge l'entretien de ces champs et leur mise en culture (1).

Plus tard, les voyageurs parleront de ces générosités naïvement expliquées : ainsi Laplace citera le point jaune, brillant, accolé à la voûte d'une des grottes, la plus grande, et témoignant d'une des largesses royales ; il avait entendu que c'était là un lingot d'or, scellé à la roche, don récent de l'empereur (2).

Le peuple annamite reste convaincu que fut cerlée d'or la prodigieuse mamelle de pierre débitant l'eau très pure des guérisons.

L'histoire et la tradition nous rappelleront qu'une princesse royale, fille de roi, soeur de roi, alla jusqu'à se donner elle-même, par la consécration mystique de sa personne au culte des protections de l'empire ; abandonnant la vie facile et les honneurs, elle eut son ermitage près des grands rochers favorables à sa maison.

La sollicitude du roi Minh-Mạng fut continuée au bénéfice des montagnes par les rois ses successeurs ; chacun apporta à l'oeuvre commencée par le roi-poète : les uns et les autres firent des dons, organisant leurs visites, multipliant leurs précieuses faveurs.

Minh-Mạng distingua de brevets et de titres certains des génies du lieu. Le Ministère des Rites continua sous les règnes suivants à élargir la liste des nouvelles appellations données aux « Bà » et aux « Thần » des grottes et des temples, tout en enregistrant leurs nombreux grades conquis.

Les bonzes étaient toujours comblés ; leurs chefs pieux recevaient de la part des rois des panneaux aux caractères élogieux, consacrant

(1) En la 18^e année de Minh-Mạng, la Reine-Mère donna aux deux temples de Thủy-Sơn, deux plaques en or portant en inscription commune : **Truyền chí vạn niên, hữu phúc tu tích 傳至萬年有福修積**, « Doit être conservé à travers les siècles pour être attribué au plus heureux ».

L'une était marquée à l'avant des caractères : **Minh-Mạng-Thông-Bửu, 明命通寶**, « monnaie ordinaire au chiffre de Minh-Mạng » ; l'autre : **Phú Thọ, Đa Nam 富壽多男** « richesse, longévité, nombreuse postérité ». Ces pièces avaient été suspendues par leurs soies d'attache dans les deux temples, où elles furent voilées par un certain Đinh-Quật, qui, arrêté plus tard, les laissa retrouver. Hué les conserva (*Ngũ-Hành-Sơn lục*).

(2) LAPLACE : *Loc. cit.* p. 358.

des titres ou des fonctions ; le concours des deux village voisins leur était assuré pour le service des pagodes de Thuy-Son

Les montagnes elles-mêmes trouvaient dans le souci royal une protection définie contre l'exploitation facile de leurs roches. Hoá-Quê et Quán-Khái eurent d'une façon précise la mission de veiller à la conservation des Ngũ-Hành-Sơn, contre quoi ils avaient le loisir d'utiliser les rocs dégagés des sommets et tombés en plaine, pour la confection d'objet qu'une industrie naïve avait su créer.

Quán-Khái même devait fournir aux équipes d'ouvriers royaux, ouvriers d'art du grand palais de Hué, deux marbriers dont le travail de l'un s'opérait aux montagnes.

Et quand la surveillance vint à tomber, quand l'exploitation se fit pour d'importants travaux, l'empereur d'Annam sut rappeler les anciennes défenses et interdit formellement, absolument, un travail devenu destructeur.

. . .

Je note tout ceci, ayant devant les yeux une pauvre toile sans art due aux souvenirs rappelés d'un pauvre peintre annamite touranais. Elle comporte tout l'essentiel, l'idée absolue qui peut se détacher des montagnes, celle que l'on emporte même au premier contact. Le sable jaune, duquel se lèvent les aiguilles des grands rochers qui fortifient énergiquement deux monts en contraste. Parmi les cîmes, court une végétation imprécise, tranchant peu : c'est le versant Sud de Thúi-Sơn, avec son escalier qui franchit la brèche énorme de la falaise ; au-dessus, les pagodes, l'entrée de la grande grotte, certains détails, la tour de Phở-Đồng et les deux « Đai » (1), celui de la mer et celui du fleuve. Deux modestes piliers fixent à distance, ainsi qu'il convient pour un escalier de roi, le seuil qui précède les premières marches. Au coin extrême, s'ouvre l'ouverture qui conduit aux « Gouffres de l'enfer ».

Tout auprès s'ouvre la margelle d'un puits, et son voisinage se tache de végétations, marquant la fréquentation ordinaire de ce point qui dessert seul la montagne et les alentours ; un stûpa (2) au centre :

(1) Đai 臺, « lieu élevé, terrasse ».

(2) Stûpa – Mot sanscrit qui désigne un monument bouddhique, massif, sturiforme en Annam, dans lequel en général sont contenus les restes des bonzes ; leurs étages indiquent par le nombre, l'élévation du défunt dans les grades religieux.

c'est la tombe d'un religieux. Sur la gauche, dans un repli d'une montagne difficile à situer exactement, mais montagne de l'Ouest, un peu du rayonnement vert et bleu qui illumine le Trưòng-Giang apparue, et les rizières, et les grands arbres, et la chaîne d'Annam. Dans ce repli, des maisons abritées dénoncent à quelques pèlerins épars dans les sables, près des roches, la proximité tranquille du village de Hoá-Quê.

Et c'est bien la toute l'impression visuelle qui se dégage du lieu : rochers et sables, la terre lointaine féconde s'opposant au désert immédiat, des stûpas et des pagodes, et le mystère de la montagne offert par ses cavernes béantes et ses gouffres soupçonnés. L'appui des légendes, les récits de l'histoire, les détails culturels, la garde providentielle et les hantises des lieux sauront bien nous compléter la détermination nette de ces montagnes, en animant ce tableau.



L'idée de la grotte religieuse est commune au monde et aux religions : elle vaut une destination particulière de la grotte utilitaire. La grotte religieuse existe sans doute plus abondante en Extrême-Orient, où se marquent surtout celles de l'Inde, formidables cavernes aménagées ou hypogées taillées par des mains pieuses : tels le temple d'Éléphant, les vihara de Karli, son chaytia merveilleux creusé 150 ans avant J.-C., les caves d'Ellora, de Keunari. Le Siam tient la grotte de Yala ; la Chine, les creux de ses défilés cyclopéens, taillés par tant d'hommes à travers tant de siècles, et tous ces temples dans des chambres de montagnes allant jusqu'au Thibet, dans le Thibet ; grottes religieuses encore au Japon.

L'Indochine en a plusieurs : celles du Cambodge, celles d'Annam, celles du Tonkin. Souvent elles n'ont que de simples autels qui marquent les cultes affectant un génie ou une puissance : telles ces petites grottes sans ampleurs, mais profondes, rencontrées vers les Bà-Bé ou par delà le massif du Pham-Bioc, au Nord de Bắc-Kạn. ou certaines qui comptent dans les massifs du Thanh-Hóa ; celles de Minh-Cầm et les vieilles cavernes chames de Cu-Lạc du Quảng-Bình (1) ;

(1) Les grottes de Cu-Lạc et de Minh-Cầm sont situées toutes les deux au haut Quảng-Bình, dans sa partie Nord. Nous avons vu, dans une note antérieure, l'influence des premières sur le sort des mandarins de la province, ainsi que nous l'a rapporté le P. Koffler. Elles sont connues encore sous le nom de grottes de Phong-Nha, et c'est sous cette désignation que les étudie M. Parmentier, en raison de leur ancienne destination religieuse et des ves-

d'autres, pauvres petites choses si l'on compare aux temples des hypogées hindous, portent plus conséquents des cultes plus réguliers, plus solennels, avec des decors multipliés, ainsi celles de **Đông-Đang**, de **Hương-Tích**, et celles des **Ngũ-Hành-Sơn**.

Je ne voudrais pas qu'on vint à croire à une comparaison quelconque entre nos montagnes et les souterrains religieux de l'Inde ou les défilés chinois, ceux du Long-Men, par exemple, travaux gigantesques et innombrables. J'ai cité ceux-là pour montrer la fréquence de l'utilisation cherchée de la grotte au bénéfice religieux, grotte souvent créée. Nos plus modestes grottes religieuses des **Ngũ-Hành** veulent encore, et surtout, figurer comme essentielles à l'empire d'Annam et compter parmi des merveilles considérées, à côté des portes du royaume et des paysages de la ville des rois.

*
* *

Oui, ce sont des lieux pieux, au pittoresque spécial, et à cause de l'histoire, de leur importance et de leurs influences, un peu pour leurs marbres et pour tant d'intérêts divers, et surtout parce que l'âme

tiges chams qu'elles renferment. Il en rapporte une belle description écrite par le Ct. L. de Lajonquière. Ces grottes sont très profondes, et tout leur ensemble forme sur un long trajet une résurgence pénétrable d'un affluent du **Nguôn-Son**. On les prétend accessibles sur des kilomètres d'étendue par les tunnels creusés par le travail des eaux sous les assises des immenses roches formant ceinture à la vallée du fleuve principal (Voir **PARMENTIER : Inventaire des Monuments Chams de l'Annam**. Paris, Leroux, 1909. T. I. P. 542 et suivantes).

Les grottes de **Minh-Cầm** 鳴琴 ou de **Lạc-Sơn** 落山 sont situées sur les bords de **Nguôn-Nậy**. Elles, aussi, ont connu l'utilisation chame, et comme les précédentes, elles en témoignent par les vestiges et surtout les graffitis. Tout récemment 1923, elles furent l'objet de recherches à l'occasion de la révélation d'ossements en même temps que de certains objets appartenant au préhistorique. Elle a été étudiée comme grotte sépulcrale néolithique par le Capitaine Patte, du Service Géologique, lequel en a recueilli les détails rencontrés et en particulier un crâne envoyé en France pour étude.

(Voir pour leur description : **PARMENTIER : Inventaire des Monuments Chams... loc., cit.**)

Les grottes de **Minh-Cầm** et de **Cu-Lạc** ont joué un certain rôle durant les grandes guerres civiles entre les deux groupes, Tonkinois et gens de Cochinchine, menés par leurs seigneurs respectifs, les **Trịnh** et les **Nguyễn**. Cf. L. CADIÈRE : *Le mur de Đông-Hới* : B. E. F. E. O. 1906, T. VI.

annamite semble en émaner à chaque pas : il faut que ces montagnes soient plus et mieux connues.

Déjà leur visite étonne les voyageurs non prévenus. Lisez Loti et ses « Pagodes Souterraines » : détails trop proches et colorations trop vives mis à part, vous aurez le plus splendide tableau de la plus réelle impression (1).

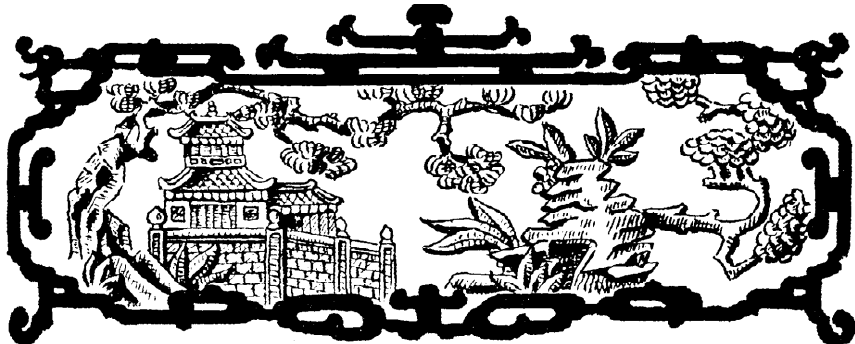
Ici j'ai voulu seulement entasser le plus grand nombre de matériaux susceptibles de préparer et de faire comprendre utilement la visite à travers ces montagnes, d'appeler l'attention sur des parties masquées ou négligées, de jeter quelque lumière sur des coins d'ombre ou sur des détails étrangement apparus.

Mais avant de les parcourir, il faut bien les voir avec leurs formes découpées qu'avivent plus encore les ciels plus clairs ; ou, depuis très loin, de la rampe qui conduit vers le Col des Nuages par exemple, lorsqu'au matin, sous le soleil déjà monté, elles immobilisent leurs masses si personnelles. Il faut les voir de l'Ouest, des routes du Quảng-Nam, vers Tourane ou vers Cẩm-Lê, avec leur profil bleuté et dur. Mais c'est surtout de la côte, de la plage immense qui atteint le Cửa-Đại (2), par les ciels sanglants de certains soirs, ciels farouches annonciateurs des tempêtes prochaines : elles dressent leurs noires silhouettes bouleversées, hérissées, dominées des rayons d'embrasement du soleil qui meurt en feu. Alors elles semblent bien les mystérieuses retraites des redoutables démons et des pires génies, et l'on en comprend mieux les multiples légendes, mais surtout l'on sait pourquoi l'empire d'Annam les vénère et pourquoi il les a peuplées merveilleusement de ses plus tutélaires gardiens.



(1) Pagodes Souterraines. P. LOTI : *Propos d'Exil*, Paris, Calmann-Levy.

(2) Cửa-Đại, littérairement : « la porte du grand » ; fait ellipse pour désigner populairement la porte marine, l'estuaire du grand fleuve des Chams. C'est le Đại-Chiêm Hải-Khẩu 大占海口 des cartes, qui forme embouchure au grand fleuve du Quảng-Nam : le « Sàï-Thi-Giang » 柴市江, qui ceinture en grande partie la province, voit les marchés de Thu-Bôn 秋淪市 et de Chợ-Cũi, prend le nom de ce dernier (Chợ-Cũi, traduction démotique de Sàï-Thị, le « marché du bois de chauffage) et dessert ensuite Faifo.



CHAPITRE II

GÉOLOGIE. — FLORE. — FAUNE.

La plupart des voyageurs qui vinrent aux montagnes ont, dans leurs relations écrites, parlé du passé marin de ces amoncellements pour une époque plus ou moins lointaine. Il est certain que le travail côtier de l'Annam se traduit par un gain constant au bénéfice des terres ; et ceux qui voient cet Annam du Centre depuis longtemps ont fort bien remarqué cet empiètement sur la mer. Les deltas s'augmentent, les fleuves reportent plus loin leurs embouchures et plus en avant leurs barres et leurs seuils, les baies se comblent, exagérant leurs hauts-fonds, tandis que les creux des lagunes, bras ou bassins, s'effacent et tendent à disparaître.

Ainsi sont happées les îles voisines de la côte, et ce fut l'histoire des Ngũ-Hành-Sơn (1).

Tous les visiteurs ont situé en général très vaguement la constitution de ces roches : ce sont des marbres. Certains auteurs ont appuyé sur les détails et sur leur beauté : Itier compare aux « marbres statuaire de Carare et de Paros », ces pierres aux « variétés nombreuses . . . depuis le blanc immaculé, jusqu'au blanc veiné de noir, de rouge, de rose et de vert » (2).

(1) « Le temps est géologiquement proche où la baie d'Along sera colmatée et où les célèbres rochers ne se dresseront plus sur la mer mais sur des plates zones d'alluvions. Des sites semblables à la baie d'Along sont fréquents mais complètement hors de la mer » : (J. DEPRAT : *L'évolution du relief terrestre dans l'Asie Sud-orientale. Revue Indochinoise*, n° 9-10, 1917, p 251.)

(2) J. ITIER : *Journal d'un voyage en Chine, 1843-1846*. Vol. III. Paris, 1853.

C'est beaucoup, et pour la qualité et pour les variétés d'un pauvre marbre aux blocs réduits et aux morphismes de constitution qui font souvent hétérogènes des parties presque voisines. Ces marbres ont une beauté sans prévention et une utilisation sans point ambitieux.

La nature de leur constitution géologique n'a pas, jusqu'à ce jour, intéressé très fortement les géologues. Pourtant, ils apportent singulièrement à la curiosité, ces rochers pris dans la dune, seules carcasses nettement calcaires, perdues au milieu de l'évolution des montagnes en bordure du très grand delta du Quảng-Nam.

Crawfurd les reconnaissait en 1822, et il disait de ces amas : « Ils sont formés de calcaires cristallisés ou marbres qui ne présentent aucune apparence de stratification régulière, mais s'élèvent en massifs perpendiculaires, présentant à leur sommet un aspect de dents de scie » (1).

G. H. Monod écrira longtemps après qu'ils sont isolés les uns des autres, séparés par des alluvions. Il dépeint la « véritable colline de sable adossée à la montagne calcaire qui la domine de 100 à 200 mètres ». Parmi ces rochers, « les uns se dressent en cônes aigus ; d'autres en arêtes droites et allogées, forment des crêtes profondément dentelées. Les flancs sont très abrupts, souvent verticaux, et présentent dans le sens de la hauteur des sillons nets ou des bourellets en forme de colonnes » (2).

Les alluvions sont bien dominées par les sables, et la plus grande élévation de Thủy-Sơn, la montagne contre laquelle s'attache la colline de sable, n'atteint que 106 mètres.

Simard, dans son « Etude sur la formation du sol de l'Indochine », nous apporte les détails : « Malgré leur analogie de formation, ces blocs calcaires cristallins n'ont aucun lien entre eux et chacun constitue une unité distincte. Ils renferment du beau marbre blanc, parfois teinté de rose ou de gris, et sont percés de larges grottes dont plusieurs ont été transformées en pagodes.

« Ces grottes, de forme cylindro-conique, sont généralement élevées et ouvertes en haut, elles communiquent avec l'extérieur par des galeries étroites, tortueuses et aux parois lisses.

« Comme il n'y a pas d'autres calcaires dans les environs de Tourane, ces roches sont probablement d'origine madréporique, et reposent sur les schistes voisins. Elles se sont sans doute développées dans les eaux de l'immense mer corallienne qui s'est étendue sur la

(1) *Journal of an Embassy from the Governor General of India to the courts of Siam and Cochin China . . .* by John CRAWFURD. Vol. 1, chap, XI, p. 440 (Traduction de M. H. COSSERAT).

(2) G. H. MONOD : in *Bull. Economique de l'Agriculture de l'Indochine*, 1900.



Planche VI. — Les Montagnes de Marbre : partie orientale de Mộc-Son, vue de la falaise Sud de Thủy-Son
(Cliché de la Mission Cinémat.Tétart).



Planche VII. — Les Montagnes de Marbre : profil de Muc-Son, pointe occidentale.
(Cliché communiqué par le D'Sallet).

Chine méridionale, le Tonkin septentrional et oriental ; il faudrait par conséquent les classer avec les rochers calcaires de la baie d'Along, de **Lạng-Sơn** et de la Chine méridionale » (1).

Je ne saurais mieux faire, pour la mise au point de cette étude géologique, que d'apporter ces lignes que M. Mansuy a bien voulu écrire pour nous sur cette question. Elles éclaireront magnifiquement les formations d'un de ces détails bizarres, presque erratiques, de roches étranges comme on en rencontre dans nombre de deltas indochinois, roches sans aspect de soudure apparente avec d'autres éléments, mais qui, parfois, peuvent laisser deviner des points de prolongement à fleur du sol, et faudrait-il voir peut-être des émissions discrètes des massifs des Ngũ-Hành-Sơn dans les roches particulières et les seuils que montre aux basses eaux la rivière de **Cầm-Lệ** dans une direction N. O.

Je me permets de donner en entier la note de M. Mansuy :

« Les « Montagnes de Marbre », situées non loin de Tourane, n'ont pas été, jusqu' à présent, l'objet d'une étude géologique spéciale. Le calcaire dont elles sont formées est pauvre en organisme ; des Polypiers ont, toutefois, été observés, mais leur détermination n'a pas été faite. Ce petit lambeau de formation calcaire, sans stratification apparente, paraît-il (?), repose sur des schistes sans fossiles dont l'âge n'est pas connu. On ne sait, non plus, si ces calcaires reposent sur les schistes en stratification concordante ou s'ils sont transgressifs. L'isolement des « Montagnes de Marbre », d'autre part, rend difficile l'établissement d'un parallélisme entre elles et les formations calcaires de divers âges, montrant une extension considérable (au Tonkin et dans le Nord-Annam. La présence d'anthozoaires Polypiers) assez nombreux, dans les calcaires des « Montagnes de Marbre », incite à supposer que ces calcaires sont d'âge primaire, sans en conclure qu'ils sont des « calcaires construits », c'est-à-dire exclusivement formés de bancs de Polypiers, hypothèse déjà émise au sujet d'autres formations calcaires, au Tonkin, et reconnue inexacte.

« Les formes calcaires, en Indochine, appartiennent à divers âges.

Les calcaires de la baie d'Along sont d'âge carboniférien, de même que ceux qui constituent la « Montagne de l'Eléphant » (**Núi Con-Voi**), près de Haiphong. La plupart des calcaires formant les grands massifs karstiques du Tonkin : massif de **Bắc-Sơn** (**Kai-Kinh**) ; massifs situés dans la région de **Cao-Bàng** et de **Ha-Lang**, de **Thất-Khê**, etc., sont également d'âge carboniférien ; le plus généralement

(1) SIMARD : *Formation du sol de l'Indochine*, Revue Indochinoise, 30 Avril 1906, p. 601-602.

ils sont ouralo-pérmiens, bien datés par leurs fossiles et par leur rang stratigraphique. Il en est de même pour les grands massifs de Cammon, qui ont donné de très riches faunes du même âge. Les lambeaux calcaires plus localisés du Cambodge sont exclusivement permien. Par contre, en Annam, sur la feuille de Phu-tin-gia, des calcaires à Ammonites sont d'âge secondaire inférieur (Trias). Dans le haut Laos, aux environs de Luang-Prabang, on observe des calcaires du Permien supérieur et des calcaires beaucoup plus récents que l'on peut rapporter au Lias supérieur (Toarcien). On voit combien la question est complexe. En somme et jusqu'à plus ample informé, il semble que les calcaires des « Montagnes de Marbre », près Tourane, sont d'âge primaire, de même que les calcaires de la baie d'Along. D'autres lambeaux calcaires complètement immergés existent peut-être dans le voisinage du littoral de Tourane (?).

« Au sujet de l'opinion prédominante, d'après laquelle le littoral de la baie d'Along est considéré comme étant en voie d'affaissement, je ferai remarquer que si l'on tient compte du mouvement épéirogénique (de soulèvement lent général) dont tout l'Extrême-Orient méridional est le siège (1), il est très vraisemblable que ce rivage est, au contraire, en voie d'exhaussement.

« Le caractère karstique très accusé des calcaires primaires de la baie d'Along et des massifs calcaires de l'intérieur, qui leur donne un aspect ruiniforme si pittoresque, est dû surtout à ce fait que tous ces calcaires ont été émergés une première fois avant d'être recouverts par les sédiments transgressifs du Trias. L'érosion récente, suractivée par le mouvement épéirogénique dont tout l'Extrême-Orient est le théâtre, a complété l'œuvre commencée par l'érosion qui avait déjà exercé son action à l'époque de la première émergence de ces calcaires.

« Les massifs de calcaires primaires du Tonkin, de l'Annam et du Laos, ne sont que des lambeaux d'une formation continue ayant occupé primitivement une aire géographique d'une immense étendue ; de telle sorte qu'il n'existait, sans doute, aucune solution de continuité entre les calcaires de la baie d'Along et les calcaires du Kai-kinh, par exemple ».

(1) « Ce mouvement épéirogénique, qui affecte toute l'Indochine et la Chine méridionale, est démontré par les dépôts coquilliers ; les faluns, composés d'espèces marines actuelles, que l'on rencontre en Annam, jusqu'à près de dix kilomètres du rivage et au-dessus du niveau des plus hautes marées ; et surtout par l'extrême intensité des phénomènes d'érosion régressive entaillant les anciennes pénéplaines et ayant donné naissance au réseau hydrographique actuel. » (Note de M. MANSUY).

* * *

M^{lle} Colani a bien voulu recevoir et étudier quelques échantillons que j'avais recueillis sur divers points et sur différentes hauteurs. Voici son observation importante sur la constitution des pierres des Ngũ-Hành-Sơn :

« Les fragments de roches qui m'ont été confiés sont des schistes et des calcaires métamorphisés.

« Les schistes sont légèrement verdâtres, d'une teinte peu uniforme, luisants, soyeux, fissiles, doux au toucher, facilement rayés par l'ongle, inattaquables par l'acide chlorhydrique.

« Les calcaires sont généralement roses ou blancs, d'un blanc plus ou moins pur. Etant donné leur origine fort probable, il est permis de supposer qu'ils étaient primitivement noirs ou gris ; mais le métamorphisme les a décolorés. Le peroxyde de fer aurait donné, peut-être au moment de la cristallisation, la coloration rose que l'on trouve chez certains morceaux.

« Il sont grenus ; les grains de calcite qui les constituent sont visibles macroscopiquement. Ces cristaux affectent parfois la disposition suivante : ils sont en lits superposés occupant une faible étendue. Mais les calcaires qui présentent cette structure sont peut-être récents et peuvent être d'origine stalagmitique.

« En lames minces, les cristaux de calcite (CaCO_3), dans les bons exemplaires, se présentent sous la forme classique ; la section des clivages montre des lignes très fines, régulières, inégalement espacées. Les coupes des mâcles polysynthétiques sont des bandes d'apparence striée, très inégalement distantes, parallèles ou entrecroisées.

« Dans tous les échantillons que nous avons eus entre les mains, nous n'avons observé aucune trace d'organisme, ce qui s'explique par le métamorphisme qu'ils ont subi ». (1)

* * *

Dans ses « Etudes minéralogiques sur l'Indochine », M. Dupouy a traité des calcaires des Montagnes de Marbre : ce sont des calcaires

(1) M^{lle} Colani a bien voulu joindre au document de ses recherches que nous avons donné, la reproduction photographique d'une coupe micrographiée de nos marbres. Je me permets de l'en remercier ici, comme je remercie M. Mansuy qui, après avoir eu l'obligeance de nous dresser une esquisse géologique, a eu la bonté de nous en autoriser l'insertion. (Voir Pl. IV.).

métamorphiques dont on trouve des formations très développées dans la Chine méridionale (Yunnan, Quang-Si), et qui se poursuivent, puissances, en Indochine. Elles descendent, s'affaiblissant, sur le Sud, suivant sensiblement la côte annamite par Thanh-Hóa, Vĩnh, Hà-Tĩnh, Hué Tourane (1).

Ces calcaires sont des calcaires marmoréens métamorphiques, ils sont roses le plus fréquemment dans les montagnes de Tourane, quelquefois ils sont rouges ou noirs. Ces colorations sont accidentelles et dues aux oxydes de fer ou de manganèse. Ils peuvent être compris parmi les calcaires purs, industrialisables.

Les deux variétés dominantes sont la variété rose et la variété gris-clair, la première très cristalline, translucide ; la seconde, compacte et parfaitement homogène.

Ces marbres donnent à l'analyse :

	Calcaire rose :	Calcaire gris-clair :
	—	—
Perte à la calcination, . . .	43,6.	44,3
Silice	Trace.	0,4
Alumine	Trace.	0,1
Peroxyde de fer	0,2	Trace
Chaux.	54,5	54,2
Magnésie.	1,7	0,9
Anhydride phosphorique . . .	Trace	Trace

Ces marbres divers sont donc industrialisables, marbres blancs, marbres roses, ou gris, ou noirs, translucides, parfois fortement veinés de serpentine rouge, de vert foncé ; ils ne peuvent malheureusement, à cause de leur fragilité, être employés dans la grande ornementation.

*
* * *

Dans les fissures, dans les creux, laissés aux sommets et sur les flancs des hauts escarpements, partout où a pu s'amasser et se fixer un peu de terre, partout où l'on devine l'humus fécondant, souvent où l'on ne le devine pas, le végétal surgit. Il jette sa nappe verte sur la falaise impérieuse, multipliant ses espèces courtes dans les inter-

(1) G. DUPOUY : *Etudes minéralogiques sur l'Indochine française*, Paris E. Larose, 1913.

villes tranquilles ou s'espacent quelques arbustes ; mais aussi il s'é-
lance farouche, tranchant de quelque espèce volontaire, déchiquetée
aux vents, surplombant les abîmes, droit, dédaigneux des souples
lianes qui dégringolent aux hasards des pentes ou des à-pic. C'est la
flore habituelle des calcaires, broussailleuse quand il lui plait, solitaire
s'il lui convient, infiniment variée, mais que caractérisent les cycas
et les dracœnes (1). Ceux-ci s'exposent noués aux roches ; ils sont
chez eux. Cherchant l'abri, les creux humides, parmi les capil-
laires (2) nés des saisons plus fraîches, près des murailles suintantes
que tapissent certaines hépatiques (3), prospèrent des aroïdées énormes :
la monstère grimpante et les callas (4). L'agave met sa note
claire dans divers endroits, au milieu des espèces débordantes, en-
chevêtrées, des asperges et des smilax épineux. Et partout nombreux
parmi les arbustes nombreux, le figuier des ruines (5), naissant sur
tout, puissant par ses racines que multiplie la sauvage volonté de
vivre de tout l'individu, racines fixées en réseau épais, sinueuses
comme des serpents ou tendues comme des liens, glissant aux fissu-
res, disloquant les roches, mais aussi toujours avides d'espace retrouvé.
jettant leur échevellement aux gouffres ou aux falaises, à la recher-
che d'un nouveau sol à exploiter.

Je ne dis rien des césalpinées mordantes (6). Toute cette flore nor-
male qui vit du rocher ou que tolèrent les abris du rocher peut plaire
au naturaliste ; elle n'apporte aucun intérêt au sens utilitaire du
paysan voisin. Les quelques bois glanés sur les roches alimentent
pauvrement ses foyers et les maigres herbes dont profitent ses bœufs
et ses buffles sont rares, particulièrement cherchées aux abords des
roches et parfois même sur les hauteurs.

Au printemps, la montagne se trouble de toute une végétation,
domptée celle-là : les longues allées de frangipaniers (7) tendent
leurs multiples bras nus chargés de leurs fleurs facilement tombées,
fleurs en ton crème, tachées d'orange, au parfum lourd. Par larges

(1) *Cycas revoluta* Linné, des Cycadées. Ann : *thiêntuê*, plante aux « mille
années » d'existence.

Dracoen marginata, des Liliacées.

(2) Capillaires : *Adiantum capillus-Veneris* et *A. sp.*, des Fougères.

(3) Hépatiques : *Anthoceros*, *Pellia*, *Marchantia*, *Riccia*.

(4) *Monstera sp.* des Aroïdées Ann : *cây dây đuôi phụng* « liane queue
de phénix » ou *lông đuôi phụng*, « plume de la queue du phénix ».

Calla, sp. aroïdée aux vastes feuilles ; rhizôme féculent.

(5) *Ficus terebrata*, des Urticacées.

(6) *Caesalpinia Bonducella*, des Légumineuses Cœsalpinées.

(7) Frangipanier : *Plumiera alba* Linné, des Apocynacées. Ann : *cây sứt*.

places se sont propagées les amaryllis aux fleurs de couleur garance que semblent distribuer les sombres feuilles violettes de voisines commélynées.

C'est la végétation apportée qui n'appartient qu'à **Thủy-Sơn**, comme ce n'est qu'à **Thủy-Sơn** que l'on rencontre les plantes vivrières, les plantes utiles organisées dans les jardins des communautés, ressources alimentaires uniques pour un végétarisme absolu.

Il faudrait dire, pour les passionnés des plantes ; les espèces si différentes du seuil des montagnes, les fleurs et les herbes, leurs légendes et leurs vertus.

La pervenche rose, la swertie jaune, la crassule vivipare, les longues soldanelles traçantes dans les dunes, et cette graminée aux épis arrondis qui court aux plans des sables, sur ses longues glumes rudes et grêles, semblable à de monstrueuses araignées ; les menthes marines, les tigrdies (1).

Et toute la petite flore des fonds inondés aux automnes, fonds travaillés parfois pour des récoltes infimes ; et la flore des boqueteaux espacée dans les dunes définitivement fixées (2).

(1) Pervenche rose ou de Madagascar : *Vinca rosæa* Linné (Guillemette, pervenche des sables), des Apocynacées. Ann : **Cây tur quí**. La racine macérée en est employée comme tonique, dépurative, stomachique.

Soldanelle : *Calystegia soldanella* R Brown, des Convolvulacées. C'est le *Convolvulus soldanella* de Linné. Plante de fixation des sables et particulièrement recherchée des petits herbivores, le Douc, les lapins. Serait purgative et fébrifuge.

Crassule vivipare *Bryophyllum calycinum* Salisbury, des Crassulacées, Plante mucilagineuse, émolliente. Elle est vivipare par reproduction bourgeonnante aux intervalles de la bordure dentée de ses feuilles fixées et surtout tombées. Ann : **Cây lông đên**.

La graminée aux longues glumes est appelée par les Annamites **cây chông chông**.

(2) La flore des alentours donne :

Les petits bosquets sont diversement composés : oléinées, laurinéas, rhamnées. Ce sont surtout les niaoulis qui dominent, *Melaleuca cajuputi* ou *M. viridiflora* dont nous utilisons les huiles essentielles ; c'est le **cây châm** indigène, dont l'écorce s'emploie dans les enduits de calfatage. Aux coins plus frais poussent les gardenias et des tanghins ; j'ai même rencentré un strophantus au Sud de **Thổ-Sơn**.

Parmi les espèces nombreuses qui s'abritent sous ces basses arborescences, il faut citer certaines orchidées aux racines multipliées en chevelures (*Phalenopsis Esmeralda*, *P. pulcherrima*) aux fleurs abondantes et fragiles, et d'autres à tubercules ou à souches (*Orchis* et *Phajus*).

Dans les branches évoluent les faux réglisses, les arbres aux grains pieux (*abrus precatorius*, des Légumineuses. Papilionacées), le **cam thảo hột đỏ** et l'éclatante glorieuse des mois d'automne *Gloriosa superba*, des Liliacées).

Au milieu de ces végétations décentes, s'agitaient autrefois des populations de singes nombreux. Poivre nous l'a signalé déjà, et toutes les littératures de voyages concernant les montagnes en parlent aussi (1).

Il y a peu d'années encore, on apercevait fréquemment les grands corps souples de ces semnopithèques semblables à ceux que l'on rencontre sur le Trà-Son. Ils sont réduits maintenant, et les bonzes prétendent n'en plus connaître que trois ou quatre individus confinés dans les rocs inaccessibles des Tam-Thai.

Il semble que puisque rien ne les menaçait, ils auraient dû continuer leur vie protégée en quelque sorte, abritée dans les creux, sans le danger des fauves, sans la crainte du chasseur ; les fruits des montagnes, les soldanelles des sables, dont ils sont si friands, pouvaient suffire par leur abondance aux besoins de l'espèce même augmentée. Sans doute, effrayés par l'exploitation bruyante des calcaires, tels les génies jusqu'alors familiers du lieu, ils ont disparu, se rejetant vers

Dans les terrains bas croît toute une petite flore dans laquelle se tient aux mois d'hiver, à côté d'ophioglosses menues, des tradescanties bleues et des lobolies, un pleridophyte intéressant dans la géographie botanique : c'est une isoète familière des côtes d'Annam.

Là encore les drosères, *khugá*, et les drosophylles installent leurs instincts carnassiers près des scirpes courts, tandis que, aux points mieux abrités, vivent d'autres plantes-pièges, meurtrières des petites choses du monde des insectes, ce sont les népenthès, *ráy hápâm*, aux urnes toujours prêtes ; ils avoisinent les lycopodes traçants ou dressés. Dans ces coins d'eau, terres inondées ou fonds, sur les bords ou sur les surfaces, prospèrent les hydrop-téridées : marsilées communes (*Marsilea quadrifolia*), que la pharmacopée domestique utilise comme antirrhéique ; c'est le *bèo cá m*, *bèo* « poudreux tel le son », l'azolle (*Azolla filiculoides*), qui partage l'appellation annamite avec les lemnées ; le *bèo ong*, qui ressemble aux nids des « abeilles » (*Salvinia* sp.), et le *bèo taichuôt* semblable à des oreilles de souris (*Salvinia natans*).

Mais sur les hauteurs, parmi les escatiers, sous les aspérités des roches ou sur les troncs tordus, il ne faut point chercher les espèces floribondes, fleurs rares d'orchidées dont il est de bon ton d'illustrer tout paysage indochinois, en veuille ou non l'exactitude. La plupart des auteurs, et davantage les plus artistes, ont jeté sur nos montagnes les couleurs, les parfums, la beauté des corolles, et les orchidées dominant. Cependant, les lianes souples ne portent que des fleurs rares et sans éclat, et les orchidées splendides se totalisent dans un pauvre petit *saccolabium* qui tend ses tiges frêles et ses fleurs menues parmi les robustes frangipaniers.

(1) P. POIVRE ; *loc. cit.*

les grands bois tranquilles qui garnissent la gigantesque tête monstrueuse de la presqu'île des sables, auprès de leurs nombreux semblables desquels ils s'étaient séparés dans les temps (1).

Avec quelques loutres grises ou rousses (2), familières des creux où l'eau patiemment continue à affouiller la pierre. Ce sont bien les seuls mammifères libres des roches.

La vie animale ne s'est guère adaptée aux éléments rudes des montagnes, les reptiles même y sont rares. Seules, certaines espèces du monde aviaire, en tenue discrète aux abords des falaises ou sur les escarpements : les bons voiliers des ciels marins ne les utilisent guère que comme refuges aux jours des tempêtes ; ils sont mieux aux Culao des Chams. Les petits oiseaux des falaises vont nicher aux trous des rochers ou parmi les racines, et quelques salanganes égarées de leurs abris marins y placent quelquefois leurs nids de mucilage empruntés aux algues côtières (3).

(1) Le « Douc ». M. H. Cosserat nous a déjà rapporté toute une relation du Capitaine Rey concernant cet animal. Rey voyageait commandant le bateau commercial le *Henri* (1819) (H. COSSERAT : *La route mandarin de Tourane à Hué*. B A. V.H. 1920, n° 1, pag 30). Une note de cet article complète par une citation de P Diard, naturaliste français (note 2, pag. 30), C'est un semnopithèque (*Semnopithecus nigripes* ? — voisin de l'Entelle, animal doux, à favoris entourant une face glabre ; il porte un pelage gris cendré, tout soyeux.

Je me souviens que le Marquis de Barthélemy lui a consacré, il y a quelques années, toute une étude parue dans *la Nature*.

Le nom de Douc qui lui est communément donné vient tout naturellement du mot annamite *độc* (khì-độc), qui détermine les grandes espèces des singes et particulièrement celui-ci, que l'on rencontre familier du Trà-Sơn et qui a peuplé autrefois les montagnes des Ngũ-Hành.

(2) Loutre. *Lutra vulgaris*, des Mustéridés (Ann : *Con rái*). La grise est la plus fréquente, près des trous profonds poissonneux et sur les bords du Trư-ư-ư-Giang tronçonné. Hardie, elle s'attaque aux troupes de canards conduits parmi les marécages, et j'ai vu un pauvre petit gardien qui, pour avoir défendu une pièce de son troupeau, fut terriblement déchiré des dents et des griffes. La loutre rousse, plus belle de pelage, existe aux rochers fontainiers.

Folk-lore : Les pattes de loutre sont radicales pour détacher les arêtes fixées dans la gorge ; leur friction à l'extérieur sur le cou suffit.

(3) Slangane : *Colocallia fuciphaga* Drepanis. *Cotyle Sinensis*, des Fissirostres. Ann. : *chìm-én, hải-yên*.

Peuplent certains rochers creux de la côte indochinoise. L'exploitation en est particulière dans la province de Quảng-Nam qui la met en fermage. Le point de production plus spécial existe dans une des plus petites îles rocheuses du groupe des Culao Cham. Les nids sont récoltés dans les trous des roches, failles ou cheminées, dont l'accès est souvent fort pénible et n'est permis qu'à certaines heures des marées basses. Les recherches s'opèrent sur les aspérités hautes des parois, et les nids s'expédient partout ou se rencontrent des éléments chinois : ils se soldent à prix d'or. Ils entrent dans la confec-

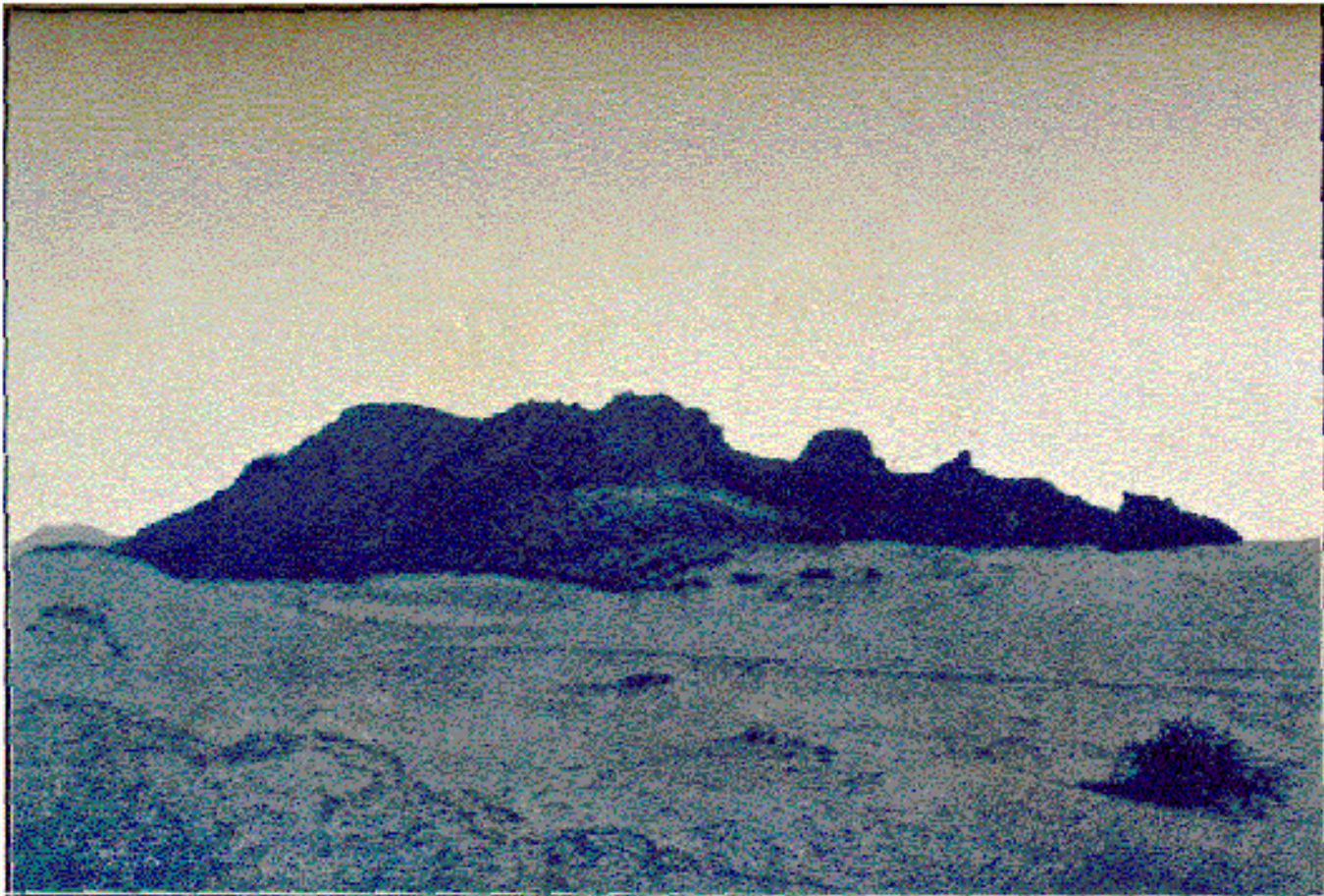


Planche VIII. — Les Montagnes de Marbre : Thô-Son, vue prise du Sud
(Communiqué par le D'Sallet).



Planche IX. — Les Montagnes de Marbre : Tinj-Son, vue prise du Sud
(Communiqué par le D'Sallet).

Mais dans les grottes, dans les hauts couloirs ; dans la nuit des abîmes s'agite, au moindre geste venu de l'extérieur, tout un monde effaré de vespertiliens, souris-chauves, brassant l'air de leur vol souple et hébété. Ils emplissent le sol de leur guano auquel les bonzes empruntent la fertilité possible de leurs jardins maigres.

Les insectes eux-mêmes font presque défaut. Il faut des ailes solides pour résister aux vents marins sur les dunes et vers les rochers. Et pourtant, je me souviens un soir, dans le Hôa-Nghiêm, devant la statue de la placide Quan-Âm, d'un vol lumineux d'ailes jaunes, soufrées, très claires, s'offrant comme un hommage précieux, étincelant, un vrai présent pour un dieu ! Pauvre agitation de papillons égarés, qui furent mutilés sans doute le lendemain !



tion de potages et même d'entremets sucrés ; on les considère comme reconstituants, régularisant les fonctions digestives, à cause de leur mucilage ; mais c'est bien pour leur goût remarquablement fin qu'ils sont si appréciés.

Comme sur tant d'autres choses exotiques, on a multiplié les erreurs et les fantaisies sur les nids d'hirondelles, sur leur mode de formation, sur leur emploi : ils sont faits des apports des régurgitations de l'oiseau gavé d'algue, régurgitations qui entraînent pour la constitution du nid les mucilages extraits, en même temps que le produit des glandes gastriques. Ces nids (tô nh. yđn-sđo) sont très blancs, généralement dépourvus dans leur totalité de toute coloration, de même que de toute substance cellulaire, végétale constituée. Ils sont de trois qualités, se marquant par la pureté plus ou moins grande de leur facture.



CHAPITRE III

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Les Montagnes de Marbre ont donc des annales bien lointaines, qui s'enfoncent au coeur de la primitivité des terrains. Les soulèvements qui édifièrent ces roches dans les convulsions du sol et de la mer bouleversés, durent s'illuminer de tous les feux vomis par la côte et les montagnes voisines de la chaîne, bouches apaisées et devenues par la suite repaires d'hommes ou repaires d'animaux.

Ces premières annales, la géologie veut nous les traduire ; mais depuis, dans le formidable mouvement du temps, dans le passage tantôt farouche, tantôt pieux de peuples inconnus, soupçonnés ou certains, l'histoire ne nous apporte guère de documents que sur des années parcimonieusement comptées. De leur passé, les montagnes gardent surtout le légendaire de leurs pierres, et cette bibliothèque de roches est immense : chaque masse est un livre, chaque caverne, chaque éminence, chaque gouffre possède son récit. Il faut une attention patiente pour en recueillir les éléments, car ce n'est que tout doucement que la montagne se livre à ceux qui lui deviennent familiers ; et l'on plonge dans son passé, comme l'oeil mieux adapté plonge plus avant dans l'ombre, devine et remarque les détails.

L'histoire des hommes stabilise des faits, la légende dit surtout les merveilles des êtres et des choses ; et, celle-ci précédant celle-là je dirai tout d'abord les récits légendaires ayant trait à l'ensemble du groupe des **Ngũ-Hành-Son**.

..

Ce sont de vieux rochers marins, mais l'Annamite leur fixe une origine très étrange.

Le vieux Tàng-Cang (1) de Linh-Ứng m'a dit :

« Il existe sur la formation de nos montagnes un récit merveilleux qui explique leur appellation plus ancienne de « Ngũ-Chỉ », les cinq doigts.

« Autrefois vivait un bonze aux œuvres puissantes, surnaturellement doué. Il avait une tête de singe : c'était le Đại-Thánh. Or, un jour, Quan-Âm passant sur terre, le mit au défi de sauter au-dessus de sa main. Đại-Thánh provoqué bondit : mais la main de Quan-Âm le happa au passage, se referma sur lui et le fixa pour longtemps sous le sol effondré.

« Les rochers seraient la transformation des doigts puissants de Quan-Âm, pour le témoignage de sa victoire sur le Đại-Thánh orgueilleux. »

Cette légende paraît empruntée, encore que très réduite ; à celle qui est longuement racontée dans un recueil populaire, le *Tây-Du thichnghĩa* (2), où sont relatées les nombreuses et très merveilleuses aventures du bonze Tam-Tạng (3), qui partit de Chine sur ordre impérial (4), pour aller chercher aux Indes les livres sacrés de la bonne doctrine. Il eut un voyage mouvementé, et c'est au cours de celui-ci qu'il délivra le Tê-Thiên-Đại-Thánh, condamné par Thượng-Đề (5), l'Empereur du Ciel, à rester écrasé sous une masse de montagne durant une période de cinq cents ans.

Tê-Thiên-Đại-Thánh était un singe, possédant une science énorme et une puissance surnaturelle ; rivalisant avec celle de Thượng-Đề. Il ne craignit pas d'entrer en compétition avec ce dernier dont il menaça l'autorité et avec lequel il engagea une lutte tenace pour la possession du trône du ciel. Thượng-Đề chargea Quan-Âm, dont le

(1) Il s'agit du bon Nguyễn-việt-Lư 阮曰廬, du grade de Tàng-Cang 僧綱 dans la hiérarchie bouddhique. Il appartenait à la pagode Est de la montagne de Tam-Thai, pagode de Linh-Ứng, et était le chef religieux de Thủy-Sơn. Il mourut en 1921 (Voir Planche XXXIX).

(2) *Tây-Du thichnghĩa* 西遊釋義, recueil populaire traduit en quốc-ngữ, qui comporte seize fascicules. La mésaventure du Đại-Thánh 大聖 est contée dans le premier, et sa libération dans le quatrième. Il est nommé Tê-Thiên-Đại-Thánh 齊天大聖, plus souvent Tê-Thiên, et quelques fois Tòn-Hành-Giả 孫行者.

(3) Tam-Tạng 三藏. Son nom est Trần-Giang-Lưu 陳江流, son titre littéraire est Huyền-Tăng 玄僧.

(4) C'est l'empereur Thái-Tôn 太宗, de la dynastie des Đường (Tang 唐), qui règne de 627 à 650 sous le chiffre de Trinh-Quang 貞觀. Ce fut un prince sage, pieux, instruit et juste. L'histoire fait l'éloge de son règne heureux.

(5) Thượng-Đề 上帝 (Ngọc-Hoàng-Thượng-Đề 玉皇上帝). L'empereur de jade, maître de tout.

pouvoir était bien grand, d'agir et de prévenir les manoeuvres hostiles du révolté, car **Đại-Thánh** résistait à toutes les morts et à toutes les douleurs.

Quan-Âm (1) lui dépêcha **Thích-Ca** (2) qui reprocha au **Đại-Thánh** impie son orgueil et ses méfaits, sa lutte indigne dirigée contre **Thượng-Đê**, et, maltraitant le fol espoir que le **Đại-Thánh** s'était fait d'occuper la place du Maître de tout, **Thích-Ca** lui demanda quelles étaient les qualités étranges ou les vertus surnaturelles qu'il possédait lui permettant de prétendre à la domination du ciel.

Ici est traduit du « Tây-Du ».

« **Tê-Thiên-Đại-Thánh** — Mon pouvoir est immense : je puis le manifester de soixante-douze façons diverses. Ainsi, je puis vivre sans vieillir, comme je puis franchir d'un seul bond plus de cent huit mille lieues... Vous voyez donc bien que j'ai des droits au trône du ciel.

« **Thích-Ca** — Si vous réussissez à franchir ma main droite d'un seul saut, je m'engage à ce que **Thượng-Đê** vous cède sa place.

« **Tê-Thiên** — Pourquoi voulez-vous que je ne puisse franchir votre main ? Je vous le répète : j'accomplis des sauts de cent huit mille lieues.

« Et **Thích-Ca** étendit sa main, et **Tê-Thiên** fit un bond, s'écriant : J'ai franchi la main de **Thích-Ca**. Pour marquer sa victoire, il écrivit même à son point de chute huit, caractères qui signifiaient : « **Tê-Thiên-Đại-Thánh** est parvenu là pour la première fois ».

« Mais **Thích-Ca** lui dit : Vous n'êtes qu'un singe et vous vous vantez trop. Je vous dis que vous ne pouvez sortir de ma main. Regardez- la donc. Et **Tê-Thiên** consterné put voir gravé, sur la main de **Thích-Ca** les huit caractères qu'il venait d'inscrire. Il voulut reprendre un nouvel élan, L'an, **Thích-Ca** le renversa à terre ». . . .

Ce sont les doigts de la main de **Thích-Ca** englobant sous le sol le singe **Tê-Thiên**, le **Đại-Thánh**, qui ont fourni les cinq montagnes désignées par l'appellation de « **Núi Ngũ-Hành** ».

Et le récit légendaire continuant nous apprend que **Thích-Ca**, s'étant aperçu que le **Đại-Thánh** sortait la tête hors des rochers dus à la métamorphose de ses doigts, plaça sur leurs sommets les caractères heureux de la salutation bouddhique : **Am ma ni bát mê**

(1) **Quan-Âm** 觀音 (abréviation de **Quan-Thê-Âm** 觀世音), un des **Bồ-Tát** 菩薩 — Représente le Bodhisattva Avalokiteçvara. C'est une assistante du Bouddha **A-Di-Đà**, 阿彌陀, dans la direction du paradis.

(2) **Thích-Ca** 釋迦 (abréviation de **Thích-Ca-Mâu-Ni** 釋迦牟尼 **Çakyamuni**) — Le fondateur du bouddhisme, le Bouddha Gautama, de la période actuelle.

hông (1). Cette inscription devait rendre la montagne inviolable et toute évation impossible. **Đại-Thánh** était prisonnier pour une durée de cinq cents ans.

C'est bien cette inscription que devait effacer le **Tam-Tạng**, lorsqu'il entendit au cours de sa route les gémissements du **Đại-Thánh**, dont le temps d'expiation était achevé. Ce geste fut conseillé par le réprouvé lui-même : il ouvrit la montagne jadis formée pour punir un maudit et pour cela créée prison.

Tê-thiên devenu libre devait accompagner en fidèle servant son libérateur, comme le firent par la suite le **Bát-Giái** (2) l'homme à la tête de porc, et **Sa-Tăng** (3), le monstre marin.

Dans le récit du **Tàng-Cang**, dans celui du « **Tây-Du** », les Montagnes de Marbre tirent leur origine de la main irritée d'une puissance céleste ; dans le premier, c'est la main de **Quan-Âm**, dans le « **Tây-Du** », c'est la main de **Thích-Ca**. Au cours d'une étude sur les religions et les coutumes des Annamites, le Colonel Diguët (4) a rapporté, et ceci sans aucun lien avec les montagnes de **Hoá-Quê**, une légende d'une bien proche parenté : **Đại-Thánh**, épris de **Quan-Âm** qui lui est venue sous les traits d'une splendide jeune fille, doit, pour en obtenir les faveurs, franchir d'un saut la main qu'elle tend devant lui.

Trois récits, trois thèmes semblables : sous quelques détails différents ils traitent un fond absolument identique.



Ricquebourg, dans un conte littéraire (5), a donné aux Montagnes de Marbre une raison et une manière de formation toute autre.

Le vieil ermite réfugié dans le désert des sables, alors absolument nus, fut certainement ému et étonné de voir venir vers sa retraite, par la rivière qui descend du Tourane actuel l'immense femelle du

(1) **Am-ma-ni-bát-mê-hông** 唵嘛呢叭咪吽. C'est la formule thibétaine de salutation bouddhique : « Om mani padmê houm », phonétisée en langue annamite. Elle s'adresse à **Quan-Âm**.

(2) **Bát-Giái** 八戒 — L'homme au huit oreilles.

(3) **Sa-Tăng** 沙僧 — Monstre dévorant les voyageurs qui tentaient de traverser le marais au fond duquel il habitait, avant que le **Tam-Tạng** vint le rencontrer.

(4) Colonel DIGUËT : *Les Annamites : Société ; Coutume ; Religion*. Paris, 1906, p. 297.

(5) *La terre du Dragon*.

serpent de mer. L'œuf qu'elle y déposa fut mis sous la garde du vieillard, avec ordres donnés par une tortue-génie ; celle-ci du reste, pour contrarier les possibilités d'influences mauvaises, lui remit un ongle magique et sûr. L'œuf grandit, épouvantant le solitaire par ses dimensions si vivement accrues, et, alors qu'un sommeil profond accablait le vieillard, il se passait d'étranges choses, si bien qu'à son réveil, il pouvait voir à ses côtés une belle enfant sortie de l'œuf éclos.

L'œuf se transforma, émettant des crêtes, creusant des cavernes, prenant la résistance du roc : l'œuf était devenu la montagne.

Les Chams, à cette époque, occupaient tout le pays. Ils s'organisèrent en foule pour s'emparer de cette montagne nouvelle. Leur attaque fut vaine et leur déroute fut éperdue, grâce à la forte puissance de l'ongle confié par la tortue.

L'ermite et la jeune fille multiplièrent leurs bienfaits dans la contrée, et leur charité s'exerçait auprès des pauvres et auprès des malades. Ils divulgèrent les propriétés, heureuses dans les fièvres, des racines de la jolie pervenche rose (1). Ils firent bien d'autres bontés.

Le pays vivait tranquille, ses peines moins lourdes, ses misères diminuées.

Le roi du peuple cham fut renseigné, et il envoya chercher pour épouse la jeune fille des grands rochers, venue mystérieusement. C'est alors que l'on apprit qu'elle était la princesse Huyền-Trần et fille de roi. Tandis que celle-ci partait vers un trône, le vieil ermite, sa mission vigilante terminée, disparaissait vers le ciel, emporté sur le dos de la tortue-génie.

J'ai bien cherché une base, si petite dût-elle être, au conte très détaillé de Ricquebourg. Il n'y a rien : rien dans les légendes des montagnes et des pagodes, rien dans la tradition des villages voisins. Il faut voir, réunies dans ce conte, des allusions aux thériomorphoses (2) dont les merveilles sont éparses et variées sur toute la terre du vieil Annam ; à l'ongle-génie qui intervint tragiquement à l'antique

(1) Tũr-qui 四季, plante qui peut être effectivement utilisée, suivant les coutumes domestiques bourbonnaises (J. DE CORDEMOY : *Flore de la Réunion*). La botanique pharmaceutique de Beille la signale, mais sans utilisation bien spéciale, différente des autres Vinca.

(2) Sur les génies thériomorphes, Bonifacy (A. L. M.) a donné de nombreuses études dans le B. E. F. E.-O. — Et précisément dans ce même *huyền* des Hoà-Vang, au village de Ai-Nghĩa 和榮縣愛義社, existe le *miêu* des Tam-Vị-Thủy-Tướng 三位水將, c'est-à-dire « les trois personnages, généraux des eaux ».

époque des luttes nationales contre le Chinois envahisseur (1) ; et au fait historique sans intervention mystérieuse, du mariage de la fille de **Nhơn-Tôn** avec le roi du Champa (2).



La tradition nous apprend peu de choses sur le passé des **Ngu-Hành-Sơn** ; la chronique annamite elle-même reste bien pauvre, tout au moins jusqu'aux documents que peuvent nous fournir les *Annales de la dynastic* actuelle.

Au temps très lointain où ces montagnes étaient des îles, peut-être servaient-elles de points de guet à quelques pillards ou de refuge aux gens des pêches côtières. Travaillées au cours des siècles par des efforts des eaux et des tempêtes sur leurs masses et dans leurs grottes, abris probables d'autrefois ; remaniées, creusées ici, comblées là, les roches n'ont encore rien laissé paraître des vieux occupants. Les antiques armes, les outils de pierre, malgré leur diffusion et non point rares sur les élévations voisines du **Quảng-Nam** (3), n'y ont pas été signalés. Même dans la dévastation, dans la destruction

(1) L'histoire de l'« ongle-génie » se trouve dans l'aventure malheureuse de **An-Dương-Vương** 安陽王, de la dynastie des **Thục** 蜀, qui régna de 257 à 208 avant J.-C. L'ongle magique qui lui avait été confié l'armait heureusement contre **Triệu-Đà** 趙陀. La fille d'**An-Dương** déroba l'ongle qu'elle remit à son mari, le propre fils de **Triệu-Đà** : le vieux roi fut vaincu, et s'en-gloutit en mer avec sa fille épouvantée. H. MASPERO : *Etudes d'histoire d'Annam*. IV. Le royaume de **Văn-Lang**. B. E. F. E.-O. XVIII-III.

(2) **Trần-Nhơn-Tôn** 陳仁宗, régna de 1278 à 1293. Alors il se retira dans une retraite pieuse, puis voyagea, alla visiter le roi de Champa, **Jaya Sinhavarman III**, auquel il offrit la main de sa fille, malgré l'opposition de la cour annamite et du peuple entier. **Jaya Sinhavarman**, en échange de la main de la princesse **Huyền-Trần** 玄珍, donnait les deux provinces de **Ô** 烏 et de **Lý** 里 ; ce mariage eût lieu en 1306. Mais l'aventure fut largement critiquée et même chansonnée (G. MASPERO : *Le Royaume du Champa*. Leide, Brill, 1914). Après la mort de **Jaya Sinhavarman**, **Huyền-Trần** refusa de monter sur le bûcher, en dépit des coutumes du peuple cham. Son évasion du Champa fut très pittoresque, et **Trần-Khắc-Chung** 陳克終, qui la sauva, devait être un bien bel homme et un esprit très avisé.

(3) Le préhistorique indochinois a déjà trahi la présence de ses richesses en maints endroits : âge de pierre, âge de bronze ; outils, armes et parures. L'Annam est resté un peu en arrière des découvertes. Mais si le Cambodge, la Cochinchine, les pays « moi » ont montré des stations abondantes ou des ateliers importants, si le Tonkin a livré le secret d'un passé à travers les vieilles époques ou l'homme quaternaire, industrieux déjà, spécialisait des

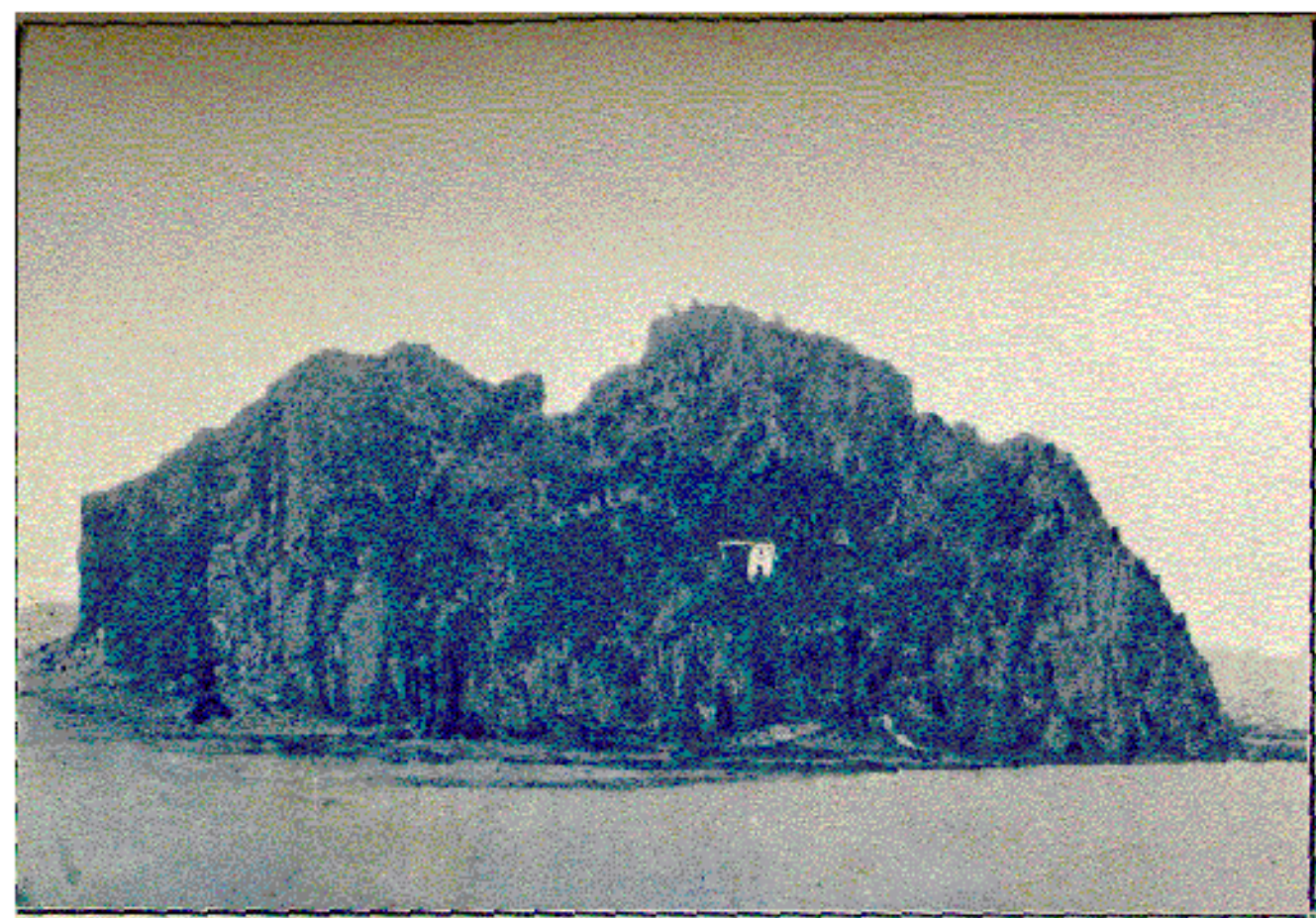


Planche X. — Les Montagnes de Marbre : Thủy-Sơn, pointe orientale et pagode Linh-Ung.
(Communiqué par M. le D'Sallet).



PlancheXI. — Les Montagnes de Marbre : pagode Linh-Dông-Chôn-Tiên, dans le Tàng-Chôn.
(Communiqué par M. le D'Sallet).

de certaines cavernes dues à l'exploitation intense des marbres, durant ces dernières années surtout, et dans le **Dương-Hóa-Sơn**, la plus meurtie des montagnes, celle dont les grottes et les refuges ont presque disparu, rien du passé préhistorique n'a été mis à jour.

Seule l'occupation chame a marqué ses empreintes, et l'utilisation qu'elle dut faire des rochers et des grottes était double vraisemblablement. Continuant peut-être d'antiques usages, forteresses naturelles en avant-garde, ces grands chaos calcaires se dressaient pour la défense et pour la surveillance du côté de la mer. Les grottes et les couloirs offraient leurs réduits et leur mystère aux cultes des divinités d'un peuple éminemment religieux. Le labeur de ce peuple, édificateur de monuments splendides, évocateur patient des gestes de ses dieux qu'il taillait si souvent dans d'immenses granits, les accompagnant de détails d'ornementation sans nombre, ce labeur a subi ici plus qu'ailleurs peut-être, le choc des ans, des choses et des hommes.

Les briques des édifices sont dispersés partout morcelées, parfois entières, on les trouve dans les gradins, au creux des éboulis, parmi les pierres détachées des plus profonds couloirs. On les voit au flanc des montagnes, on les voit aussi dans les sables extérieurs, et s'accumulant surtout en un point, sorte de trait d'union étrange entre les deux **Hóa-Sơn**, représentation d'un monument effondré, sur lequel empiète actuellement le stûpa d'un bonze. Les Annamites signalent ce lieu du nom de « **Chiêm-Thành** » : c'est l'ancien fortin cham.

L'importante faille par laquelle le grand escalier pénètre dans la montagne, tient près d'elle de vieilles colonnes de granit, longs prismes à quatre faces, dont l'une laisse trainer verticalement un large sillon profond et régulier. Ces colonnes, remaniées sans doute par des mains annamites, précèdent les dernières séries des escaliers devant la pagode Tam-Thai ; leurs éléments disjoints sont en partie abattus, gisant de côté. Ce furent des pierres d'établissement de portes et,

instruments en pierre et en os, se parait d'objets taillés ou de coquillages (H. Mansuy et le Dr Verneau ont écrit sur la grotte préhistorique de **Phổ-Bình-Gia**, dans la revue *Anthropologie*, XX^e année 1909), les vieux territoires d'Annam ont mis à jour, ces temps derniers, la grotte sépulcrale néolithique, étudiée par le Capitaine Patte, dans le groupe calcaire du haut **Quảng-Bình**, parmi les rochers de **Minh-Cầm**. pour ma part, j'ai pu recueillir dans le **Quảng-Nam**, glanées sur les premiers mouvements orientaux de la chaîne annamitique, toute une série de haches et de molettes de bien de dimensions et quelques autres objets, atteignant les âges de 18 pierre polie, Ces haches et molettes sont les **búa-sâm-sét**, « les haches ou pierres de foudre » des Annamites, avec explications d'origine particulières et croyances attachées.

sans aucun doute, de portes fortifiés, qui, dans une attaque, pouvaient à l'occasion laisser glisser dans leurs rainures des pièces de bois résistantes qui finissaient d'assurer l'inviolabilité de tout le côté Sud de **Thủy-Sơn**.

Que sont devenus les dieux et les décors ? Une grotte de **Thủy-Sơn** dépendante de la pagode **Linh-Ưng** nous montre quelques pierres, dont deux bas-reliefs à personnages que nous étudierons plus loin.

A ceux-ci, Pierre Loti a consacré des pages d'artiste où son imagination, multipliant sa pensée, la traduisait en rêve, dans des lignes idéales, perdues bien loin de toute réalité : « Et puis en bas, tout à fait en bas, dans les cavernes d'en dessous, se tiennent d'autres dieux qui n'ont plus de couleur, dont on ne sait plus les noms, qui ont des stalactites dans la barbe et des masques de salpêtre. Ils sont aussi vieux que le monde, ceux-ci ; ils vivaient quand notre Occident était encore la forêt vierge et froide du grand ours et du grand renne. Autour d'eux, les inscriptions ne sont plus chinoises ; elles ont été tracées de la main des premiers hommes avant toutes les ères connues ; leurs bas-reliefs semblent antérieurs à l'époque ténébreuse d'Angkor ; — dieux antédiluviens, entourés de choses incompréhensibles. — Les bonzes les vénèrent toujours et leur caverne sent l'encens.

« Le grand mystère solennel de cette montagne est d'avoir été, depuis qu'il y a sur terre des êtres qui pensent, consacrée aux dieux, emplie d'adorations. — Qui étaient ceux qui ont fait ces idoles d'en bas ? Vivaient-ils plus que nous dans les ténèbres, ces premiers hommes autour desquels le monde était jeune ? — Ou bien, plutôt, ne voyaient-ils pas Dieu plus clair, de moins loin que nous avec nos yeux éteints ? Alors, émanés tout fraîchement de lui, ils avaient peut-être une raison de choisir ce lieu pour l'adorer. . . . Et ils savaient peut-être ce qu'ils faisaient en lui donnant ces bras multiples, ces formes sensuelles et comme gonflées de tous les sucs de la vie, ces visages qui nous confondent, — à lui l'incompréhensible qui, dix mille ans avant de créer dans la pâle lumière douce notre Occident chrétien, venait d'enfanter les germes étonnants de l'Asie et l'avait faite ce qu'elle a été : exubérante, lascive, colossale, monstrueuse » (1).

Mais ce lointain passé n'anticipe pas sur notre Moyen-Age et peut se fixer dans le temps vers le XII^e siècle de notre ère chrétienne (2) ; de plus, les pauvres pierres aux bas-reliefs de héros armés ne sont que deux, et leur étrangeté ne justifie guère leur longue et belle description; vision d'art, jaillie de peu, mais admirablement.

(1) P. LOTI : *Propos d'Exil*.

(2) H. PARMENTIER : *Inventaire des Monuments Chams en Annam*, I, p. 316.

Les pierres de seuil des vieux sanctuaires sont utilisées dans les gradins des escaliers, parmi d'autres débris, confondues à d'autres pierres venues d'ici ou venues de loin.

Il y a bien encore trois divinités féminines, l'une près des grottes basses, les autres dans l'immense caverne de **Huyền-Không**. Elles ont malheureusement subi les pires remaniements ; mais en dépit des vernis et des ors qui les surchargent, atténuant les détails et estompant les traits, leur facture se révèle comme étrangère à tout style d'Annam, mais semblable à ce que nous a gardé la statuaire des Chams. Les appellations des divinités qu'elles incarnent pour le culte annamite qui les a adoptées pourraient être, seules, une indication justifiant cette ancienne origine (1).

M. Parmentier a déduit de certains détails, que la grande grotte était d'ouverture récente. La découverte postérieure à son inventaire de la **Bà-Lôi-Phi** et de la **Bà-Ngọc-Phi**, dans le **Huyền-Không-Động**, statues dont nous venons de parler, n'est pas venu infirmer ce fait, car, suivant toute vraisemblance, ces deux statues ne sont pas en place, et il en est de même de celle de la **Bà-Chúa-Ngọc**, dans le sanctuaire accessoire de **Linh-Ứng-Tự**. Chose étrange ! alors que la montagne offrait au ciseau des sculpteurs, et sur place, des marbres merveilleux pour la facilité des travaux, les Chams ont amené durement, patiemment, par les chemins rudes des montagnes du Sud-Ouest, tirant par fleuve, traînant par sable, les gigantesques granits nécessaires à leurs divinités.

Il est certain que leurs installations religieuses se firent dans la série des grottes de l'Est, et peut-être la disposition particulière de ces grottes exactement ouvertes en plein Orient, y prédisposait-elle ; le sol, qui en a été souvent bouleversé sans doute, est un amas de briques chames réduites. En dehors des statues adoptées par les Annamites sous un vêtement emprunté, et des pierres honorées dans l'intégrité de leur passé, aucun détail net dans son organisation primitive ne subsiste encore au jour. Des fouilles ont été opérées dans ces grottes de l'Est : il n'a rien été relevé en dehors des monceaux, autrefois maçonnés.

Au fond des souterrains du **Âm-Phủ**, dans l'obscurité de vastes salles où sont affirmés de multiples débris autour de points antérieurement construits, rien ne peut encore apporter d'indication nette aux destinations cultuelles d'alors.

J'ai signalé autrefois l'existence de magnifiques briques chames dans une grotte ouverte au flanc Sud de **Âm-Hoà-Sơn** (2). Elles

(1) Dr SALLET : *Souvenirs Chams*, p : 13.

(2) H. PARMENTIER : *Inventaire des Monuments Chams en Annam*. T. II, p. 587.

étaient disposées contre la paroi du fond et pouvaient justifier un ancien autel. Mais maintenant, les briques ont été enlevées et, il y a quelque temps, le sol a été affouillé jusqu'aux dernières assises de l'édification qui avait dû être faite en ce point.

Tous ces multiples débris attestent l'existence d'un passé cham certain. Mais rien ne vient nous dire des splendeurs qui durent être alors que se traçait tout autour de ces montagnes, le long cercle d'agglomérations fertiles en monuments, dont le témoignage nous reste avec les stations ruinées de Hoà-Quê et de Cẩm-Lê, de Bô-Mưng et de Quán-Khái (1), parmi les plus proches. Sans doute l'appel mystérieux des grottes appuyait encore sur une foi religieuse activée par le voisinage plus nombreux des temples et des dieux : le fleuve, alors plus facile, permettait des voyages plus tranquilles et plus rapides.

La dévastation qui s'exerça terrible à l'époque de Hồng-Đức (2) sur les productions du peuple cham, lorsque celui-ci fut refoulé dans une déroute sans nom, bien loin dans le Sud, dut s'opérer, aussi impitoyable que partout, dans les temples et les autels des montagnes.

Peut-être les gouffres du Âm-Phủ et de Giam-Traï, peut-être des cavernes insoupçonnées encore, des recoins inconnus, retiennent-ils des objets ou des pierres qui y furent précipités, soit par les Cham, pour les sauver des sacrilèges, soit par les Annamites pour anéantir un passé !

Et pourra-t-on savoir quelque jour le secret de ces ossements recueillis dans les montagnes au tours des constructions, ou parmi les sables durant des travaux, ossements humains, pris le plus souvent dans des urnes de terre. Le zèle pieux du vieux Bửu-Đại en plaça pour leur repos et pour le culte de leurs âmes dans le stûpa de Phở-Đồng (3).

(1) Hoà Quê Bắc et Cẩm-Lê-Bắc, du *huyện* de Hoà-Vang (Hoà Quê-Bắc, voir PARMENTIER : Inv. des *Mon. Chams*, T. 11, p. 587, Cẩm-Lê-Bắc, station nouvelle). Bô-Mưng et Quán Khái, du *phủ* de Điện-Bàng PARMENTIER : I. M. C. T. 11, p. 587 et B. E. F. E.-O., T. XI, p. 269-277 ; Quán-Khái, station nouvelle).

(2) Hồng-Đức 洪德, 2^e chiffre du roi Lê-Thánh-Tôn 黎聖宗, qui régna de 1460 à 1497 ; c'est alors que fut organisée la déroute du Champa.

(3) Le stûpa de Phở-Đồng réunit les ossements rencontrés dans Thủy-Sơn et autour des montagnes. Il m'a été rapporté, lors d'une dernière visite (10 Mai 1923), que nombreux auraient été les souvenirs funéraires trouvés dans les urnes ensablées. Mais alors faudrait-il, rapprocher ce fait des découvertes de Sa-Huỳnh au Quảng-Ngãi, ou, M. Parmentier, chef du Service archéologique



On dit, et c'est la tradition qui parle, que le roi **Hồng-Đức** remarqua ces montagnes. Ceci dut se faire à la suite des conquêtes exercées sur le Champa, alors que la maison des Lê érigeait le Nord du vieux pays en **đạo-de Quảng-Nam** et qu'il peuplait cette partie de l'ancien *châu* de Hoá des gens venus du Nord, plus spécialement descendus du Tonkin.

Les annales annamites gardent le silence : une allusion littéraire ayant trait aux Ngũ-Hành-San appuie un peu sur cette observation de **Hồng-Đức**.

La pauvreté des annales officielles continue sur la destination des montagnes, leurs cultes, leur usages. Elles relevaient jadis du territoire d'Amaravati, vieux **Lâm-Âp** (Chiêm-Thành, puis **Chiêm-Động**), terre des Chams. Devenues terre du **Đại-Việt**, elles furent attribuées, sous les rois Lê, avec leurs villages de garde, aux administrations successives du **Thuận-Hóa**, de **Điện-Bàn** et de **Điện-Phước**, pour être fixées maintenant dans la circonscription assez récemment formée du **huyện** de Hoà-Vang.

Deux inscriptions encore conservées aux parois des grottes donnent une menue clarté sur l'utilisation religieuse de **Thủy-Sơn**, dans l'obscurité initiale de l'occupation annamite.

Elles furent dressées par le même bonze, du nom religieux de **Huệ-Đạo**, originaire des terres du **Quảng-Nam**, alors que cette division portait le nom de « **xứ** » et des appellations territoriales ou communales différentes.

L'une se trouve dans une salle d'un petit système de cavernes que porte un épaulement rocheux, au milieu Sud de **Thủy-Sơn**, et que l'on nomme le « **Vân-Thông-Động** » ; C'est la plus ancienne de quelques années.

L'autre est gravée sur un retrait du **Ba-Nghiêm-Động**, creux formant vestibule à la grotte-sanctuaire principale. La première est l'inscription des **Ngũ-Uẩn-Sơn**, et porte la date *tân-vị* ; la seconde inscription, celle de **Phổ-Đà-Sơn**, la date *canh-thìn*.

Ces dates, chiffres cycliques, doivent être évaluées par des détails de circonstances et de temps. La plus grande inscription de

de l'Indochine, a mis en étude des nécropoles perdues dans les dunes. Du reste, il semble que ces urnes aient été familières aux grèves anciennes de la côte d'Annam : on en a rencontrées à **Nga-Ba** dans le **Khánh-Hòa**, et on me les signale comme ayant existé dans les terrains duniers du **Bình-Thuận**.

Phổ-Đà-Sơn et sa liste de pieux souscripteurs nous aide mieux. Un certain nombre de ces fidèles bouddhistes habitant la région et surtout le quartier de **Hội-An** (à Faifo), sont appelants du **Đại-Minh-Quốc**, c'est-à-dire du grand empire des Minh, ou encore du « *dinh* » japonais. L'exode des Chinois, tenaces partisans de la maison des Minh, qui se portèrent sur les pays voisins, ne se fit guère qu'en 1679, plusieurs années. après la chute de la dynastie (1). Elles sont antérieures, d'autre part, au siècle actuel ; l'époque serait trop proche pour ne pas avoir frappé l'histoire, et les noms des lieux rappelés sont plus anciens pour beaucoup. Également, elles doivent reconnaître un passé plus lointain que celui de l'occupation des terres du **Quảng-Nam** par les **Tây-Sơn** car les dons de rizières ; la sollicitude portée à des restaurations de lieux saints au milieu de l'alerte nationale ne se comprendrait guère.

C'est pourquoi nous voyons se cantonner les dates recherchées dans les 73^e et 74^e cycles, avec les concordances de 1691 et 1751, pour le chiffre d'année *tân-vị*, et 1700 et 1760 pour *canh-thìn*.

Ces inscriptions apprennent en outre qu'une pagode fut restaurée sur **Thủy-Sơn**, la pagode de **Phổ-Đà-Sơn** et qu'une autre pagode fut élevée dans la plaine, celle de **Bình-An**, dont le seul souvenir s'inscrit ici sans rien plus.

Mais étant donné la lecture que l'on peut faire de la stèle inscrite de **Quán-Khai**, stèle conservée de l'ancienne pagode de **Thái-Bình**, la date précise que porte cette dernière, indiquant la 17^e année de **Vĩnh-Thịnh** (1720), tout porte à croire que les pagodes de **Phổ-Đà-Sơn** et de **Bình-An** furent antérieures. Ainsi doit-on fixer, avec probabilité plus grande, aux années 1691 et 1700 les chiffres cycliques datant les époques des inscriptions du bonze **Huệ-Đạo-Minh** (2).

. * .

Les relations des voyageurs étrangers antérieurement au XIX^e siècle parlent fort peu des rochers de **Hoá-Quê**. Parmi les nombreux

(1) « En 1679, deux officiers chinois partisans de la dynastie des Minh, que les grands chocs venaient de renverser, débarquèrent à Tourane avec 3.000 hommes et 50 jonques. Ils firent connaître à **Hiên-Vương** que fidèles sujets de la dynastie vaincue, ils refusaient de se soumettre aux **Tsing** et préféraient vivre sous l'autorité annamite ». Ch. B. MAYBON et H. RUISSIER : *Lectures sur l'histoire d'Annam*. Hanoi, 1919, p. 43.

(2) Ces deux inscriptions pariétales de **Thủy-Sơn** et l'inscription de **Quảng-Khai** sont transcrites au Chapitre VII.

écrits dont les pages retiennent des récits de commerçants, des détails et des nouvelles de missionnaires, il n'en est pas un qui signale même au passage ces montagnes étranges, roches vues si souvent lorsqu'on acheminait les jonques des voyages par la rivière joignant le **Cửa-Hàn** et le **Cửa-Đại**, la porte marine de Tourane et la porte marine de Faifo. Peut-être, au milieu des difficultés qui entouraient les débuts commerciaux d'alors, les pires soucis qui devaient accabler les prêtres étrangers obligés de masquer leur action pieuse à travers le pays, à rassurer leurs timides initiés, prêtres et marchands ne devaient guère s'intéresser à ces amas, points de superstitions pour ceux-là, lieu sans profit pour les autres.

Ce n'est qu'en 1702 que leur importance est signalée dans le monde du commerce. Un agent de la Compagnie Royale de la Chine à Canton entraînait à cette époque en communication « avec le grand bonze de ce sanctuaire » (1) ; il s'agit sans doute de quelque chef des vieilles pagodes construites au Sud de **Thủy-Sơn** dans les sables.

Poivre marque les montagnes au passage, à l'occasion d'un voyage dirigé vers les comptoirs de Faifo, en 1750 (2). Nous avons donné des extraits de son journal où il apporte sur leur nom un détail unique, puisqu'il est le seul qui rappelle leur appellation de « Montagnes des singes ». Nous avons vu l'importance qu'il leur attribue ; il ne semble pas les avoir visitées.

*
* *

Les archives annamites maintenant nous renseignent, complétant la tradition.

L'histoire dit qu'il existait deux pagodes dans les sables du Sud de **Thủy-Sơn**, et les vestiges comme ils me furent montrés, quelque vieil ermite pourrait les montrer encore : l'un sur un tertre sableux, à 200 mètres de la tête occidentale de la montagne ; l'autre à l'Est du grand escalier, sur un petit défilé rocheux qui escalade la dune.

Ces amas particuliers, faits des briques si reconnaissables d'origine chame, amas rongés par les sables plus rigoureusement que par les pires dévastations, avaient attiré depuis longtemps mon attention : ils semblaient indiquer des monuments bien plus lointains ; mais les ma-

(1) Cl. MADROLLE : *Indochine, Inde, Ceylan*, 1902, p. 103.

(2) P. POIVRE : *loc. cit.*

tériaux seuls devaient revendiquer une ancienneté plus grande, car ils avaient été empruntés aux ruines voisines des vieilles édifications du Champa. La chronique de **Minh-Mạng** nous dit le don que ce roi fit, à son premier voyage, aux anciennes pagode dévastées de **Thái-Bình** et de **Vân-Long** (1); et ces débris sont les ruines de ces pagodes où le bonze **Bửu-Đại** exerçait ses fonctions.

Lorsque les **Tây-Sơn** occupèrent le **Quảng-Nam** (2), ils ne dédaignèrent pas de se guider vers ces montagnes. Sans doute, ces troupes rageuses, composées de rudes soldats, prirent-elles le chemin de ces sanctuaires moins pour occuper une position que pour répondre à l'appel des vieilles croyances concernant les trésors cachés.

La montagne avait pu conserver le crédit de ces trésors mystérieux plus ou moins surnaturellement gardés, et la pensée habituelle et précise des richesses chames dissimulées ou enfouies dans les anciens emplacements avait dû, plus encore, multiplier les légendes. Les **Tây-Sơn** ne durent pas échapper à ce malaise général d'appétit d'or, de cet or des richesses cachées provenant de l'ancien Champa, dont j'ai étudié ailleurs les méfaits qu'il a déterminés autrefois et qui se traduisent encore de nos jours parmi les ruines (3).

Les uns prétendent que le prince **Nguyễn-Ánh** avait été défait dans un combat au voisinage des Montagnes de Marbre, lorsqu'il fut poussé par la poursuite des **Tây-Sơn** vers le village de **Dương-Sơn**, se dirigeant vers ce que l'on nomme la terre des « Lon-Bon » (4) ; d'autres disent qu'il venait du Sud vers les montagnes. Soudain, le prince disparut avec sa troupe, enveloppé dans un brouillard providential qui arrêta la poursuite ennemie. Le génie d'une pierre sacrée

(1) Sur ces deux pagodes, le *Ngũ-Hành-Son-lục* nous dit : « Pendant la révolte des **Tây-Sơn**, ces pagodes furent détruites ; les bonzes s'enfuirent alors dans les grottes de la montagne où ils continuèrent le culte du Bouddha sur des autels provisoires ».

(2) Ce fut dans le cours de 1775 que **Nguyễn-văn-Nhạc**, l'aîné des trois frères révoltés, implanta par force son autorité dans le **Quảng-Nam** ; **Trịnh-Sâm**, Seigneur du Tonkin, le reconnaissait en 1777 comme gouverneur de ce **Quảng-Nam** qu'il avait conquis.

(3) D'SALLET : *Souvenirs Chams dans le folk-lore et les croyances annamites du Quảng-Nam*. B. A. V. H. 1922.

(4) Le « lon-bon » : Mgr Taberd lui donne en concordance la désignation de « *Baccaurea sylvestris* » des Laurinées. La plupart des relations des voyages aux Montagnes de Marbre seterminent par l'éloge de ce fruit. Laplace vante la fraîcheur et le goût délicieux du « lon-bon », qui pend en grappes et recèle, sous une peau dure et jaunâtre, une pulpe blanche qui peut rivaliser avec celle des mangoustans. Mais il prévient que l'arbre qui le porte est fort rare, aussi le fruit en est-il réservé au roi.



Planche XII. — Les Montagnes de Marbre : grotte et pagodon de Tam -Thanh.
(Communiqué par M. le D'Sallet).



Planche XIII. — Les Montagnes de Marbre : personnel religieux de Thuy-Son, dans les grottes des Tam-Thanh.
(Communiqué par M. le D'Sallet).

venait de manifester en faveur du prince héritier, futur empereur ; et lorsque celui-ci eut conquis son royaume, il n'oublia pas le service rendu au prince fugitif par cette pierre, simple génie de village : il lui accorda le titre de « Ma-Lu Trinh-Tiệt Phu-Nhơn ».

Le *Voyage autour du monde*, publié sous la direction du Contre-Amiral DUMONT D'URVILLE » (Paris, Furne, Jouvett et Cie, 1868, T. 1) élargit la description de ce « lôn-bon » et ajoute que des mandarins sont chargés d'aller à la tête de soldats, marquer les arbres qui le portent. Dès que l'estampille impériale a été apposée, le propriétaire est déclaré responsable jusqu'à la récolte, sans qu'il puisse prétendre à quelque indemnité que ce soit.

La « terre des lôn-bon » ou le « jardin des lôn-bon » comprenait les villages de Lấp-Thạch, Bà-Chinh et Hội-Khách, dans les plaines du Đại-Lộc actuel.

J'ai recueilli au Quảng-Nam cette légende qui tient à l'histoire.

Au temps d'engagements malheureux entre le prince héritier du trône de Cochinchine, Nguyễn-Ánh, et les Tây-Sơn, il arriva qu'un groupe de fidèles cochinchinois dirigés par le prince lui-même dut faire retraite vers la région des trois villages nommés. Il parvint aux premières montagnes, exténué ; les troupes lasses avaient épuisé vivres et munitions.

C'est alors qu'on aperçut aux arbres du voisinage une abondante charge de petits fruits portés en grappes et, sous leur enveloppe jaunâtre, un officier sut trouver la chair à saveur fraîche. Il présenta une cueillette de ces fruits au roi qui les goûta, les apprécia et puisqu'il avait puisé un réconfort dans cette opportune collation, donna l'ordre de laisser les troupes satisfaire avec ces fruits à leur appétit, à leur soif et à leur faim. Et la tradition ajoute que ces fruits servirent de vivres au roi et à ses hommes durant une période de quinze jours.

Lorsque Gia-Long eut pris possession de l'empire, il donna à ce fruit dont la récolte opportune l'avait secouru, le nom de « Nam-Trân » 南珍, « la chose précieuse du pays d'Annam ».

C'est au 8^e mois que s'en fait la récolte ; les régions où croissent les « lôn-bon » sont soumises à une surveillance sérieuse de la part des autorités des villages qui établissent chaque année à ce sujet un rapport adressé aux mandarins provinciaux. Ceux-ci envoient un délégué chargé du choix des grappes particulières à cueillir qui seront destinées pour l'offrande au roi.

Plusieurs croyances complètent l'histoire de ce fruit :

La première va vers le fait que chaque année la récolte des « lôn-bon » amène la mort violente par chute du haut des branches de l'un des ouvriers qui prennent part à la récolte.

Une autre veut que les oiseaux viennent manger les fruits mais seulement après que ceux destinés au roi ont été cueillis. On dit aussi qu'après la récolte des fruits royaux, les lôn-bon deviendraient rapidement acides.

Enfin, une autre croyance affirme que la dépression existant sur chaque lôn-bon traduit la marque qu'imprimèrent les ongles du royal fugitif qui dut en pincer un par amusement ou distraction.

La Géographie de Duy-Tân (1), en fin de la monographie qu'elle consacre aux Ngũ-Hành, dans son chapitre des fleuves et montagnes du Quảng-Nam, inscrit qu'en l'année *đinh-vị*, le Général Nguyễn-Công-Thái (2), sur les ordres du prince Nguyễn-Ánh, vint occuper le groupe des rochers. Il y a erreur dans la date indiquée, car en l'année *đinh-vị* (1787), les Tây-Sơn étaient à l'apogée de leur puissance : Nhạc et Huệ venaient de se partager l'empire des Lê ; et tandis que le jeune prince, descendant des puissants seigneurs de Cochinchine, s'ingéniait dans le Sud aux moyens de reconquérir le vieux patrimoine arraché, Nhạc régnait avec le chiffre Thái-Đức, sur tout le Moyen et le Sud-Annam, immense territoire dont il avait fait Qui-Nhơn la capitale.

Le *Đại-Việt sử ký* marque l'année *đinh-tị* (1796). C'est là l'époque où le grand coup d'effort fut porté contre les troupes des Tây-Sơn par les armées consolidées du futur Gia-Long. Nguyễn-Quang-Toản qui, sous le titre de Cảnh-Thịnh, avait rassemblé tout l'héritage de son père et celui de son oncle, sentait déjà fléchir les forces de l'immense et tenace révolte.

Cette nouvelle occupation des montagnes se fit-elle sans combat ? Il est à croire, car les Annales du Grand Việt (3) marquent bien que Nguyễn-Thái fut envoyé là pour couper la retraite aux armées rebelles gardant la région de Hué, et pour empêcher de fortifier les troupes du Sud. Mais les Tây-Sơn avaient commis, durant ce stationnement, les sacrilèges et les dévastations : les dieux et les autels de l'Annam religieux et traditionnel furent renversés comme l'avaient été ceux des Chams. Cette destruction s'exerça partout ; ainsi nous voyons, à l'occasion d'un voyage de Minh-Mạng aux Montagnes des cinq Éléments, que les Tây-Sơn avaient dispersé les fondations pieuses de Bửu-Đại à Đồng-Bằng et de Di-Đà à Đồng-Yên (4), relevant probablement, pour la discipline religieuse, des congrégations organisées aux Ngũ-Hành.

(1) *Đại-Nam nhứt thống chí*, Vol V, p. 160.

(2) Nguyễn-Công-Thái 阮公泰, ancien officier des Tây-Sơn ayant fait soumission au prince héritier.

(3) « En l'année *đinh-tị* (1796), continuant ses succès, alors qu'une de ses armées en force était dirigée pour attaquer Tourane, le prince héritier de Cochinchine donnait l'ordre au Général Nguyễn-Công-Thái de camper à la montagne de Tam-Thai pour surprendre tout mouvement de retraite de l'ennemi. »

(4) Đồng-Bằng 同朋社, du canton de Đa-Hoà 多禾總 ; Đồng-Yên (An) 同安社, du canton de Phú-Khương 富康總, tous deux du phủ de Diên-Bàn 奠盤府



PlancheXIV. — Les Montagnes de Marbre : détails sculptés de la grotte chauvet.
(Communiqué par M. le D'Sallet).

Une haine s'était emparée de ces paysans révoltés contre tout ce qui était le passé régulier, et c'est ainsi que les pagodes furent incendiées, que les stèles furent martelées, effacées. Elles sont rares les inscriptions conservées sur pierre rappelant les époques antérieures et marquées aux titres des familles royales. Rebelles armés contre les seigneurs de Cochinchine, ils l'étaient encore devenus contre les Tonkinois des *Trịnh*, et par cela même, adversaires déclarés des rois *Lê* existant, toujours reconnus en dépit de leur effacement.

Il n'existe plus dans le *Quảng-Nam* que quelques tableaux de pagodes portant le « *hiệu* » d'un dernier roi *Lê* et je ne connais guère, encore marquées d'un chiffre antérieur à ceux des *Nguyễn*, que deux inscriptions de dotations de pagode sur une pierre unique, au village de *Cầm-Lê*, datées de *Dương-Hoà* et de *Khánh-Đức*, une superbe et forte stèle au chiffre de *Thịnh-Đức* (1), celle-là brisée, qui se trouve à Tourane ; et la pierre de la pagode (2) détruite de *Thái-Bình*, transportée à *Quán-Khái*, datée de *Vĩnh-Thịnh*.

Il est à croire que beaucoup de documents ont disparu dans cette deuxième tourmente qui a bouleversé les pieux asiles des montagnes dans leur désert.

Il existe encore aux grottes de vieilles traces d'inscriptions dont les caractères ont été rageusement rayés : c'est grâce à tous ces meurtres de souvenirs que se trouveront perdues à jamais les explications des vieux noms et des vieilles coutumes, et que l'on ignorera les origines de certaines appellations, telles celles de *Ngũ-Uân*, de *Phổ-Đà* ; les détails de la tour de *Phổ-Đông* et ceux des grottes ou des érémitières des *Hoả-Sơn* et de la montagne du « Bois », *Mộc-Sơn*.

*
* *
*

L'ère d'apaisement s'en vint avec l'avènement des *Nguyễn* (3).

Une fille de *Gia-Long* se réfugia mystiquement aux montagnes. Ce ne sont que les récits des voyageurs européens qui nous rensei-

(1) *Dương-Hoà* 陽和, 3^e chiffre de période de règne de *Lê-Thần-Tôn* (1619-1643).

Khánh-Đức, 1^{er} chiffre, et *Thịnh-Đức*, 2^e et 3^e chiffres du 2^e règne de ce même *Lê-Thần-Tôn*.

(2) *Vĩnh-Thịnh* 永盛, 1^{er} chiffre de *Lê-Dù-Tôn* 黎裕宗 (1705-1729).

(3) « Le jour *lân-vị* 辛未, de la 5^e lune, 1^{er} Juin 1802 (*Đệ-nhất-kỷ*, XVII, 1a), *Nguyễn-Anh*, vainqueur des usurpateurs *Tây-Sơn* et maître de la Cochinchine et du Tonkin, se proclame empereur et prend un titre de période, c'est le commencement de la dynastie des *Nguyễn*. (L. CADIÈRE : *Tableau chronologique des dynasties annamites*, B. E. F. E. O., T. V, n^o 1 et 2, 1905, p. 142.

gnent sur ce fait, dont les chroniques ne parlent pas et que la tradition orale semble ignorer.

Bougainville, décrivant les abords des montagnes, nous apprend qu'auprès des villages, « une petite habitation ornée avait servi longtemps d'asile à une sœur du souverain, laquelle y menait une vie de solitude et de recueillement ».

C'est cette même demeure que dut voir Laplace, située « auprès de plusieurs jolies habitations bien entretenues et près desquelles coulait une source d'eau limpide : c'était là qu'une vieille princesse passait une grande partie de sa vie dans des pratiques de dévotion ».

On trouve sur ce sujet une note dans le récit de Itier :

« Lieu saint, où une jeune vierge, fille de Gia-Long et sœur de Minh-Mạng, alors roi de la Cochinchine, voulut échanger contre les vains bruits de la cour, la voix mystérieuse de la mousson du Nord-Est, mugissant à travers les rochers, l'agitation des royales grandeurs contre le calme d'une solitude profonde, et le luxe fastueux du trône contre les beautés simples et sévères d'une robe nue que la nature a couverte d'un linceul blanc et placée entre le ciel et l'eau, comme pour en indiquer aux habitants de ces séjours qu'ils ont déjà quitté la terre » (1).

On parle peu des montagnes et des génies durant la période de Gia-Long. Cet empereur, pratique et sûr, fut avant tout organisateur du pays repris et de l'empire conquis. Moins accessible aux spéculations mystiques, il n'a accordé qu'un intérêt réduit aux montagnes, l'intérêt qui se situe dans un point géographique ou pour une utilité.

C'est ainsi que la Géographie rédigée sous son règne porte, à propos du village de Quán-Khải : « A l'Est du bac du village se trouvent les Montagnes des Ngũ-Hành composées de cinq sommets désignés sous les noms de Kim, Mộc, Thủy, Hỏa, Thổ » (2).

On sait que Gia-Long eut également connaissance du marbre de ces montagnes et qu'il donna des ordres pour en régulariser l'exploitation(3).

(1) Itier motive l'intérêt que porta le roi Minh-Mạng aux montagnes par la présence de la princesse sa soeur dans ces solitudes. « Le roi Minh-Mạng... étant venu rendre visite à sa sœur dans la sainte retraite qu'elle « avait choisie pour y finir ses jours, ne put soustraire son âme aux puissantes « impressions de ces lieux. Il comprit qu'il lui appartenait, à lui, le fils du « ciel, de compléter l'œuvre de la nature, en rendant ces merveilles accessi- « bles à l'homme ; mais architecte de goût, il ne chercha pas à lutter avec « elle de prodiges, à la mettre aux prises avec l'art, si grand dans les petites « choses, si mesquin quand il s'adresse à une montagne. Il se borna à créer « des communications faciles entre ces cent grottes ». ITIER : *Op. cit.*, p. 78.

(2) *Nhứt thông địa dư chí.*

(3) Ordonnance datée de la 8^e année de Gia-Long, déclarant ces marbres propriété de l'Etat.



Minh-Mạng, au cours de la 3^e année de son règne (1822), envoya aux montagnes un délégué impérial qui fut chargé de rechercher les marbres et d'en échantillonner les variétés pour les présenter à l'empereur : en suite de quoi, la surveillance fut confiée à 18 habitants du village de Hoá-Quê (1).

Nous lisons dans le *Minh-Mạng thực lục* qu'au 5^e mois de la 6^e année du règne (Juin 1825), la barque royale toucha à la pointe d'accostage de Hoá-Quê, et nous savons aussi que l'empereur se rendit ensuite aux montagnes des Ngũ-Hành, qu'il visita les pagodes de Trang-Nghiêm et de Bửu-Đại, et qu'il prit connaissance de toutes les inscriptions existant sur les rochers. Il décida en outre de la plupart des noms et des appellations qu'il ordonna de graver sur les seuils et les falaises (2),

Au 7^e mois de cette même année, soit deux mois plus tard, l'empereur ordonnait au Ministre des Travaux Publics, Duc de Liên-Hoa, de construire dans ces montagnes les pagodes de Tam-Thai, le sanctuaire de Hoá-Nghiêm, etc. Tous les noms furent donnés par Sa Majesté et portés sur des panneaux laqués et dorés.

Dans la 7^e année de son règne, au 4^e mois (Avril 1826), Minh-Mạng fait fondre pour les sanctuaires des Tam-Thai neuf statues et trois grandes cloches. Il fait en outre présent d'une pièce en cuivre, flamme étrange, que les bonzes tiennent sur un autel particulier près de la pagode de Tam-Thai et qui porte la phrase suivante, copie des caractères que traça lui-même le roi : « Notre Bouddha dans sa toute puissance surnaturelle gouverne le monde ; il donne son aide aux humains et il possède dix manières de se transformer. Les grâces qu'il a accordées sont au nombre de dix : il en a réservé une large part au pays d'Annam » (3).

C'est à cette époque que Minh-Mạng fit construire, près de la pagode de l'Ouest, sur la terrasse qui sépare celle-ci du flanc Sud de la cîme proche, le palais d'abri pour ses passages. Il le nomma le *Đông-Thiên-Phước-Địa*. Il était entouré de murs, dont l'un en partie taillé dans le roc, mouvementé, simulacre du dragon. Tout près était son

(1) *Ngũ-Hành-Son lục*.

(2) *Minh-Mạng thực lục*, XXXIII, p. 10.

(3) *Ngũ-Hành-Son lục*. L'objet qui porte cette inscription est conservé sur l'autel particulier des bonzes de Tam-Thai : il mesure 0,45 X 0,35.

bassin maçonné, et il était précédé d'un portique et desservi sur ses côtés d'Est et d'Ouest par des escaliers d'accès (1).

Minh-Mạng revient aux **Ngũ-Hành-Sơn** dans sa 8^e année de règne. Il fait largesse aux pagodes de **Bửu-Quang** et de **Di-Lạc** qui, semblablement à celles de **Vân-Long** et de **Thái-Bình**, avaient été détruites ou malmenées par les **Tây-Sơn**. Il accorde cent ligatures à chacune ; mais apprenant qu'il subsiste encore dans ces pagodes des panneaux de titres et des sentences parallèles, il en prescrit l'enlèvement contre gratification (2).

Il marque davantage son passage durant le voyage qu'il y accomplit au 4^e mois de la 18^e année (1837). Il honore les génies du lieu ; il fait aux pagodes des dons personnels ; il joint pour les communautés les libératités de la Reine-Mère, et daigne composer en l'honneur des sites et des sanctuaires toute une série de phrases rythmées, complétées de commentaires (2).

« J'ai pris un repos bien mérité et je suis remis des fatigues de mon voyage.

« Suivant mon désir, ma barque s'est dirigée sur les vagues argentées, vers les **Ngũ-Hành-Sơn** en droite ligne.

« Et leur paysage m'est réapparu tout nouveau.

« Commentaire : » C'est la troisième fois que je fais une inspection. J'ai fait la deuxième inspection durant la 8^e année de mon règne, il y a donc 10 ans. Le paysage de ces montagnes m'apparaît tout nouveau, comme si je le voyais pour la première fois ».

Ce sont les phrases du début. Elles se continuent en suivant plus particulièrement les grottes dont elles veulent préciser les noms et appuyer les détails.

Ces trois voyages de l'empereur **Minh-Mạng** sont les seuls que l'histoire rappelle. **Minh-Mạng**, ce grand mystique, politique et pieux, s'intéressa de toute son âme aux montagnes de **Hóa-Quê** et voulut les illustrer aussi bien de ses poèmes que de ses dons. Grâce à lui, le culte des **Tam-Thê** y reprit toute une splendeur, et ce fut par lui que les génies des montagnes, cherchés et redoutés, imprécis, bienveillants et vindicatifs, furent davantage personnifiés par des statues et des figurations multipliées, sur les autels et dans les grottes, et plus que jamais assumèrent le rôle de protecteurs du grand empire d'Annam.

(1) *Minh-Mạng thực lục*, T. XVI, p. 31.

(2) Note précédente.

(3) *Minh-Mạng thực lục*, T. CXXIII, p. 6.



Planche XV. — Les Montagnes de Marbre : dans le cirque rocheux du sommet de Thuÿ-Son,
(Cliché de la Mission Cinémat. Têart).

*
* *

Dans les nombreuses poésies, dans les phrases littéraires, au cours desquelles les plus grands mandarins et les meilleurs lettrés ont rappelé les voyages de l'empereur Minh-Mạng aux Ngũ-Hành-Sơn, il est un détail réapparaissant dans certains périodes en forme d'allusions littéraires et tel que crois, pour la curiosité du fait, devoir donner la traduction de deux de ces compositions.

Celle-ci est de S. E. le Đông-Các, Trưong-Đăng-Đặng, qui était originaire de la province de Quảng-Ngãi.

« Le marbre est blanc, le sable est d'or ;

« La montagne doit son opulente beauté à son couronnement de verdure ;

« L'ombre des nuages se répand sur les grottes,

« Et sous le soleil naissant, la mer illumine les montagnes.

« C'est bien un lien digne de fournir abri aux habitants des régions célestes.

« Quelquefois, les jonques officielles viennent s'arrêter auprès des rochers.

« Et je me souviens que l'an dernier j'ai interrompu la marche du cortège royal :

« Le roi que je suppliais de ne pas abuser des visites lointaines et non plus que des voyages, a bien voulu tenir compte des observations de son fidèle sujet ».

S. E. Nguyễn-Thuật accompagna aux montagnes, en qualité de Ministre de l'Intérieur, l'empereur Thành-Thái. Sous son pseudonyme de Hà-Đình, il donna le motif poétique suivant :

« Il y a dix ans que j'ai quitté cette montagne,

« Et depuis, ma pensée s'est évadée souvent vers ce pays qui peuplait mes rêves.

« Je le revois aujourd'hui en y accompagnant le roi.

« Ces demeures du Bouddha ont toujours le même aspect et les mêmes tons.

« L'écho de ces lieux sacrés multiplie les souhaits de longue existence.

« Que Sa Majesté veuille bien modérer ses promenades !

« Comme ils sont jolis les vers inscrits sur ces marbres !

« Jadis le fidèle sujet du roi arrêta le cortège, et il supplia le roi de ne pas trop multiplier ses sorties ».

On dit, au sujet de ces allusions, qu'un « sớ » (1) fut adressé à l'empereur Minh-Mạng, par un fonctionnaire du pseudonyme

(1) Sớ, « requête, placet ».

de Phan-Mai-Xuyên Công-Lân. Il blâmait le roi de ses voyages répétés.

C'est ce fait, sans doute, que relève une lettre adressée à M. Languois par Mgr. Taberd, lettre datée de Mars 1831 (1). Elle paraît nous donner tous les détails intéressants de cette histoire : j'en transcris les passages instructifs.

« . . . Je joins à ma lettre la pièce suivante, qui est regardée par les gens de ce pays comme un chef-d'œuvre sous tous les rapports. C'est une remontrance à Sa Majesté le roi de Cochinchine, faite par un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, au sujet d'un voyage que le roi avait entrepris sans nécessité dans la province de Quảng-Nam. A cette occasion, il rappelle à Sa Majesté plusieurs choses intéressantes pour le gouvernement de son royaume.

« Remontrance adressée au Roi de Cochinchine et du Tong-King

« Moi, Nguyễn-Thê-Lương, de la province de Quảng-Nam, arrondissement de Duy-Xuyên, du village de Thái-Bình, prosterné devant Sa Majesté, j'ose lui présenter onze pages de réflexions

« J'ajoute ici qu'en temps de paix le roi ne doit point entreprendre de longs voyages, pourquoi donc dans ce moment où règne la plus grande tranquillité, Sa Majesté gravit-elle les monts et traverse-t-elle les fleuves pour se rendre au lieu de Ngủ-Hành, dans la province de Quảng-Nam ? Est-ce à cause de l'idole Phût, ou en faveur du peuple et pour le visiter, que Sa Majesté entreprend ce voyage et ne craint pas de s'exposer à tant de périls ? Si c'est en faveur de l'idole Phût, qu'il sache que cette divinité ne prend pas grande part aux affaires de Sa Majesté. Si c'est en faveur du peuple, le peuple est le soutien du royaume ; mais Sa Majesté est déjà venue ici il n'y a que quatre ans, et cette année elle vient encore ; cela ne contribue qu'à augmenter les travaux, les dépenses et les charges du peuple et des grands : partout il faut préparer jour et nuit des présents pour offrir à Sa Majesté, sans pouvoir quelquefois réussir. C'est ainsi que chaque fois que le roi fait de longs voyages, il en résulte de grandes dépenses et beaucoup de peines et d'ennuis pour le peuple. A cette époque, les corvées deviennent plus fréquentes et plus onéreuses ; les laboureurs sont obligés de quitter leurs champs et de renoncer à la moisson ; la famine et la plus affreuse pauvreté résultent de tout cela.. . . .

« Dans ce jour où Votre Majesté vient visiter la province de Quảng-Nam, ce que le grand conseil, ce que les grands officiers et les

(1) J'en dois la communication à mon ami le R. P. Cadière.



PlancheXVII. — Les Montagnes de Marbre : vers la pagode Tam -Thai et le Huyện -Khòng -Đông.
(Cliché de la Mission Cinémat. Tétart).

officiers subalternes n'osent vous représenter, moi, simple particulier, j'ose prendre la liberté de l'exposer à Votre Majesté en peu de mots(1)».

* * *

Certains des officiers français au service de Gia-Long peuvent avoir connu les Montagnes de Marbre. Il ne reste aucun détail d'excursion, non plus que de celles possibles des marins montant les premiers navires signalés officiellement dans notre histoire : ceux du *Le Fleury* passant par les ports de la Cochinchine en 1783 ; ceux de la *Paix*, de la *Cybèle*, cette dernière commandée par M. de Kergariou, en 1817, tous ayant abordé Tourane.

Au cours de son journal de route, le Capitaine Rey, commandant le bateau de commerce du port de Bordeaux, le *Henri*, lequel naviguait avec le *Laroze*, cite la visite qu'il fit aux Montagnes de Marbre (1819-1820). Le récit en est court et se perd entre le pittoresque nombreux des paysages et des oiseaux, des situations et des choses, des bêtes et des gens d'une part ; l'intérêt de relations utiles et les enquêtes commerciales, d'autre part.

Voilà ce qu'il rapporte : « Nous nous rendîmes à bord de nos bâtiments dans la matinée, et tout notre monde fut à Tou-han où le Fantou leur fit avoir des logements. Il ne nous restait plus qu'à faire une incursion aux Rochers de marbre situés à 3 lieues dans le S.-S.-E. de la baie. Nous y fûmes en chassant et nous visitâmes toutes ces groups singulières et admirables formées par la nature et le temps. Le pied de ces rochers n'est pas très éloigné de la mer et il semble, par leur aspect, qu'en des temps plus reculés, ils étaient ensevelis sous les eaux, quoique actuellement élevés de plus de deux-cents toises au-dessus de leur niveau (2) ».

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 6 (1833-34), pp. 457-466.

Et Mgr Taberd ajoute la note suivante indiquant les suites de l'affaire : « Ce jeune homme fut arrêté aussitôt, et il a été condamné, ou devait être condamné à mort en récompense de son zèle ; cependant, plusieurs mandarins de lettres, pleins d'admiration pour tant de talents, demandèrent sa grâce, et quoique non entièrement acquitté, il jouit d'une certaine liberté, sous la surveillance de la garde royale. Dans les divers interrogatoires, il fut soupçonné d'être chrétien, ou d'être envoyé par les chrétiens. On ne le croyait pas capable à son âge d'avoir pu faire un semblable mémoire. Alors, il demanda qu'on lui proposât telle matière qu'il plairait à ses juges, et qu'on verrait si seul il était incapable de faire un semblable placet ».

(2) H. CORDIER : *Bordeaux et la Cochinchine sous la Restauration T'oung-Pao* — Série II, Vol. V, Décembre 1904, p. 552, (Extrait de la *Relation du 2^e Voyage du « Henri » capitaine Rey, à la Cochinchine, 1819-1920*).

J.-B. Chaigneau et son fils *Đức* Chaigneau ainsi que Ph. Vannier, alors au service de Gia-Long, accompagnaient Rey dans cette excursion.

En 1822, au mois d'octobre, une mission anglaise dirigée par John Crawford, demande autorisation de visiter Faifo et se permet un arrêt aux Montagnes de Marbre. Le récit mérite attention en raison de son intérêt étudié et à cause de sa situation assez première, dans le temps, pour la description de ces lieux (1).

C'était à cette même époque que Courson de la Ville-Hélio abordait à Tourane sur la *Cléopâtre*.

Bougainville conduisait la *Thétis* et l'*Espérance*. Durant son séjour à Tourane (Janvier 1825), il descendit aux « Rochers de Marbre de la rivière de Fay-Foë », « dans lesquels il y a des cavernes bien curieuses ». Il en a donné une fort belle description (2).

M. A. Salles a attiré mon attention sur un passage de cette relation fort intéressant : « Mes nouvelles connaissances [des paysans rencontrés dans le massif des grottes] me firent visiter la grotte qui contenait une petite pagode ; des caractères tracés sur l'un des côtés de l'autel m'apprirent que MM. Chaigneau et Vannier étaient venus dans ce lieu avec leurs familles en novembre 1824 » (3).

« Il serait intéressant, ajoute M. A. Salles, de retrouver aujourd'hui et d'assurer la conservation de l'inscription. Ce n'est qu'après avoir visité la grotte ci-dessus que Bougainville découvre « l'immense rotonde éclairée par en-haut ». Ce n'est donc pas dans la grande grotte que l'inscription a été mise. A la page 287 de Bougainville, on voit un petit dessin intitulé : « Entrée des grottes de Tourane ». Au fond d'une voûte élevée, un autel au haut de 3 gradins trois cela peut peut-être servir d'indication ».

Ces renseignements ne me sont pas parvenus à temps pour que j'ai pu les mettre à profit et rechercher dans les grottes des Montagnes de Marbre les noms de nos compatriotes qui vivaient à Hué dans les premières années du XIX^e siècle.



Les visites faciles aux montagnes, telles que nous les voyons racontées, deviennent subitement chose pénible, soumise à des autorisations laissées à la libre volonté de la Cour.

(1) J. CRAWFURD : *op. cit.*

(2) J. VERNE : *Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs. Les voyageurs du XIX^e siècle*, deuxième partie, p. 175.

(3) *Voyage de Bougainville*, vol 1, p. 268.

Et la première mésaventure, dont le rôle douloureux semble avoir été tenu par le mandarin de Tourane, nous est contée au cours du récit de voyage fait par le Capitaine de frégate Laplace, alors qu'en Janvier et Février 1831, il stationnait sur la *Favorite* en rade de Tourane (1).

L'excursion est concertée entre tous les officiers et les élèves de la *Favorite*, mais dans le plus grand secret, afin que des ordres ne puissent avoir le temps d'être demandés à la Cour qui, on le savait d'avance, s'y serait refusée. Mais au cours de la halte obligée à Tourane, « le mandarin de guerre et son confrère le savant » vinrent enquêter sur les intentions des officiers français. Après bien des difficultés, ils acceptèrent la proposition que ceux-ci leur firent de les accompagner. « Mais le lettré dont l'expérience prévint que cette transaction coûterait des coups de rotin à la justice royale, trouva moyen de se dispenser de venir. »

Et après avoir donné les détails nombreux sur les montagnes, sur le sol cochinchinois, des aperçus sur le pays, Laplace clôt avec une douce et ironique mélancolie ses impressions touranaises, par l'inscription de ce fait résultant de sa visite :

« Avant de quitter la Cochinchine, nous apprîmes avec regret que le pauvre mandarin notre compagnon de voyage, appelé à Hué-Fou, avait reçu pour prix de sa condescendance un peu obligée, il est vrai, cinquante coups de rotin en présence de son très juste et très clément souverain ».

* * *

L'empereur Thiệu-Trị ne semble pas avoir donné, avec autant d'ardeur que Minh-Mạng, sa pensée et son action aux sanctuaires et aux montagnes. Il a décoré certains génies, a prêté quelques attentions effacées, comparativement à toute l'illustration apportée par le roi son prédécesseur.

Les incidents relatifs à son règne et intéressant des visiteurs français quittant Tourane pour les grottes, nous indiquent cependant que la foi aux Ngũ-Hành-Sơn était loin d'être perdue. Car, sous Thiệu-Trị et même sous le règne de Tự-Đức, les visiteurs qui se dirigeront vers les montagnes trouveront encore des oppositions sur leur route, dont ils devront triompher par la ruse ou par l'audace. C'est en 1845, à la 5^e année du règne de Thiệu-Trị, que la corvette l'*Alemène* fit halte à Tourane, et que ses officiers voulurent excursionner aux pagodes de

(1) LAPLACE : *loc cit.*

Non-Nưôc. M. Itier en donne un long récit, détaillé de tous les incidents (1). Il est très curieux ; j'en donne la citation :

« 7 juin 1845. — Il est cinq heures du matin : la chambre du grand canot est comble ; nous nous y pressons dix, tous décidés à pénétrer, coûte que coûte, jusqu'à la célèbre pagode des Rochers de Marbre, connue dans le pays sous le nom de Non-Nưôc. Nouveaux Argonautes, ce n'est pas à la conquête d'une toison d'or que nous marchons : qu'est une toison (l'or auprès de six montagnes de marbre blanc dont la renommée public les merveilles. . . .

« A peine apparaissent-nous à l'entrée de la rivière de Hôï-An (Faï-Fo) que l'agitation la plus vive se manifeste parmi les soldats à casaque rouge de la garnison de Hann (Tourane) : chacun saisit belliqueusement sa hallebarde ou son fusil rouillé, et se rassemble pour se poser sur notre passage ; mais quand notre canot a dépassé la hauteur du débarcadère, il s'élève des deux rives un tolle de criailleries accompagné de gestes, les uns impératifs, les autres suppliants, de la part de tous les estafiers de la police cochinchinoise, que compromet notre désobéissance aux ordres du roi, lesquels défendent aux barbares l'entrée du pays. Vainement avions-nous espéré, en longeant de près la rive droite, tromper la vigilance des gardes-côtes ; les mesures étaient prises sur l'un et l'autre bord, et bientôt aux cris impuissants de la soldatesque succède un déploiement formidable de moyens coercitifs : trois bateaux chargés de soldats et commandés par des officiers s'élancent à notre poursuite, d'autres soldats courent sur les deux rives ; leurs casaques rouges et leurs longues hallebardes, qui reluisent au soleil, permettent à l'oeil de les suivre de loin à travers les champs de riz.

« Maniés par d'habiles rameurs, ces bateaux légers ne tardent pas à atteindre notre embarcation qui, quels que fussent les efforts de nos canotiers pour hâter sa marche, remontait le fleuve avec moins de rapidité que de majesté. De près, nos paroles, comme l'avaient fait de loin nos gestes, ne laissent aucun doute sur nos intentions formelles de passer outre. En vain le chef de la police de Tourane nous indique, par une pantomime fort expressive, qu'il y va de sa tête ; il n'obtient de nous qu'un sourire d'incrédulité et l'offre d'un cigare consolateur qu'il accepte avec résignation ; puis, sans doute pour l'acquit de sa responsabilité et avec tous les signes d'un désespoir joué, il lance la poupe de son bateau sur l'avant du nôtre ; mais comme effrayé de l'audace de cette protestation, il se hâte de s'éloigner, et nous cède le fleuve où, sûr de la victoire, notre canot s'avance alors dans sa

(1) ITIER : *Op. cit.*

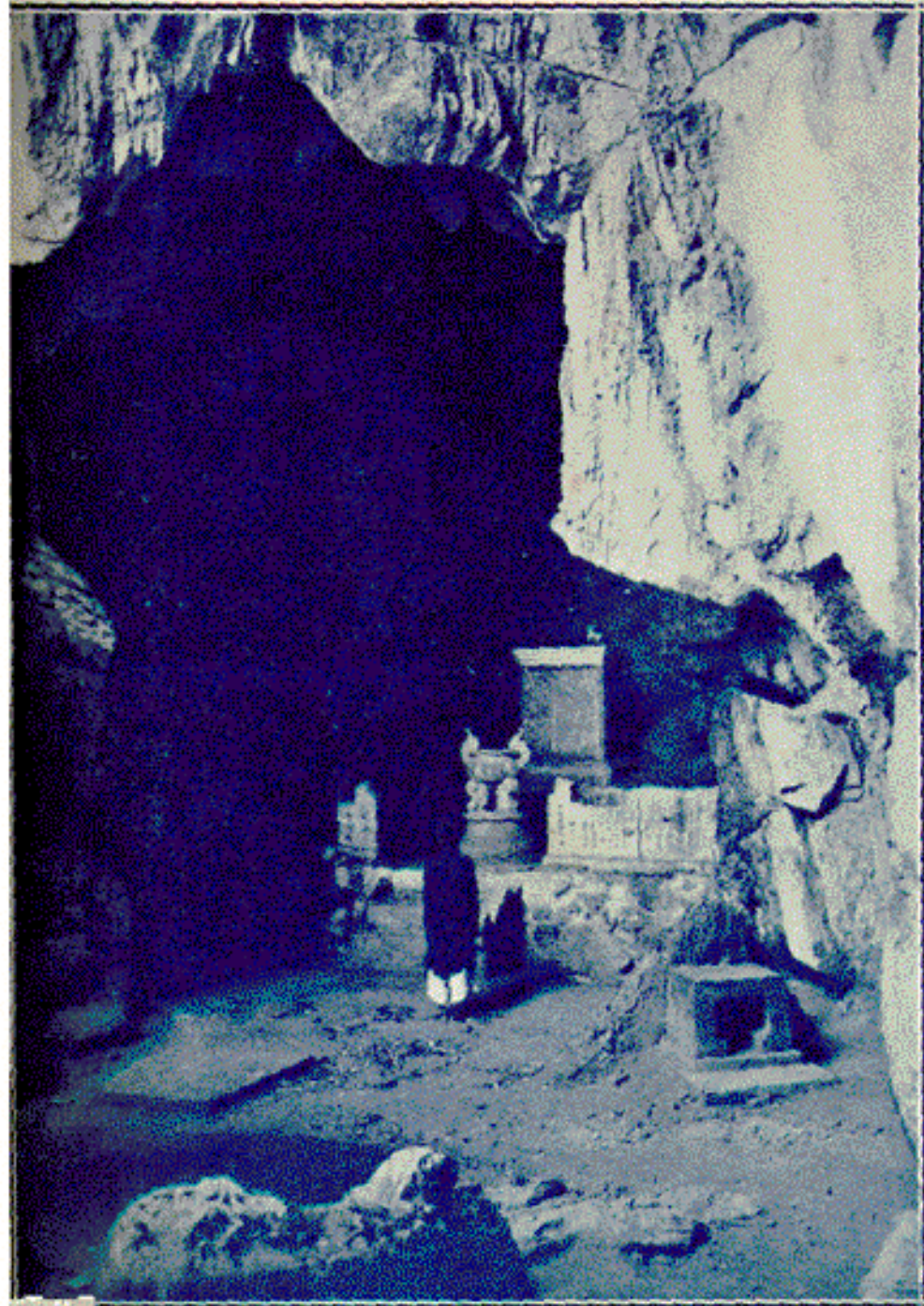


Planche XVIII. — Les Montagnes de Marbre : Linh-Nham-Động.
(Cliché de la Mission Cinémat. Têart).



PlancheXIX. — Les Montagnes de Marbre : la pagode de Tam - Thai et son portique (à gauche);
l'enceinte de l'ancien palais Đông - Thiên - Phước - Đja et le toit du monastère (à droite).
(Communiqué par M. le D'Sallet).

force et dans sa liberté, vers la terre des merveilles. Toutefois, nous ne sommes pas encore hors d'affaire : n'avons-nous pas, sans compter les risques d'échouement sur un fleuve qui nous est inconnu, et la manœuvre de deux jonques de guerre qui cherchent fort inutilement, il est vrai, par leurs longues manœuvres à nous barrer la rivière, n'avons-nous pas, dis-je, à craindre, au débarquement, la résistance de cette foule de soldats qui courent le long du fleuve avec une énergie inspirée par le bambou et assurément digne d'un meilleur sort ? Mais nous avons pour nous le secret du mot d'ordre du gouvernement cochinchinois, et personne dès lors ne se préoccupe sérieusement de cette difficulté.

« Sur notre gauche, le fleuve commence à former plusieurs îles basses : grand embarras pour le choix du chenal à suivre ; il faut compter sur notre bonne étoile, et puis les Rochers de Marbre ne sont plus bien loin ; on commence même à les apercevoir distinctement ; nous touchons donc au terme de notre aventureuse navigation. Il ne nous manque bientôt qu'un débarcadère pour franchir les bords vaseux du fleuve ; nous le devinons et prenons enfin terre près d'une masse rocheuse dont le pied plonge dans la rivière en formant plusieurs arceaux à jour, tandis que sa tête altière porte en caractères rouges : san-fo-yang (grande montagne de feu). [C'est l'inscription de *Đông-Hồa-Sơn*].

« Formés en colonne serrée, nous poussons résolument aux casques rouges qui ont pris position vers un col qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'enceinte des rochers ; notre fière contenance nous a bientôt assuré, quelques coups de coude aidant, la victoire sur ces soldats automates qui ne nous opposent que leurs masses inertes et leurs cris, et nous débouchons dans une plaine de sable blanc entourée de six pitons calcaires. Là, le soleil reflété par ces rochers, nous darde, gardien du saint-lieu bien autrement terrible que ces pauvres soldats, avec ses mille traits de feu ; mais rien ne peut retarder l'impétuosité de notre marche : c'est donc au pas accéléré que nous traversons cette ardente fournaise. Le gong cochinchinois nous marque la mesure ; le gong, ce jour-là, rendait ses mugissements les plus sinistres pour appeler la population en masse à la défense des lieux saints. Des paysans armés de longues perches débouchent de partout dans la plaine, au bruit de ce tocsin. Cependant leur contenance mal assurée et leurs regards craintifs nous disent assez que ce n'est pas de leur part que nous viendra l'obstacle : quant aux casques rouges, elles ont eu l'aimable attention de prendre position sur les rampes de l'escalier de la pagode, de manière à nous tracer, comme le ferait une ligne de poteaux, le chemin que nous

avons à suivre ; chemin que dérobent à tous les yeux les anfractuosités.

« Nous nous élançons au pas de course vers ces groupes de soldats qui nous attendent la lance au poing ; mais surpris sans doute de tant d'audace de la part d'une poignée de gens qui n'ont pas d'armes apparentes, ils laissent rompre leurs rangs comme un troupeau de moutons, et nous livrent le passage. Dès lors vainqueurs et vaincus, satisfaits les uns des autres et désormais en paix, gravissent pêle-mêle ces rampes de marbre dont les belles proportions nous initient déjà aux beautés qui doivent plus loin nous ravir d'admiration.

« Un dernier obstacle nous attendait au sommet de ces gigantesques escaliers. Les trois grandes portes de la cour d'entrée de l'enceinte sacrée sont barricadées. A l'escalade, à l'escalade, s'est-on écrié ; et bientôt trois d'entre nous ont franchi le mur d'enceinte, et dégagé l'une des portes sur le fronton de laquelle on lit : mon-tai-san (porte 3^e en dignité) ; le gros de notre bande s'y précipite.

« Comme nous comptions nous arrêter au bourg de Tourane, nous pressâmes notre départ, et, à trois heures et demie, nous rendions le calme et la tranquillité à ces pauvres soldats cochinchinois qui, n'ayant pas cessé d'être sur le qui-vive, regagnèrent leurs foyers, harassés de fatigue ».



Le délégué commercial Haussmann nous conte les difficultés de l'entrée en rivière (1) :

« Nous ne tardons pas à voir une barque cochinchinoise montée par un mandarin faire force de rames pour nous atteindre et nous arrêter, mais inutilement. La veille, déjà, les soldats indigènes ont essayé de barrer la rivière, pour empêcher quelques officiers de notre bâtiment de faire la promenade que nous entreprenons aujourd'hui. Bientôt, nous rencontrons trois bateaux chargés de soldats rouges, qui cherchent à nous fermer le passage, en nous tendant une corde en travers de la rivière. Mais nos canotiers triomphent promptement de ce faible obstacle à l'aide de leurs couteaux, ce qui excite une grande hilarité dans la troupe cochinchinoise ; elle se borne maintenant à nous escorter, en suivant à pied le rivage, et en nous saluant gaiement du nom de Fou-lan-chou (Français) ».

(1) *Voyage en Chine, Cochinchine, Inde et Malaisie*, par Auguste HAUSSMANN, délégué commercial attaché à la mission de M. LAGRENÉE, 1844-46, Paris, 1848. T. 11, p. 389.

Dans le début de son règne, **Tự-Đức** avait dû maintenir l'interdiction des visites.

Le *Chánh-biên toàn yếu* nous apprend qu'en la 2^e année de **Tự-Đức**, au 1^{er} mois (Février 1849), un bateau venu du pays de « Ba-Ly-Can », des régions occidentales, avait conduit vers la Cour de Hué un ambassadeur du nom de « Ba-Ly-Tu ». Ce bateau prit son mouillage à Tourane, et l'envoyé s'en fut porter une lettre diplomatique dans laquelle l'état qu'il représentait apportait à l'empereur d'Annam des excuses à l'occasion d'un homicide dont avait été victime antérieurement un des sujets de ce dernier ; il sollicitait, en même temps, l'ouverture de relations commerciales (1).

Le **Tổng-Độc** du **Quảng-Nam** (c'était alors le Général **Tôn-Thất-Bãi**) demanda à Sa Majesté de recevoir la lettre, mais d'en refuser les propositions. Il en fut ainssi. L'ambassadeur du pays de « Ba-Ly-Can » demanda l'autorisation de se rendre aux montagnes de **Ngũ-Hành**. Puis il réembarqua.

Il ne semble plus ensuite que les autorisations aient été demandées. Mais un contrôle semble avoir été exercé sur les passagers étrangers qui se rendaient aux montagnes. Ainsi : « Au 7^e mois de la 8^e année de **Tự-Đức** (Août 1855), un vapeur anglais mouillait dans la baie de **Trà-Sơn** ; son équipage se rendit aux montagnes des **Ngũ-Hành** » (2).

Tự-Đức usa semblablement au roi son père, vis-à-vis des montagnes des **Ngũ-Hành** : il leur donna honneur, protection...

Sous son règne, le groupe rocheux des cinq Eléments reste encore sacré, et, tout au moins aux premières années de son gouvernement, l'accès ne peut en être permis à l'étranger sans autorisation, ainsi que nous venons de le voir.

Et puis :

« Au 7^e mois de la 11^e année de **Tự-Đức** (Septembre 1859), « l'armée française a brusquement détruit les deux forteresses de « **Hoá-Quê** et de **Nại-Hiến** (3).

C'étaient les deux forts qui protégeaient l'entrée du fleuve, la route par jonque sur **Faifo**, soit par les dédales du **Sông-Vinh-Điện** à travers les terres du **Quảng-Nam**, soit par le **Trường-Giang** encore suffisamment dégagé.

(1) *Chánh-biên toàn yếu*, T. V., p. 5.

(2) *Tự-Đức thiết lục*, T. XIII, p. 4.

(3) *Chánh-biên toàn yếu*. T. XIII, p. 24.

Alors, les montagnes reçurent librement toutes les visites. Celles-ci s'étaient multipliées depuis 1860, marquées dans les livres ou inscrites par des noms aux calcaires des parois, aux plâtres des constructions et des statues. Et ces noms, il en est qui portent des dates : 1863, 1865, 1867, 1875, etc... La plupart sont français, il en est d'étrangers.



Les montagnes ont sans doute plus de calme à l'heure actuelle, mais à coup sûr moins de splendeur. Les empereurs de l'Annam ont continué leur action, mais comme moins confiante. Cependant, elles ont eu encore leurs visites, malgré que espacées, avec décors réduits.

La foi populaire semble décroître et les abandonner : la misère des autels, des choses et de leurs gens, marque bien que les offrandes se produisent plus rares et moins lourdes.

Pour l'Annamite, dont l'enthousiasme pour le pittoresque trouvé avec quelque peine est diminué d'autant, la difficulté des routes devenue plus grande a peut-être eu son influence fâcheuse, et maintenant, la foi assoupie a cédé en grande partie sa place à la curiosité.

Et, depuis des années, passent les touristes et les curieux : les irrévérencieux et les stupides, les enthousiastes et ceux que troublent le souverain calme de ces grottes et le puissant mystère soupçonné partout.

Les uns, les autres ont écrit ; mais parmi les choses merveilleuses qui en furent dites, je le répète encore, Pierre Loti a placé, et bien en avant de tout, les splendides détails de ses « Pagodes Souterraines », au cours des pages de ses *Propos d'Exil* ».





Planche XX. — Les Montagnes de Marbre entrée et portique de la grotte
Huyền-Không-Động.
(Communiqué par M. le D^sSallet).



Planche XXI. — Les Montagnes de Marbre : le chef religieux de Thuy-Son en costume de cérémonie, sous le Huyen-Khong-Quan.

(Cliché de la Mission Cinémat. Têart).



CHAPITRE IV

LES DÉTAILS

Les gigantesques rochers épars ont laissé lire un peu leur histoire, ils ont dévoilé une partie de leur mystère et du secret de leur crédit ; mais les vieux marbres, semés de légendes, imprégnés de croyances, habités des génies, nous doivent leurs détails, choses curieuses, choses étranges, qu'ils enferment : toutes leurs beautés dispersées, leurs autels et leurs dieux.

Sur ces deux kilomètres carrés d'espace qu'ils occupent à peu près, ils semblent postés, tels les défilés abordant un grand désert qui va s'ouvrir. Mais le désert s'arrête à la mer voisine, là-bas sur l'Est, et il n'est que la longue bande des dunes dont le moutonnement blond est barré, du Nord au Sud, par une chaussée qui s'efface, laissant sur l'Est les masses de Thùý-Sơn et de Mộc-Sơn.

C'est la marque de l'ancien service par voie ferrée, joignant Tourane et Faifo, définitivement abandonné ; la petite station blanche, au Sud-Ouest de Mộc-Sơn, sert maintenant d'école à la commune de Quán-Khái

Sans doute, la vie se marquait alors davantage, avec la facilité plus grande des visites, et les montagnes semblaient moins isolées, parce que reliées directement aux villes.

Actuellement, la seule vie animée de cet espace se traduit par le passage de quelque paysan, du pèlerin plus discret ou du voyageur plus rare, ou encore par le mouvement lourd de quelque bétail ; des buffles ou des bœufs vont par troupes à travers les sables, où leurs sabots s'enfoncent pesamment, profondément, sans traces. Ils vont, quêtant aux bords des roches ou aux lieux accessibles les maigres herbages dispersés.

Et pour présenter les détails des montagnes, on me permettra un itinéraire spécial, non conseillé, qui a voulu réserver pour fin de visite l'étonnante et beaucoup plus importante masse de **Thủy-Sơn**.

*
* *

a) **KIM-SƠN 金山**. — Elle est de beaucoup la moins considérable du groupe. Gros rocher étendu sur une surface allongée en Est-Ouest, elle est écrasée par la masse haute et arrondie que dresse en arrière d'elle, sur le Sud, la plus grande et la plus immédiate de **Hỏa-Sơn** (Voir Planche XLVIII, 12. — Planche II).

Située au Nord-Ouest, c'est sans doute à cela qu'elle doit, comme plus occidentale, d'être dédiée à l'élément « Métal ».

Le **Sông-Trường**, le « **Tràng-Giang** », en prolongement de la rivière de Tourane, baigne encore son côté occidental, et déjà il commence à s'épuiser pour s'en aller mourir à travers les sables un peu plus bas, où son cours ancien est devenu marécage, rizière ou étang d'eau douteuse.

C'était sur la pointe de ce côté Ouest, jetée en avancée sur la rivière, que se faisait les accostages des barques et des jonques de toute dignité, qu'une chaussée maladroite s'efforçait de recevoir sans doute depuis fort longtemps. L'endroit s'appelait « **Bến-Ngự** », « l'Embarcadère impérial », ce qui traduisait une destination particulière, embarcadère de fortune, qui devait s'améliorer au passage des visites des rois ou des grands de l'empire.

Kim-Sơn porte un nom populaire plus communément reçu : les paysans et les pêcheurs le désignent du nom de « **Sông-Chông** ».

C'est un rocher étrange, abrupt vers l'Ouest, semé de failles verticales parmi des roches dressées en quelque sorte sur étages, sans végétation vive. Toute cette extrémité s'entoure d'eau, et encore au Sud, où la rivière pénètre par des couloirs qu'habillent de fortes acanthes et de grandes herbes d'eau qui en masquent les entrées avec l'aide de quelques lianes retombantes. Ces coins du Sud sont frais comme des creux fontainiers, mais ce sont des coins insignifiants, sans intérêt autre qu'un peu de pittoresque et un peu de beauté.

L'étage est dominé par un rocher dressé auquel on accorde un certain anthropomorphisme. Cette pointe est le « **Kim-Vọng** » (l'ob-

servatoire de Kim-Sơn); la pierre haute est « la pierre du Bouddha » (1). (Voir Planche XLVIII, 12).

Vers l'Est et sur ses deux versants, la montagne est mieux vêtue, d'une végétation plus mêlée et plus haute ; aux creux des rochers, des fougères (capillaires, asplénies aux feuilles hastées, triangulaires), des espèces menues, des espèces échevelées, grimpantes, près de délicates aroïdées, collées aux rochers, et qui tracent en doubles stries les caprices de leur croissance.

C'est dans les coins ombragés par les arbres, au pied du roc, malgré les sables, que s'installent les premières maisons de Hoà-Quê, dans la partie de son marché ; le village est plus développé encore sur le côté Sud, là où les rizières ont attaqué, par l'aide des alluvions jetées, les sables un peu apaisés qui s'étalent entre Kim-Sơn et la montagne du Feu.

Pourquoi S. E. Huỳnh-Công-Vị (2), dans son mémoire sur les montagnes, a-t-il comparé Kim-Sơn à une cloche renversée? Kim-Sơn à été comparé plus heureusement à un fort : l'apparence ruiniforme du rocher, son système d'étages, sa pointe de pierre vivement dressée, font penser beaucoup plus commodément à quelque point fortifié démantelé.

Les comparaisons, les descriptions d'aujourd'hui ne seront sans doute plus conformes à celles que l'on eût pu en faire ou à celles que l'on en a faites autrefois. Kim-Sơn ne mérite plus rien, que le souvenir dû aux choses passées, aux choses mortes. C'est une des plus mutilées du groupe, par les carrières qu'elle a subies, et son volume moindre n'est certainement pas pour atténuer l'importance du dégât.

L'embarcadère a été saccagé, broyé, dispersé : les sampans pierriers en ont transporté les débris vers les routes à fortifier, les ponts à construire. L'inscription du nom de la montagne, gravée en beaux caractères rehaussés de rouge, ainsi que l'avait exigé Minh-Mạng, ne se trouve plus. Les blocs affouillés, cassés, nus, épars sur la route et parmi les eaux rendent plus manifeste encore la triste plaie du rocher.

Kim-Sơn ne compte donc plus. Il a même été négligé totalement dans les désignations inscrites sur la carte récente au 1/25.000° du Service Géographique, où son nom a été posé d'une façon erronée sur la masse suivante de Âm-Hoả-Sơn, laissant le rocher qu'il représente sans appellation, insignifiant, oublié.

(1) Kim-Vọng 金崗, l'éminence de Kim Sơn. — *Ngũ-Hành-Sơn lục*.

(2) S. E. le Hiệp-Tả Huỳnh-Công-Vị, alors qu'il était Tổng-Độc de Nam-Ngãi, a laissé sur les Montagnes de Marbre une fort belle description poétique appuyée sur tout leur pittoresque et sur leur caractère sacré.



b) **THỎ-SƠN 土山**. — « La montagne basse, à forme irrégulièrement carrée, dit S. E. Huỳnh-Vị, celle qui semble porter une légère encoche à son sommet ; celle-là, c'est Thỏ-Sơn ».

La montagne de « la Terre » est à quelques mètres au Nord-Est de Kim-Sơn qu'elle semble continuer (Voir Planche XLVIII. — Planche VIII).

La route, tracée dans des sables d'abord résistants alors qu'elle prolonge la chaussée de « Bền-Ngự », suit le pied du versant Nord de Kim-Sơn. Elle se hausse ensuite dans des sables mous qui sont à la base de Thỏ-Sơn, sur sa pente méridionale où elle est primitivement bordée d'arbustes solides ou de ces plantes sobres et vivaces que sont les agaves et les euphorbes épineuses, lesquelles protègent quelques terrains en contre-bas où se dressent des stûpas bizarrement décorés de porcelaines brisées. Puis cette route se jette très vite parmi les sables de la dune, où les traces, cependant fréquentes, s'effacent sans cesse et toujours, et où elle-même disparaît.

La montagne de « la Terre » n'est pas étrange ; elle est sans aspect, sous la maigre épaisseur d'herbes qui laisse paraître en de nombreux points l'affleurement de ses argiles rouges.

Elle semble supporter deux plates-formes étagées, car les rochers proéminent au sommet et surtout dans le côté Est. Sur la forte pente on imagine voir quelques excavations, quelques bouches de cavernes, mais il n'en existe que deux réellement : chambres sans intérêt, petites et sans détails.

Des briques anciennes sont éparpées sur toute la montagne.

Le flanc Nord est plus abrupt, parcouru de quelques fentes verticales basses et étroites, sur l'ossature rocheuse toute apparente. Les périodes d'hiver inondent sur tout ce côté, et l'indigène prétend que cet apport d'eau est constitué par un ruisseau souterrain (1). En réalité, c'est le débit saisonnier fourni par les infiltrations de la montagne qui, sortant par les bouches étroites semées au pied de sa masse, va multiplier l'eau déjà drainée vers cette zone plus basse par les terrains voisins.

(1) *Ngũ-Hành-Sơn lục*.



c) LES HOẢ-SƠN 火山. — Ce sont les deux montagnes du Sud-Ouest : la haute masse dressée et régulière dans sa forme élancée, et la longue traînée rocheuse, mouvementée, maintenant dévastée. (Voir Planche XLVIII. – Planche XXXVII).

Elles représentent le « Feu » dans la série élémentale, et sont distinguées par les principes « Dương » et « Âm », le principe mâle et le principe femelle, le principe clair et le principe obscur.

Le Âm-Hoả-Sơn est plus au Nord, et l'attribution du principe obscur a été sans doute voulu par cette situation. Dans les comparaisons de Huỳnh-Công-Vị, c'est elle qui s'attribue la forme du pinceau.

Et pourtant, si elle est régulière, élancée, elle est loin de donner une impression de pointe nette, car son sommet au dôme étroit, même sur le profil, se montre arrondi, sans flèche. Les comparaisons de Huỳnh-Công-Vị sont originalement curieuses, si non exactes.

« Quand on la voit de face, disent les notes de Lữ, elle a la forme précise d'une montagne ; de profil, c'est une arête ». Cette comparaison est simple et peut-être la meilleure.

Le Âm-Hoả-Sơn, par ses bords vifs jetés franchement, qui en font un bloc sans détail dans la forme, la seule du genre dans le groupe, paraît, à cause de ceci plus encore, gigantesque à côté de ses voisines. Les Annamites la nomment Cao-Sơn, la « Montagne de la Grandeur », la grande montagne.

Comme toutes les autres, elle a un ovoïde de base en Est-Ouest et elle marque sa falaise par de larges stries obliques, presque verticales, qui fendent parfois profondément les roches, et se décomposent sous des systèmes de coupures transversales. Ainsi sont créés des retraits, des failles, où s'entassent les végétations, plus drues encore du fait de la difficulté d'accès du rocher.

Quelques fissures sont pénétrables, mais sur un court trajet, sur des éboulis ou sur des terres. On ne signale qu'une seule grotte, et celle-ci se trouve en plein Sud sur accès facile ; l'entrée de la caverne est grande et montre immédiatement une chambre large, irrégulière, qu'un début de cloisonnement naturel aurait voulu partager.

Au-dessus de cette entrée arrondie et de plain-pied, crevant la façade de la grotte et lui jetant la clarté, paraît une échancrure énorme, taillant irrégulièrement le rocher.

A gauche de l'entrée de la caverne, on peut lire des caractères gravés depuis longtemps « *Chư-Tiên-Khách-Hội-Đông-Động* » (1), « Caverne des Génies réunis des Etrangers », c'est-à-dire des Chinois. C'était là que demeurait un vieil ermite que la tradition nomme « *Ông-Thánh* » (2), « Monsieur le Saint » (Voir Planche XLVIII, II).

L'entrée porte bien d'autres inscriptions ; j'ai relevé, à droite, parmi quelques noms, un graffito en quốc-ngữ semblant indiquer une autre destination de l'endroit, inscription naïve, vraisemblablement reconnaissance, de quelque promeneur surpris par l'orage ; elle disait : « Cette caverne a été réellement créée par le Ciel pour abriter de la pluie »

Les parois de la chambre sont irrégulières : des recoins entre les blocs ; vers l'Ouest une profondeur obscure, mais courte.

J'ai pu trouver, il y a quelques années, au fond de la grotte, de larges briques chames, qui étaient appliquées sur la paroi comme si elles avaient voulu traduire une organisation ancienne. Maintenant, les briques ont disparu, drainées vers les villages, matériaux d'autels d'anciens dieux, emportés pour servir aux temples d'autres dieux. Sur le lieu des fouilles pratiquées, une vaste fosse montrait même, il y a peu de temps, l'importance de la production qu'avait dû rendre ce travail. Le sol fait de sable et d'argile mêlés, témoigne encore des vieilles constructions par de nombreux débris (3).

Des blocs énormes surplombent et font saillie sur la voûte.

La grotte est tranquille, toujours dans une ombre de repos ; l'œil s'y calme de l'impression violente des dunes et des falaises, ne prenant vue de là que sur l'intervalle touché de vert qui couvre jusqu'à la montagne du Sud, la montagne soeur, le *Đương-Hoá-Sơn*.

*
* *

Au Nord comme au Sud et à l'Est et à l'Ouest, toujours la semblable falaise inattaquable. A l'extrémité occidentale, le *Trường-Giang*, presque immédiatement voisin, a servi longtemps sur ce point de port de chargement pour les blocs travaillés ou les pierres débitées pour les routes.

Entre la montagne et *Kim-Sơn*, avant d'atteindre à un des hameau de *Hoá-Quê*, ce sont les rizières.

(1) *Chư-Tiên-Khách-Hội-Đông-Động*. 諸仙客會同巽

(2) *Ngũ-Hành-Sơn-lục*.

(3) H. PARMENTIER : *Inv. des Mon. Chams de l'Annam*. T. II, p. 587.

Quelques broussailles parmi des arbustes formant boqueteaux, sur la pointe orientale de l'ovoïde, fixés là dans des argiles descendues sur les sables et formant presque terre-plein : des tombes, un *miêu* sans intérêt consacré comme tant d'autres aux Ngü-Hành, qui représentent peut-être, pour le pâtre et le carrier ignorants et candides, quelques-uns de ces génies imprécis et cruels habitant ces escarpements.

Entre les deux Hoà-Sơn, dans le large défilé qui fait leur intervalle, le sol se relève, formant le trait d'union de ces deux montagnes dédiées au « Feu ». C'est précisément dans la partie la plus relevée que se trouve le point que les Annamites nomment le Chiêm-Thành (Voir Planche XLIII, 10) (1).

Il n'est guère éloigné en situation de la grotte d'asile du vieil ermite, ce point plus saillant du défilé, après lequel on descend vers la plaine et les sables.

Mais ce Chiêm-Thành n'est plus qu'un pulvérulat des briques de jadis, parmi lesquelles se dresse le stûpa du bonze Đàng-Văn-Quang, entourée de rudes plantes de protection ; or, nous avons déjà vu ce que dut être ce Chiêm-Thành, le vieux fortin cham de l'ancien pays (2).

(1) H. PARMENTIER : *Inv. des Mon. Chams de l'Annam*, T. I., p. 319.

(2) C'est sans doute vers les Hoà-Sơn et dans leur défilé que devait exister la « pagode » près de laquelle Haussmann signalait, en Juin 1845 l'existence d'une croix et d'un tombeau. Tombe d'européen ?

Citant ses excursions aux environs de Tourane, 15 ans plus tôt, Laplace disait : « Bien des victimes, dont rien ne signale les mémoires, gisent ensevelies dans le sable de ces villages isolés : la croix de bois, dernière et frêle marque de souvenir qu'avant de retourner dans sa patrie laissa sur la tombe de chacune d'elles un ami ou un compagnon, a été bientôt brisée par les coups de vent ou emportée par les pluies d'un seul hiver ». Et il donne la désolation de l'emplacement funéraire, près de Tourane, du Général Martinez, dernier Capitaine-Général des Philippines, mort abandonné, emplacement marqué d'une croix inclinée que « l'oubli semblait presser de tout son horrible poids ».

Ces tombes dispersées se dévoilent encore ; elles durent être fréquentes près des villages côtiers ou aux abords des fleuves, tombes d'officiers ou de marchands victimes des lourds climats ou des circonstances hostiles. La stèle de Jean Tillier, officier du *Le Fleury*, décédé en 1783 (?) est actuellement dans le jardin de l'hôpital de Faifo ; elle fut ramenée, ai-je appris, du village de Quảng-Huê, voisin du grand fleuve de Quảng-Nam. Ici, il s'agit vraisemblablement d'une tombe européenne, car il ne peut être admis qu'un catholique du pays ait pu obtenir, surtout au cours des périodes dures pour les exercices chrétiens, l'installation de sa sépulture, marquée de la croix, dans ces lieux appartenant à la religion traditionnelle et presque domaines d'empire.

Le **Dương-Hoả-Sơn** découvre toute sa misère immédiate, alors que l'on arrive par le fleuve : le chaos ruiniforme qu'il représentait autrefois est absolument et réellement ruiné maintenant par le chaos tout différent que l'industrie des marbres et le travail des carrières ont laissé par leurs déchets, par les blocs détachés sous les explosions et qui restent encore inutilisés (Voir Planche XL). Les tons plus nuancés des marbres du **Dương-Hoả-Sơn**, marbres veinés, marbres roses, marbres gris, marbres très blancs, ont dû tenter plus que ceux des autres montagnes les divers exploitants. Aussi cette montagne est-elle largement détruite. En haut domine encore la vieille inscription du massif, les trois caractères immenses : **Dương-Hoả-Sơn** 陽火山, qui tracent le nom que **Minh-Mạng** lui donna. Il paraît qu'un ordre de **Thành-Thái** interdisant le gros travail des pierres y serait également gravé : cet interdit ne fut pas suffisant pour protéger.

Il y avait autrefois des grottes, des couloirs qui perçaient la montagne. Je me souviens encore, il y a plus de quinze ans : il existait alors à la pointe Est une caverne creusée en tunnel qui portait sur son entrée quelques caractères ; celle-là a disparu. Cette pointe de l'Est a toujours été désolée. Je l'ai connue aride toujours. La grotte qu'elle ouvrait était le **Quan-Âm-Động**, et les trois caractères étaient gravés, avoisinant une inscription plus ancienne, peut-être un des vieux noms du lieu et de la montagne, également composée de trois caractères : **Phổ-Đà-Sơn** » (1).

Les sources sont fréquentes au pied du rocher, vers l'Ouest et vers le Sud, où une petite branche du **Trường-Giang** le baigne en partie avant de se diriger vers les dunes plus méridionales. Ce sont des eaux claires qui sombrent dans les creux de rochers, profonds parfois de plusieurs mètres.

C'est peut-être dans quelqu'un de ces coins, au milieu de la tranquillité et de la nature non troublée d'autrefois, dans la maison abritée du soleil par quelque grand pan rocheux, près de l'eau vive entretenue et rafraîchie de quelque réservoir souterrain que vint se réfugier la princesse, sœur de **Minh-Mạng** et fille de **Gia-Long**. Et l'ermitage ainsi placé devait être moins rude et mieux éclairé pour

(1) *Ngũ-Hành-Sơn lục*.

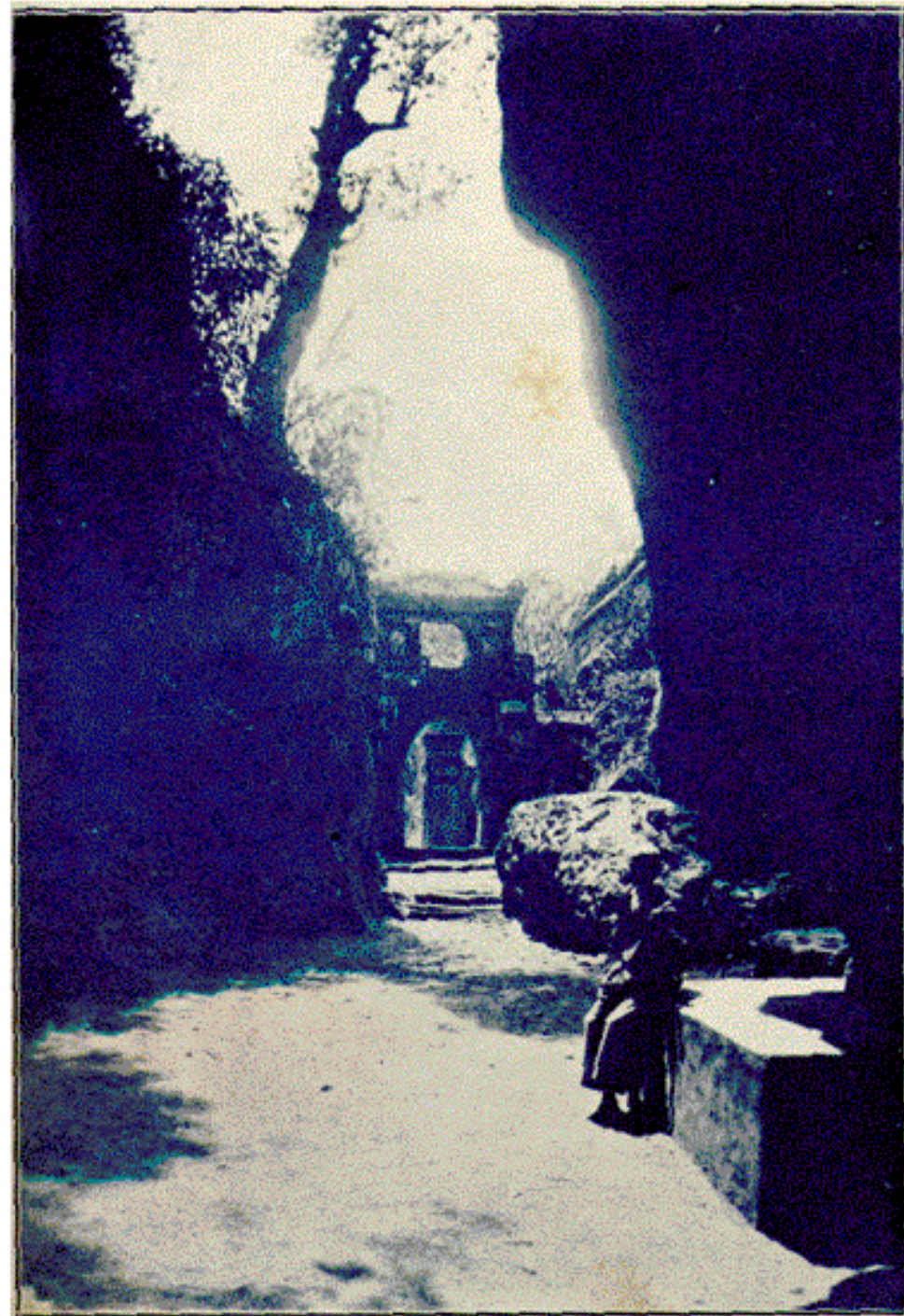


Planche XXII. — Les Montagnes de Marbre : dans le Hoà-Nghiêm-Động, vue sur l'entrée et le portique Huyền-Không-Quan.

(Cliché de la Mission Cinémat. Têtart).

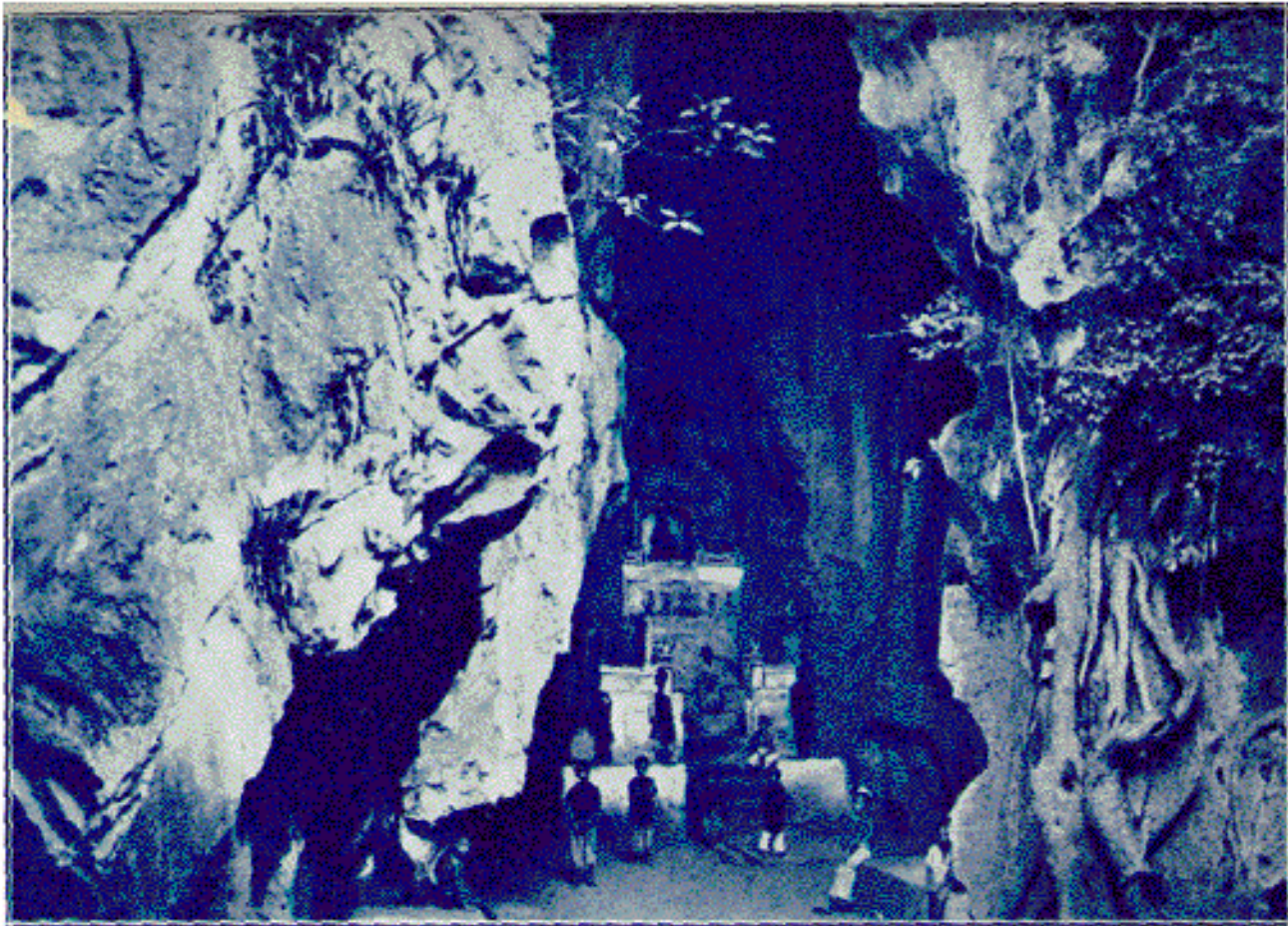


Planche XXIII. — Les Montagnes de Marbre : le Hoa-Nghiêm-Dộng.
(Cliché de la Mission Cinémat. Têart).

l'élévation de la pensée que celui du solitaire de **Âm-Hoà** : car la mystique contemplative de ces deux personnages devait tenir infiniment du point choisi pour leurs méditations : l'un pratiquait dans la rudesse de sa retraite en plein rocher, avec un horizon limité à la muraille de la montagne proche, dans un jeu de lumière atténué ; la princesse s'élevait en pleine clarté, au-dessus d'un horizon infini, perdu là-bas dans les plaines du **Quảng-Nam**, jusqu'à leur encerclement par les hautes montagnes bleues.

* * *

d) **Mộc-Sơn** 木山. — La place de l'élément « Arbre » est à l'Est.

Or, **Mộc-Sơn** est à l'Est, mais presque en parallèle de **Thủy-Sơn** sur longitude (Voir Planche XLVIII, 8. — Planches VI, VII XXXVI)

En dépit de son nom, elle est peu couverte : l'arbre y fait défaut et l'arbuste y est rare. Le sable l'entoure surtout au Sud et à l'Est ; de maigres terres se cultivent parfois au Nord, où des casiers de rizières sont tracés.

C'est dans cette plaine du Nord que s'élève maintenant le stûpa que fit construire le **Tàng-Cang Nguyễn-Việt-Lữ** et sous laquelle il repose maintenant.

Mộc-Sơn est accessible, mais sans intérêt. Une faille élargie permet de traverser facilement son épaisseur, vers l'Est, à quelques mètres du sommet.

La montagne a sa grotte, petite caverne qui fut retraite d'ermite, car elle fut habitée par une bonzesse dont la tradition a conservé le nom sans tenir compte du souvenir de l'époque ; elle s'appelait « **Bà-Trung** », c'est là toute son histoire.

La montagne a aussi son bloc anthropomorphe ; il est de marbre blanc ; on le désigne sous le nom de « **Cô-Mụ** », et les gens veulent y voir la figuration d'une **Quan-Âm**, en vêtement clair, tranquillement assise. C'est une pierre réputée d'un pouvoir affirmé, à laquelle sont attribués de nombreux miracles (1).

(1) **Ngũ-Hành-Sơn lục.**, Bà-Trung 晏忠, « Madame Trung, la dame Fidèle » ; **Cô-Mụ** 孤姥 « la vieille ermite ».

. . .

e) **Thủy-Sơn** 水山. — La montagne sainte !

Elle adopte l'élément noir, celui que fixe le point cardinal du Septentrion : c'est la montagne de l' « Eau ».

Par excellence, elle reste la montagne nationale, et ses pagodes et ses cavernes et ses cultes, tout cela est uni dans l'appellation populaire unique de « *Chùa-Nôn-Nức* » (Voir Planches XLVII, XLVIII, XLIX).

« *C'est la montagne qui est la pagode* », car Pierre Loti l'a merveilleusement comprise, avec les nombreux temples, les dieux et les génies dispersés, et c'est la note qu'il a en donnée, dominante à travers tout ce chapitre de « Pagode souterraine », où, dans « *Propos d'Exil* », il a peint si magnifiquement la montagne et sa valeur.

C'est **Thủy-Sơn** le but des pèlerinages royaux d'autrefois, celui des pèlerinages du peuple pieux, c'est le lieu des serments solennels et des demandes implorantes pour la prospérité et la fierté des foyers.

Thủy-Sơn est plus familière et plus visitée, c'est le but nécessairement promis à tout touriste indochinois débarqué sur le sol touranais.

. . .

Thủy-Sơn affecte un large ovale de base, étendu en Est-Ouest sur près de quinze hectares. De cette base s'élève une falaise dure, sans point faible, sauf vers l'Ouest, où son âpreté s'incline à la hauteur de **Thổ-Sơn**. Absolument inhospitalière, la muraille du Sud semble cependant vouloir se laisser atteindre par les rudes assauts des sables chassés d'en-bas, balayés par les grands vents d'époque venus du Sud-Ouest. Leur vague grandit, dressant une dune puissante qui prend sous sa pente raide tous les éléments rencontrés, fortifiant peut-être encore davantage la résistance de la montagne par la fragilité de la contre-muraille qu'ils ont édifiée, dans la pénible inconsistance de leur formation (Voir Planches V, IX, X).

La main patiente des religieux avait ouvert, aux temps des voyages royaux, un escalier large où les paliers se multipliaient, rendant moins dure cette montée au flanc de la falaise, jusqu'à la grande brèche qui mène en plein sommet. Inlassablement, l'afflux des sables s'est emparé des gradins, submergeant les paliers, les rampes, achar-

né, poussant sa victoire dans l'effacement presque absolu de tout ce qui est aspérité ou relief.

Toute cette muraille du midi reste désolée. Il n'est pas de longues lianes fleuries, d'orchidées tombantes dont les grappes claires et parfumées sont balancées par les vents autour des abris et des sièges taillés à même le marbre. Ces fleurs, ces détails, rentrent dans la multiplicité des choses créées à pleine plume par les voyageurs. Réellement, les végétations sont bien pauvres et tristes, qui sont venues aux fractures des rochers : le vent les déchire, traîne leurs feuilles en lambeaux, surtout là-haut vers les cîmes, vers les trois pointes, les trois « terrasses », qui ont valu à la montagne entière son nom de « Tam-Thai-Son », et le vocable aussi spécial de « Tam-Thai », à l'une des pagodes, le Tam-Thai-Tự, la pagode de l'Ouest.

Ces trois pointes, que l'on situe parfaitement, dominant les découpures des roches, correspondent en réalité confucéenne aux Tam-Thai, aux trois étoiles de la queue de la Grande Ourse, dont elles adoptent les appellations qui les distinguent : Thượng-Thai, Trung-Thai, Hạ-Thai, « supérieure, médiane, inférieure » ; la première est au Nord-Ouest (c'est celle qui se trouve creusée pour la plus grande des grottes) ; la deuxième est la cîme du Sud ; Hạ-Thai domine la pagode du versant oriental.

Par quelques déchirures, à travers certains affaissements de rochers, on distingue une verdure marquée, tirée en oasis, suspendue au milieu des bouleversements : arbres plantés, jardins légers où les ermites cultivent certaines espèces vivrières ainsi que leur bétel et leur tabac.

Sur son flanc Nord, la montagne est moins brutale dans son aspect et ses tendances. Déjà, les mamelons sableux immédiatement voisins, entrepris par des plantations relevant du Service des Forêts, ont permis l'installation d'un productif arboretum, constitué de « filaos ». Cette étendue sylvicole l'habille, tandis qu'intermédiaires, sur une zone où se rencontrent moins de sables lourds, des cultures utilisent des fonds un peu plus humides parce que plus abrités, permettant aux quelques habitants de pauvres huttes : gens plus ou moins tributaires ou alliés de ceux de la montagne, certaines productions utiles.

Et la montagne sur ce côté se dresse encore sans accès, mais parce que plus fraîche, elle reste plus parée, avec ses coins moussus, ses jets de plantes, ses arbustes plus nombreux, intenses dans leur vigueur.

Si la tête Ouest de l'ovoïde est démantalée dans un désarroi de rochers disloqués et stériles, la tête orientale se dresse face à la mer, splendide dans une fierté haute, que dominant sur des falaises de plus

de deux cents pieds les végétations abondantes que marquent plus apparentes encore les cîmes majeures du Trung-Thai et du Hả-Thai. Au milieu de toute cette verdure multipliée jaillit plus lumineuse et blanche la pagode de l'Est, l'une des deux pagodes de la Montagne Sacrée : le Linh-Ưng-Tự.

L'incommodité de la grande série des escaliers de la façade du Sud, toujours ensablés, toujours enfouis, m'a fait adopter depuis fort longtemps l'accès de Thủy-Sơn par le coin de l'Est. De quelque côté que l'on vienne, que l'excursion ait été entreprise par voie du fleuve ou par cheminement au bord de la mer, j'ai toujours conseillé d'entreprendre ici l'ascension de la montagne. Un escalier existe là également sur pente plus vive, avec gradins irréguliers, à nombre de paliers réduits (on n'en compte que deux pour les cent cinq marches de la rampe) ; sur une courbe, il jette sur l'esplanade même de la pagode de Linh-Ưng.

La visite commence mieux ainsi ; la rampe plus abritée procure une ascension moins violemment pénible, et déjà les premières marches franchies, on prend vue par dessus la grande dune blanche, sur la mer arrêtée à deux cents mètres au pied des sables, au-dessous des trois cabanes de pêcheurs, garanties par des touffes de vacquois.

Dans la profondeur de l'horizon marin se détachent les massifs bleutés du groupe des Culao-Cham, dépendantes du Quảng-Nam auquel elles paient le tribut sérieux de leurs salanganes.

De plus en plus, la vue s'étale sur l'Est, mais un énergique repli boisé de Thủy-Sơn même attaque sur le côté Nord le cadre prolongé que fait au loin le Trà-Sơn, le gros appui de protection Nord-Ouest de Tourane et de la baie.



1° Le *Linh-Ưng-Tự* 靈應寺. — La pagode est installée au fond d'une petite cour barrée d'une balustrade maçonnée, donnant sur la mer. Sur le côté, des annexes pieux, pauvres dépendances. Tant comme lieu de culte que comme monastère, cette pagode si hardiment située, si tranquillement religieuse, est pauvre, tout à fait pauvre. La congrégation de bonzes qui s'y abrite est bien réduite et

les religieux libres ou les dévots contemplatifs n'y stationnent plus guère (Voir Planche XLIX. I. — Planches X, XI).

Dans la répartition du domaine religieux de Thủy-Sơn entre les deux pagodes qui avaient dû faire suite aux pagodes des sables bas détruites et reportées aux villages voisins, une pagode régnait sur tout l'Ouest de la montagne pour l'influence pieuse de tout ce côté désigné et l'exploitation mystique de ses grottes ; l'autre s'intéressait à toute la région d'Est. La première avait été confiée pour son entretien aux gens de Hoá-Quê, c'est Tam-Thai ; l'autre à ceux de Quán-Khai, c'est Linh-Ứng.

Le titre de Ling-Ứng ne fut pas d'origine ; il date même d'un temps assez récent, car ce n'est qu'en la 3^e année de l'époque de Thành-Thái (1891) qu'il vint se substituer au vieux nom de Ứng-Chơn, « le Véritable Secours », donné autrefois par Minh-Mạng, et qu'un rapport avec un des caractères employés pour un nom de la famille impériale venait de frapper et d'interdire. Le Ứng-Chơn-Tự devint le Linh-Ứng-Tự, « le temple du Mystérieux Secours », et le lieu saint y gagna un tableau en bois doré, daté du chiffre royal, pour la nouvelle adoption du nom.

J'ai dit que la pagode était une pauvre pagode. Elle abrite sous une vérandah peu soignée une cloche en bronze et un « khánh » en métal sur lequel figurent des constellations.

Puis, comme dans nombre de pagodes bouddhiques, s'ouvrant tristement sur des charpentes, par des portes mal jointes, sans apprêt, c'est la salle unique dont les recoins semblent augmentés par les angles des nombreux autels. Sur les tables garnies, sur les autels accolés aux parois : des tablettes, des objets, des statues, tout cela poudreux, loqueteux, misérable, malgré l'atténuation jetée par un jour douteux, gêné, distribué par les ouvertures ou mieux par quelques raies involontaires venues du toit.

Je n'ai pas le courage de faire grandir en aperçus longs et minutieux la pagode de Linh-Ứng et ses autels : pauvre vieille chose fanée dont le sacré s'écaille en nombreux points, telles les tressaillures accumulées aux laques de ses panneaux. Une odeur d'encens et de poussière plane comme un parfum d'abandon sur des choses oubliées. Dans le grand silence des midis, auprès de toute cette solitude de dieux, il semble passer comme l'ombre d'un nirvana plein de mystères et de regrets, défendu de toute consolation.

Au matin, au soir, la pagode s'anime des coups portés sur le petit « chuông » sonore, au rythme des pieux sutras traduits que l'un des bonzes désigné de la communauté récite debout, le front nu, dans une monotonie impassible.

La pagode de Linh-Ứng est dédiée au culte bouddhique des Tam-Thế, et les représentations de cette trinité sont disposées sur l'autel fondamental. La statue du centre (elle est en terre) représente Thích-Ca, qui a à sa droite Di-Lạc, des temps futurs, et à sa gauche Di-Đà, de la génération passée ; leurs deux figurations sont en pierre.

Du côté de Di-Lạc, une statue en bronze ; du côté de Di-Đà, une statue en pierre : elles représentent Phổ-Hiền et Văn-Thù (1), les deux frères annamites remarquables autrefois, dit, une tradition, pour leur vertu et leur sainteté.

Puis, encore de chaque côté, deux autels pariétaux, portant les tablettes des « Thập-Bát-La-Hán » (2), c'est-à-dire des « dix-huit rois de la dynastie des Hán qui ont pour mission de garder les dix-huit portes des enfers et de tenir les registres où figurent les vivants et les morts » (3), ou plutôt des dix-huit Arhats, ou anachorètes du bouddhisme.

La statue principale de la pagode est celle d'un Ngọc-Hoàng en bronze, et ce fut le Tàng-Cang Lữ qui en fit exécuter le travail. L'Empereur de Jade est assis sur le lotus sacré, il est placide, jetant autour delui avec des gestes de mains diverses, le mouvement auréolaire de ses 18 bras. Il porte l'œil frontal simplifié, trace des influences indiennes dans la statuaire religieuse existant encore de nos jours en Annam.

Presque sous le tableau marquant la pagode à l'entrée se tient le Hộ-Pháp, chef disciplinaire et gardien du lieu saint ; sa statue est en bronze, il a son autel, et vers le mur, sur chaque côté, se tiennent le bon et le rude gardien, le génie aux yeux calmes et le génie à la face noire : « Thiện » et « Ác » (4).

Le Colonel Diguët (5) désigne les gardiens de ce genre sous les noms de Hộ-Pháp-Thiện et Hộ-Pháp-Ác. Il dit leur histoire : c'était deux frères vivant en Chine à l'époque des Đường (Tang). Ils étaient formidables, mais aussi très pauvres, et Ác, le mauvais, malgré son frère, tua des bateliers pour s'emparer de leur barque.

(1) Phổ-Hiền 普賢 ; Văn-Thù 文殊.

(2) Thập-Bát-La-Hán, 十八羅漢.

(3) Col. DIGUËT : *Op. cit.*, pag. 317.

(4) Hộ-Pháp-Thiện 護法善, Hộ-Pháp-Ác 護法惡

(5) Col. DIGUËT : *Op. cit.*, pag. 292.

Ils furent passeurs et leur taille immense leur permettait de descendre au fond des fleuves pour pousser leur bateau. Les **Đường** entrèrent en guerre avec les **Chu** ; **Ác** et **Thiện** se battirent pour les premiers, prirent grand crédit par leurs exploits, si bien que le roi les nomma gardiens des portes de son palais.

Une favorite puissante excita le roi **Đường** contre la reine légitime, tant qu'après l'avoir martyrisée et lui avoir crevé les yeux lui-même, il décida de faire périr ses enfants. Il confia le soin de leur mort aux deux frères, qui reçurent l'ordre de les décapiter. Mais ceux-ci les cachèrent, et le roi, pris d'une violente colère, interdit son palais aux infidèles gardiens et fit mourir ses fils qui lui avaient été ramenés.

La guerre reprit entre les **Đường** et les **Chu**. Le roi **Đường** fut vaincu, et dans la dernière action, les deux frères, **Thiện** et **Ác**, trouvèrent la mort. Ce combat eut lieu auprès de la montagne de **Ky-Sơn**. Le roi **Chu** apprit de façon surnaturelle qu'il avait vaincu grâce aux crimes du dernier des **Đường**, mais qu'il devait honorer la mémoire des fidèles de cette maison. Alors, les deux frères reçurent le nom de **Hộ-Pháp** et furent élevés à la dignité de génies. Ils eurent mission de veiller aux passages des temples, **Hộ-Pháp-Ác**, le mauvais, l'aîné, suivant les allées et venues des méchants, **Hộ-Pháp-Thiện**, marquant les bons.

Leurs deux statues sont en pierre.

En avant, se trouve l'autel de **Tiêu-Diện** (1), le premier gardien de la pagode, et c'est lui qui a charge d'empêcher l'entrée de tout génie étranger.

La table que l'on aperçoit en entrant supporte bien des choses : les chandeliers, le brûloir à fond de sable où se piquent les bâtonnets d'encens, le « **mỗ** » en bois sonore et le « **chuông** » au bronze tintant que l'on frappe aux heures des prières, pieusement, suivant les modes, soit l'un soit l'autre.

Et sur un coin tout près, des livres où sont inscrites les saintes phrases, un « **bộ-xăm** » dont les fiches numérotées sont là dans leur étui en simple bambou, prêtes aux divinations, ainsi que le couple des « **âm** » et « **dương** » en bois qui affirme le concours céleste dans les réponses apportées (2).

(1) **Tiêu-Diện** 焦面 — Serait une transformation de **Quan-Âm** représenté sous la figure menaçante d'un démon connu et armé dans une attitude de lutte.

(2) Le « **bộ-xăm** » réunit les oracles qu'il présente dans son étui cylindrique, généralement fait d'un fût de bambou, sous forme de longues fiches, égales,



A gauche de la terrasse, s'élève un petit oratoire: il renferme la tablette de **Bửu-Đại**, le vieux bonze dont le tombeau motive le stûpa que l'on voit à quelques pas plus haut, et celle du dernier **Tàng-Cang** défunt, le **Hoà-Thượng** des pagodes de **Thủy-Sơn**, **Nguyễn-Việt-Lữ** qui, après avoir étudié, disciple du savant et pieux **Mât-Hành**, passa plus de trente années à la pagode de **Linh-Ưng**, et mourut dans le cours de 1921.

C'est à lui que je dois tant pour l'histoire de ces montagnes (Voir Planches XXI, XXXVIII, XXXIX).

Précisément dans le bâtiment qui s'élève immédiatement au Nord du temple de **Linh-Ưng**, se trouve l'abri des moines, et j'avais dans la salle, détail presque unique du bâtiment, l'accueil souriant de ce vieillard sec, d'aspect rude, mais très bon, qui, comprenant dans son affection pour la montagne, l'intérêt que je cherchais, me la donnait toute entière dans ses récits, dans ses secrets, dans tout ce qu'il savait.

La salle est tendue de panneaux et d'oriflammes, devant les tablettes du Bouddha, où les strophes brillantes et cadencées des lettrés qui inscrivent en soie d'or les merveilles de ces lieux, se mêlent aux salutations évocatives des dieux et des bodhisattvas.

Et c'est là que la collation apportée étant prise, j'avais plaisir à m'entretenir avec le vieil homme du lieu, le bon **Tàng-Cang**. Assis sur le lit de camp, usant du vin offert (et c'est la seule chose qu'il tolérât de nos repas impurs), il me parlait de la montagne, de ses cavernes, de son histoire, de ses légendes. . . . La montagne s'animaient, devenait moins farouche, elle se peuplait de lumière, mais les ombres, par contraste, s'amplifiaient, le dédale des souterrains s'augmentait, plus mystérieux, plus obscur, et la profondeur des gouffres atteignait l'enfer.

numérotées. Après les prosternations et les prières du sollicitant, le « **bộ-xăm** » est agité de telle façon qu'une des fiches est projetée à terre : celle-ci appelle le numéro correspondant d'une tablette gravée de caractères qui détailleront les réponses d'en-haut. L'intervention du ciel sera appuyée lorsque, par leur chute, les deux bois courbés, concaves sur une face, convexes de l'autre, le « **âm** » et le « **đương** », auront satisfait.



Planche XXIV. — Les Montagnes de Marbre : le Hoà - Nghiêm - Động,
et l'autel de Quan - Âm.
(Communiqué par M. le D'Sallet).



Planche XXV. — Les Montagnes de Marbre : escalier d'entrée
du Huyền-Không-Động.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

. . .

2° *Le Tàng-Chơn-Động* 藏眞洞. — En arrière de la pagode de Linh-Ứng une porte de pierre, au-dessus d'un seuil régulier de deux marches, découvre un couloir assez court. De jeunes arbres élancés ont poussé librement dans les terres que retient la paroi irrégulière, celle de droite, tandis que, sur la muraille de gauche, s'inscrivent les vieux caractères apposés par Minh-Mạng: « Tàng-Chơn-Động » (1), donnant nom à ce système de grottes dans lequel nous entrons. Cependant, autour de l'inscription sont tracés de très longs poèmes glorifiant les Bouddhas et ces lieux. Une seconde porte organisée reste à franchir pour prendre pied dans les sanctuaires accessoires de Linh-Ứng (Voir Planche XLIX, 2 — Planche L).

Ils sont tous là, autour d'une courette enclose par un caprice de la montagne et qui n'est au fond qu'une salle, au toit encore ébauché par le rocher, surplombant vers l'Est. Ils sont autour de l'étroit carré étouffé sur une douzaine de mètres de côtés irréguliers et dans le carré lui-même. Dans la muraille qui forme le fond, sur l'Ouest, tombant de haut, de tout un gris étalé et sur lequel s'appuie léger, rameaux tenaces, aux feuilles plus vertes encore, le bétel des provisions que les bonzes ont planté, on reconnaît bien vite trois hautes failles béantes ouvrant sur le rocher creusé. Ces trois ouvertures sont sur le même plan et partent chacune du sol égal de la cour, par une série de cinq ou six gradins.

Sur la droite de cette cour, une construction s'élève, entourée d'une barrière maçonnée et couverte en tuiles ; elle ouvre par trois baies en plein Sud : c'est le Linh-Động-Chơn-Tiên (2), qui fut installé à la 6^e année de Minh-Mạng (Voir Planche XI — Planche L, C).

La place d'honneur des autels est réservée à Thái-Thượng-Lão-Quân (3), le père de la religion taoïque ; sa statue est en pierre.

A droite de Lão-Quân est une statue, en pierre également, mais d'une facture plus spéciale. Elle est de dimensions plus fortes ; le personnage est assis à l'indienne, avec lobules d'oreilles pendants et coif-

(1) Tàng-Chơn-Động 藏眞洞, « grotte du recueillement véritable ».

(2) Linh-Động-Chơn-Tiên 靈洞眞仙, « Grotte mystérieuse pour le véritable Immortel ».

(3) Thái-Thượng-Lão-Quân 太上老君 (Lao-Tseu).

fure que l'on devine plus haute ; enfin, malgré les laques et les vernis, sous ses loques immuables, on peut reconnaître la marque ancienne de la statuaire chame ; c'est du reste la personnification de la déesse « **Thiên-Y-A-Na Chúa-Ngọc** », la « **Bà-Ngọc** », dont l'appellation trahit l'origine (1).

Une série de statuettes se groupent à gauche du **Lão-Quàn**. Elles représentent les « **Bát-Tiên** », soit les « **Bát-Bộ-Kim-Cương** » (2), les huit ministres de diamant, qui sont les aides de **Thượng-Đề** dont ils exécutent les ordres, et ils portent les armes qui leur servent dans les combats contre les génies dangereux et les âmes cruelles qui peuplent les cavernes des montagnes, les bois près des fleuves, et qu'ils ont charge de détruire.

A gauche, est la plus large ouverture : c'est le « **Tam-Thanh-Động** » (3) ; les trois saints ont leur autel à quelques pas de l'entrée, petit « **miếu** » maçonné et couvert, que précède une balustrade jetée en haut des marches (Voir Planches XII, XIII. — Planche L, D).

La grotte est profonde de quelques mètres ; son sol, en arrière de la petite construction, est irrégulier de toute une quantité de briques, rappelant le passé cham. Huber y pratiqua des fouilles, il y a une dizaine d'années : il mit à jour d'autres briques et rien plus.

Dans le coin éclairé que l'on reprend à gauche de l'entrée, un escalier conduit vers un étage naturel qui s'allonge au-dessus du système inférieur, et qui comprend des salles sans ampleur et un couloir d'union assez pressé. Certains dénomment cette alvéole supérieure « **Hang-Gió** », la grotte du vent, et par plusieurs trous crevant les pierres, sans profondeur connue, irréguliers, enfoncés peut-être en réseau vers d'autres systèmes de caves et d'abîmes, des souffles montent apportant la fraîcheur des ombres et de l'humidité basse. Mais une autre chambre de la roche, au-dessous, porte encore le nom de « **Hang-Gió** » : il y a parfois certaines confusions rencontrées, suivant les bonzes qui guident, parfois pressés, quelques-uns indifférents ou sans bonne volonté (Voir Planche L, F).

La chambre du milieu est plus sombre, le jour éclaire expressément l'entrée et, suivant les heures, s'attache aux détails des pierres étranges installées tout près, ou bien les néglige.

(1) Sur **Thiên-Y-A-Na**, voir L. CADIÈRE : *Le culte des arbres*, B. E. F. E. O., Tome XVIII, n° 7, p. 47, et D'SALLET : *Les Souvenirs Chams dans le Folklore et les Croyances annamites du Quảng-Nam*. B A. V. H. 1923, n° 2.

(2) - **Bát-Tiên** 八仙, **Bát-Bộ-Kim-Cương** 八部金剛

(3) **Tam-Thanh-Tiên-Động** 三清仙洞 « Grotte des trois Immortels purs ». **Thượng-Thanh**, **Thái-Thanh**, **Ngọc-Thanh** 上, 太, 玉清.

La faille qui ouvre la grotte semble plus haute et plus étroite que ses voisines, masquée déjà en partie par la petite pagode de Linh-Động. Mais sur l'obscurité du fond s'élèvent, en premier plan, de vieilles pierres, immédiatement en haut des quelques degrés d'accès. Ces pierres sont spéciales, à cause de leur disposition et des dessins qu'elles supportent. Elles sont plus franchement éclairées le matin. J'emprunte la description nette et précise qu'en a donnée M. Parmentier. C'est « une sorte de balustrade massive en pierre sculptée, composée de deux groupes de blocs qui laissent entre eux un étroit escalier. Les deux blocs inférieurs ont un décor architectural qui en fait une sorte de soubassement mouluré ; en avant de ce piédestal se détache une applique à ogive flammée ordinaire. Les deux blocs supérieurs montrent chacun, devant une partie de décor aux lignes simples, une sorte de niche carrée fleuronée. Ces deux niches contiennent deux guerriers ou deux *dvārapāla* en assez bas relief ; ils sont presque pareils ; celui de gauche est fruste et rongé par la mousse, celui de droite au contraire est en fort bon état. Il est debout dans une attitude de combat ; de la main gauche, il brandit une massue ; de la droite, il tient un sable qui semble dans son fourreau, peut-être est-il suspendu aux hanches. Cette figure est fortement modelée ; les seins sont presque féminins ; son costume est un sampot de forme compliquée ; sa coiffure, le mukuta conique ; ses bijoux, de grosses boucles d'oreilles et un collier » (1) (Voir Planche XIV).

Ces personnages sont les dieux gardiens que les Chams avaient posés ; car cette grotte est nettement chame, semblablement à celle de Tam-Thanh, à laquelle elle touche, et comme tout ce groupe cellulaire qui creuse à sa base la « Cîme inférieure », le « Hạp-Thai » de Thủy-Sơn. Le roc, près des blocs travaillés de l'entrée, a été fouillé pour agrandir l'espace, mais, en arrière, la chambre se poursuit, parois noires se perdant sur des angles et se crevant sur la hauteur du fond de tout un vide qui va vers le mystère de la montagne, peut-être vers des cheminées ouvertes plus haut, peut-être vers les dédales de « l'Enfer ».

En dehors de ces pierres encore placées, il n'existe rien qui puisse nous donner une idée même réduite de ce que fut l'organisation religieuse de ces lieux. M. Parmentier estime que la grotte fut honorée pour elle-même, et que c'est à cause de ce caractère sacré qu'elle fut protégée par les *dvārapālas* de l'entrée : mais alors faudrait-il chercher plus en arrière, dans la difficulté certaine

(1) H. PARMENTIER : *Inv. des mon chams*, Tome 1, p. 316.

(2) *Dvārapālas* : gardiens de portes.

de son prolongement, quelque raison de ceci ; et que signifiaient les nombreuses briques — celles qui furent remuées dans la crypte proche — celles qui furent retirées dans des espaces voisins et accumulées auprès de la bonzerie de Linh-Ưng pour les restaurations des pagodes et des demeures actuelles ?

Les statues chames diverses rencontrées dans Thủy-Sơn, et certaines autres pierres proviennent peut-être de tout ce coin plus spécialement aménagé en temples, des alvéoles du rocher organisées en *cella*, où des divinités devaient être représentées. Car, selon toute apparence, c'est surtout le côté Est de Thủy-Sơn (l'étage où se dresse Linh-Ưng et les profondeurs où se creuse le Âm-Phủ), qui fut occupé par les Chams.

Les bonzes portent aux pierres de l'entrée ce culte vague que l'Annamite adresse à tant de choses qui tiennent à ce vieux passé du Champa. Les pierres sont *linh*, c'est-à-dire puissantes ; pour cela elles ont droit à l'encens ; mais elles sont nécessaires pour elles-mêmes et les personnages qu'elles supportent ne sont pas « génies » reconnus.

Aucun nom spécial ne désigne habituellement cette grotte chame : souvent on la confond avec celle de gauche, le Tam-Thanh-Động déjà vu ; le Tàng-Cang me l'a nommée ; la grotte des Lỗi-Thạch-Trượng, « statues Lỗi, ou chames, en pierre » (1).

C'est plus simplement le Chiêm-Thành ; et ceci ne signifie pas toujours expressément « citadelle chame », mais représente ce qui subsiste encore de ce qui fut le Champa, le Chiêm-Thành d'autrefois.

L'entrée du Chiêm-Thành, orientée à l'Est, se trouve immédiatement sur le côté du Linh-Động-Tiền-Chơn, tout auprès de sa balustrade : mais c'est un peu en arrière de la pagode que s'ouvre plus grande la claire profondeur de la dernière grotte de cette série. Quelques gardiens conduisent, sous le jour descendant du rocher, béant en haut, sur son côté, éclairant les anciens débris, les débris plus récents, comme ceux des statues mortes, statues de terre ou de chaux brisées et placées pieusement dans quelque anfractuosité relevée.

C'est la grotte du vent, le « Hạng-Gió » ; on la nomme aussi le Hang-Thần-Thượng (2).

Son rocher offre les teintes les plus étranges, vert souple glissant sur des effacements, s'arrêtant aux plans trop clairs ; espace réduit, agréable et frais.

(1) Ces deux pierres sont inscrites par les bonzes sous le nom de « Nhị-Trưởng Thạch-Bì » 二相石碑, « stèles de pierre des deux généraux ».

(2) Ceci pourrait signifier. « la grotte des Génies supérieurs ». Le Tàng-Cang-Lữ me l'avait indiqué au cours de l'une de mes visites ; il n'a jamais appuyé cette indication par les caractères.



Planche XXVI. — Les Montagnes de Marbre : entrée et escalier du Huyền-Không-Động.
(Cliché de la Mission cinémat. Têtart).

A droite de l'entrée, deux traces d'inscriptions, stèles gravées au rocher, rageusement détruites. L'une porte, sous le décor d'un fronton imaginé, les 5 caractères : Nam Bửu-Đại cữ bi, « ancienne inscription du bonze Bửu-Đại » (1) ; toutes les petites lettres, qui racontaient des choses vieilles sans doute, ont disparu.

Derrière le sanctuaire de Linh-Động-Chơn, la muraille s'incurve sur sa hauteur grise et verte pour constituer un pauvre réduit rocheux.

A quelques mètres de l'entrée du Tàng-Chơn-Động, sur le côté Nord immédiatement proche de la maison religieuse de Linh-Ứng, on rencontre une poche rocheuse, petite, se prolongeant par un boyau étroit et bas, dans lequel on doit s'écraser, puis ramper. Après trois ou quatre mètres de difficultés, on aboutit à une cave, tout obscure, à paroi élevée : les bonzes l'encombrent quelquefois de débris, ou l'utilisent comme magasin de dépôt. Il n'apparaît rien d'intéressant.

Pourtant, au bord de sa paroi, tout au fond, brusquement à fleur de sol, s'ouvre la cheminée d'un puits : le gouffre du Giám-Trai (2). Cette cheminée verticale mesure environ 15 mètres (Voir Planche XLVIII, 4).

On dit à Linh-Ứng qu'un enfant tomba par l'ouverture non protégée. On accourut à ses cris : il était fixé sur une arête en saillie sur la paroi du puits. Sa frayeur au milieu de l'obscurité fut suffisante : il ne rapporta de son aventure aucun détail.

On raconte encore qu'un homme et un chien glissèrent accidentellement dans le trou du Giám-Trai ; le supérieur de Linh-Ứng les sauva tous les deux à l'aide d'un panier. Leur chute s'était terminée sur un sol sableux sans aucun dommage, parmi des ténèbres effrayantes.

(1) Cette stèle, dont l'inscription de corps est perdue, appuie la tradition que le bonze Bửu-Đại vint se retirer, sur les derniers temps de sa vie, dans cette partie de la montagne, ce qui expliquerait la présence de son tombeau voisin.

(2) Giám, « examiner, surveiller » ; trai, « jeûne, abstinence ». Mais le nom de « Giám-Trai » s'appliquerait aussi à un personnage des cieux bouddhiques. On me dit d'autre part qu'il désignait également une fonction chez les bonzes, celui qui était chargé de préparer la nourriture et les mets destinés aux cérémonies, ou peut-être encore mieux celui à qui était confiée la surveillance des périodes de jeûne.

Ce réduit de caverne obscure, le **Giám-Trai**, offre l'allure hostile d'un point atroce de réclusion ou d'un in-pace. Il n'est point jusqu'à son nom évocatif des jeûnes et des misères, des examens et des enquêtes, qui n'amène à entrevoir une destination d'autrefois sur laquelle le mutisme de l'histoire et des bonzes peut avoir fait l'oubli pour jamais. Son puits sinistre, mystérieux et facile, peut enfermer des secrets, peut-être ceux de l'ancien passé cham et ceux des plus récentes époques secouées par les troubles et les révoltes.

*
* *

Par des étages de jardins où l'on accède au moyen d'escaliers assez durs, on atteint une grotte qui descend en profondeur sur la pente orientale du **Hạ-Thai**. cette caverne n'est point souvent sur le programme des visites : les bonzes la négligent et bien peu la connaissent. Du reste, son intérêt est minime : c'est le **Hang-Đền** (1), « la grotte aux lanternes » (Voir Planche XLVIII, 4). Les stalactites accolées aux parois se détachent çà et là sous forme de flambeaux, de relief globuleux dont l'Annamite du lieu fait analogie avec ses lanternes habituelles. Cette grotte forme un couloir sur pente assez inclinée qui se prolonge dans l'ombre et est de plus en plus rétréci, avec des concrétions pariétales de plus en plus marquées. Elle finit sur un cul-de-sac, sans aucune ouverture secondaire, sans détail précisé.

Parmi toutes les bouches qui s'ouvrent visibles sur les flancs rugueux du **Hạ-Thai**, elle est une des rares qui soit précisée d'un nom, nom uniquement populaire, fixé par quelque bonze pour une grotte sans crédit et sans emploi.

*
* *

Sur un des premiers plans, à droite de **Linh-Ưng**, vers le Nord-Est, lorsqu'on prend vue de la terrasse et que l'on suit les détails sur le chaos des rochers, on s'étonne d'un creux tout tendu de feuillages, gigantesque affaissement qui s'enfonce, semble-t-il, en abîme parmi la cascade des lianes pendantes sous les arbustes dressés : C'est l'ou-

(1) Également dite, mais moins communément, « grotte de **Đặng-Lung** », qui signifie également « lanterne ». Certaines concrétions pariétales figureraient les racines de **Dạ-Trù** (patate de porc, **khoai-mài**, plante sauvage comestible *Dioscorea oppositifolia*).

verture du « **Tiền-Tĩnh** », le puits des Immortels (1) (Voir Planche XLVIII, 3).

On l'aborde par un sentier en arrière de la demeure des bonzes. La descente se fait dans le gouffre par un routin qui se précipite sur des raidillons ou des escaliers jusqu'à une profondeur de plus de 80 pieds. Il aboutit à un fond étroit, caché, frais, où les humidités filtrent parmi les mousses et s'entretiennent dans un creux semé de pierres détachées et de briques très anciennes.

*
* *
*

J'ai gravi bien souvent cette chaîne de degrés qui mêlent les dalles de marbre et les pierres d'autrefois : escalier rugueux qui suit l'assaut des roches se heurtant au milieu des végétations ravagées, allant à l'escalade de ce qui fait en haut comme une citadelle de géants. Dans ce mouvement de roches, les cent marches tracent leur chemin sinueux et nu parmi les broussailles voisines : chemin rose, chemin blanc, chemin ocre, au hasard des marbres et des briques employés.

Cet escalier prend à gauche de **Linh-Ưng**, immédiatement en arrière de la petite chapelle dédiée à l'âme des deux bonzes, le très ancien et le tout récent parmi les disparus.

Et le petit monastère, le vieux stûpa, le creux des grottes, l'oratoire secondaire, tout s'entasse sur la droite, se masquant d'un peu plus de vert au fur et à mesure que l'on s'élève. Déjà, une courbe montre à gauche un escalier accessoire dont les quelques marches conduisent sur une étroite terrasse très dégagée, marquée d'une pierre et d'une inscription. C'est le **Vọng-Hải-Đài** (2), et l'inscription nous dit que **Minh-Mạng** en ordonna l'installation en la 18^e année de son règne (1837). Le **Vọng-Hải-Đài** : c'est l'éminence qui regarde le côté marin (Voir Planche XLVIII, 5).

La vue que l'on y prend se totalise et se spécialise dans le paysage hautain et rude, plaine d'océan et plaine de sable, s'enfonçant dans un horizon perdu. Le seul mouvement en est celui de la mer et les seules couleurs qui s'y opposent sont le bleu de celle-ci et le blond indéfini des dunes, encore que souvent, sous les buées fréquentes que dégagent les jours trop chauds, l'union s'en fasse par une estompe

(1) **Tiền-Tĩnh** 仙井.

(2) **Vọng-Hải-Đài** 望海臺.

encore, plus adoucie, confondant plus et plus ces deux tons pourtant divers dans une écume mêlée des sables balayés et des franges déposées par les vagues abondantes.

Seules dans 16 vaste horizon, se détachent, en S.-E., les Culao des Chams, montrant leurs masses plus fortement teintées de l'adoucissement général et des paleurs voisines.

Le **Vọng-Hải-Đài** domine le coin de la falaise où s'ouvre précisément l'entrée de « l'Enfer ».

Et je vais parler de cet enfer, du **Âm-Phủ**, dans lequel on pénètre tout en bas.

3° *Le Âm-Phủ-Huyệt* 陰府穴. — Au pied de la muraille, dans la partie orientale du versant Sud, un tertre abrité. La falaise le surplombe, rocs crevassés que disjointent des arbustes rageurs, tenaces, cramponnés.

C'est là que s'ouvre l'entrée de « l'Enfer » (1), large porte de roches qui fut régulière il y a bien peu d'années ; mais qu'un éboulis de marbre encombre maintenant d'un bloc énorme dont le descellement fut, là aussi, favorisé par le végétal dont les racines traînent encore sur la blessure encore vive du roc (Voir Planche XLVIII, 16).

La paroi du rocher est soumise à une ombre douce, dont l'humidité féconde l'a recouverte de lichens gris, poussiéreux, que les vents ont mélangés de sables. Sous cet amas pulvérulent de cellules végétales et de silice, des inscriptions anciennes sont en partie rongées, illisibles. Quelques-unes semblent naïves dans leurs caractères malhabilement tracés ; elles avoisinent de primitifs dessins. Pourtant quatre lettres plus récentes marquent un vœu sur la couche poudreuse : **太平天下**, ce qui signifie : « La très grande paix sur terre », et elle fait antithèse curieuse puisqu'elle souligne l'entrée de l'abîme.

Le souterrain se creuse, la voûte se relève, le sol remonte. Les parois deviennent lisses d'un blanc presque pur. Un premier coude jette le chemin souterrain vers l'Ouest, dans l'obscurité déjà appuyée, et la route se sème d'éboulis schisteux. Les bonzes qui guident la marche ont pris l'utile précaution et allument alors les torches dont les flammèches se mêlent aux fumées. Les lueurs ont réveillé le vol d'innombrables roussettes dont l'agitation se précipite comme ouatée parmi quelques petits cris d'appel.

(1) **Âm-Phủ-Huyệt** 陰府穴, « Antre de l'Enfer ».



Planche XXVII. — Les Montagnes de Marbre : dans le Huyện-Không-Động.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

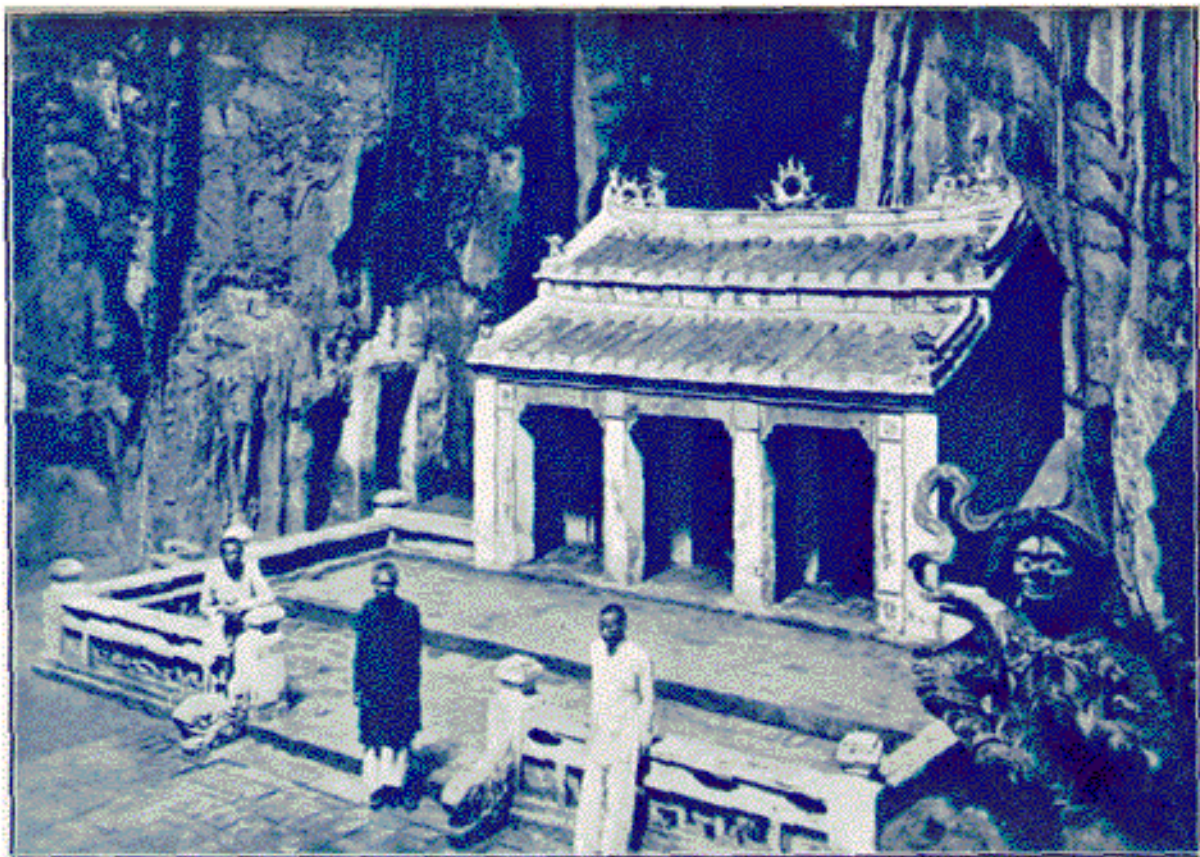


Planche XXVIII. — Les Montagnes de Marbre : pagode Trang-Nghiêm-Tự
à gauche, ouverture du Thach-Như-Cốc.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

On a parcouru déjà une trentaine de mètres qu'une salle haute se dessine, percée vers le fond d'un jour léger qui diffuse sur une pente de pierres et de terres descendues, contourne de gigantesques piliers, pour devenir impuissant sur les creux et dans les profondeurs. Des pierres délitées, brisées, couvrent le sol. On descend à travers elles par un couloir ouvert sur l'Est jusqu'à la rencontre d'un seuil étroit, facile, qui barre l'accès d'une seconde salle, à voûte haute, dont les trous légers se montrent hostiles au passage franc de la clarté.

Parmi toutes les pierres qui encombrant autour des hauts piliers, sur le sol des salles, d'énormes briques le plus souvent brisées, sont éparses, elles sont plus spécialement indiquées vers deux points des salles où l'on pourrait sans doute étudier l'organisation de quelque emplacement maçonné, oratoire souterrain, œuvre des religieux chams, les occupants d'autrefois.

C'est dans la première des salles que l'on montre, sous un pilier, l'entrée d'un puits qui s'ouvre naturellement sur une pente très inclinée. Les pierres détachées se sont arrêtées au bord et le masquent. On entend rouler avec fracas dans la résonnance du gouffre le caillou jeté dans les heurts de sa course, et le silence du grand souterrain semble en emplifier le bruit et lui fixer une plus longue durée.

J'ai eu l'occasion de mesurer un second puits, en retrait dans la paroi vers l'ouverture éclairant le talus d'éboulis. Penché sur sa margelle, à travers les torches agitées qui essayaient au-dessous de nous de chasser les ombres, nous inondant de fumée et dispersant vers les profondeurs le jeu de leurs étincelles qui semblaient s'enfoncer très loin, j'ai jeté une sonde dont le poids s'est arrêté sur un fond sableux. Le trou sans fond de la montagne marquait en trajet vertical douze mètres.

Je sais bien que les bonzes prétendent avoir repris après mon départ le métrage effectué. Ils m'ont dit que mon sondage répété s'était fixé deux fois sur un même éperon saillant de la paroi du puits. Je sais qu'ils ont laissé filer dans une direction qu'ils ont su trouver, la corde de leur sonde incapable d'atteindre la profondeur du trou. Le point d'altitude au-dessus du niveau de la mer, de cette mer toute voisine, semble bien entrer en équivalence avec les douze mètres que j'ai mesurés.

Mais l'illusion que veut garder le bonze religieux et traditionaliste, l'impression de mystère et de grandeur qu'il veut communiquer aux foules sur son abîme, ne peut que vivre surtout du souvenir et de la légende. Et l'on raconte ceci du **Âm-Phủ**

Minh-Mạng était venu aux montagnes, et ayant connu l'existence de leur « Enfer », il voulut que l'exploration en fut effectuée. Ainsi

donc il commanda douze soldats qui, éclairés de torches, devaient descendre dans les profondeurs redoutées.

Minh-Mạng attendit ; les soldats marchèrent longtemps, enfoncés dans les difficultés du gouffre . . . puis, ils vinrent supplier Sa Majesté de lever l'ordre donné : toute avance était impossible, les torches s'éteignaient. Alors Minh-Mạng consentit ; mais il voulut que des fruits portant des caractères royaux fussent jetés dans les bouches du Âm-Phủ.

Le lendemain, on retrouvait les pamplemousses, marquées en présence du roi, sur le sable de la plage (1).

La croyance est très nette d'une communication existant entre les souterrains du Âm-Phủ et la mer.

A la lueur des torches et des lampes, j'ai surveillé maintes fois, sur les hautes parois blanches des couloirs et des salles, cherchant une traduction quelconque de la pensée humaine laissée par les gens d'autrefois. L'Âm-Phủ reste muet et garde l'énigme de ses destinations anciennes.

Mais ses profondeurs, impénétrables ainsi qu'il est cru, le mystère de son étage inférieur soupçonné, méritaient bien qu'il fût le lieu d'asile des âmes perdues, mauvaises, telles les Con-Tinh, toujours désolées et toujours haineuses, ou les Âm-Hồn égarées des marins disparus.

Un pieux moine a eu le bon esprit de les en chasser.

*
* *
*

Il faut quitter le Vọng-Hải-Đài, reprendre les degrés montants. Parmi les rocs s'annoncent de plus en plus des frangipaniers vigoureux, très anciens, poussés librement ; des creux insignifiants, fentes perdues des pierres, s'enfoncent profondément, parfois de toute la hauteur des voûtes de l'étage inférieur, grottes ou couloirs, diverticules ou salles essentielles du ténébreux Âm-Phủ.

Et ce qui paraît citadelle est atteint. Le mur naturel d'enceinte s'ouvre sur une porte artificiellement élargie. Le passage sous le rocher jette dans une courte fraîcheur, surtout lorsque le soleil donne de toute sa force, faisant craquer les roches et se pencher les feuilles qu'il tourmente. Cette porte se marque des caractères. Vàn-Căn

(1) *Ngũ-Hành-Sơn* l'écrit.

Nguyệt-Quật (1) ; elle domine la rampe de Linh-Ứng et Linh-Ứng lui même étouffé de toute la housse des végétations (Voir Planche XLX, 15).

Dominant ce rocher d'enceinte, haut placée, presque au sommet du porche ouvert sur le versant de l'Est, une masse de pierre se dresse en forme de mentule gigantesque, traduisant peut-être une représentation du culte du çiva disparu. Elle n'est plus significative maintenant : c'est le simple Cột-Đá, le banal « pilier de pierre ».

L'entrée par le Vàn-Căn Nguyệt-Quật met en présence d'un coin bien spécial : c'est un petit cirque fermé de toute part d'une muraille rigoureuse de 10 à 15 mètres de hauteur. L'espace est assez étroit et plus encore à cause des masses tombées du haut de l'enceinte, poussées par les temps rudes ou les leviers de quelques plantes actives. Entre les blocs, une rangée de frangipaniers splendides, vieux arbustes protégés des vents, prospérant sans ennui comme sans mutilations. Et ils sèment, aux saisons, leurs fleurs nombreuses au parfum lourd.

Tout sur la partie Nord de la porte d'entrée, un mouvement chaotique d'énormes roches offre deux inscriptions : elles marquent les ouvertures de gouffres aboutissant à des couloirs des étages inférieurs. Ce sont les Vàn-Nguyệt-Cốc et Thiên-Long-Cốc (2), et ce dernier communique avec la grotte du vent, le Hang-Gió du système alvéolaire de Linh-Ứng.

La paroi rocheuse est creusée un peu plus loin, vers le Sud, d'une ouverture arrondie, large et aménagée. Un escalier y mène tout

(1) Vàn-Căn Nguyệt-Quật 雲根月窟, « Source des nuages et abri de la lune ».

(2) Vàn-Nguyệt-Cốc 雲月谷, « caverne des nuages et de la lune ».

Thiên-Long-Cốc 天龍谷, « caverne du dragon céleste ».

Il semblerait que l'appellation de « Vàn-Nguyệt » se soit étendue à tout l'espace enclos par la mureille rocheuse

Minh-Mạng chante ainsi la grotte de Vàn-Nguyệt :

« On y pénètre aisément par deux très hautes ouvertures qui ont apparence de portail ».

« Aux premières clartés du jour, les nuages s'en détachent ;

« Les rayons de la lune viennent y briller le soir.

« Cette grotte est d'un accès facile :

(Poésie composée par Minh-Mạng dans sa 18^e année de règne).

d'abord sur un couloir immédiatement élargi, puis ce couloir se hausse, mais sur un court trajet, se rétrécit à nouveau bien vite, formant boyau étroit, à pente très vive sur trois mètres, pour aboutir dans une salle où se trouve marquée la vieille inscription signalée déjà de Ngũ-Uàn-Sơn. L'inscription qui suit les grands caractères, est longue, nous la donnerons plus loin ; mais l'indication primitive fait juger immédiatement de la valeur ancienne. Elle est rédigée en ces termes : Ceci est le vestige de la vieille stèle des Ngũ-Uàn-Sơn qui fut érigée en l'honneur de Bouddha.

Le grotte est éclairée par un jour qui crève le toit de la salle. On désigne cette caverne du nom de Vàn-Thông-Động (1), (Voir Planche XLVIII, 14).

Le coin occidental de ce petit cirque, si bien abrité, si bien organisé, est particulièrement doux; les plantes menues, les lourdes espèces, celles des zones humides et fraîches y viennent plus nombreuses et plus fortes : hépatiques et capillaires, graminées et lobélies, monstères et callas.

Et l'on est en face d'une porte qui perce encore le rocher, semblable à celle de l'Est ; ici l'ouverture est suivie d'un portique maçonné. Elle est immense et sert de cadre à tout ce que l'on aperçoit de l'Ouest de Thủy-Sơn, les montagnes occidentales, les sables, les fleuves, tout ce qui fait le Quảng-Nam, ses plaines et ses montagnes.

Cette porte est marquée des caractères Động-Thiên-Phước-Địa (2) (Voir Planche XLVIII, 7 ; Planche XVI).

(1) Vàn-Thông-Động 雲通洞, « grotte qui communique avec les nuages ».

C'est là que Itier dit avoir rencontré « des noms tracés sur le mur en lettres européennes et incomplètement effacées ». ITIER : *op. cit.* p. 76. Elle conviendrait peut-être à la description que donne Laplace sur la caverne où il remarqua les noms, inscriptions laissées par les marins de la *Thétis* et de l'*Espérance* et où il tint à faire figurer son nom et ceux des officiers qui l'accompagnaient. LAPLACE : *op. cit.*, p. 358. Citation déjà rappelée. Peut-être également est-elle celle visitée par Haussmann :

« On nous conduit à travers les rochers amoncelés, vers une autre caverne dont l'entrée est tellement étroite que nous avons toutes les peines du monde à nous y glisser. Mais cette fois, désenchantement complet ; nous nous trouvons dans une espèce de prison dont les murs sont couverts de noms déjà à demi effacés d'une quantité de matelots français ; la jalousie méfiante des Cochinchinois netolère pas même notre écriture dans ces lieux sacrés ». HAUSSMANN : *op. cit.*, p. 394.

(2) Động-Thiên-Phước-Địa 洞天福地, « Ciel de sérénité et terre de bonheur ».

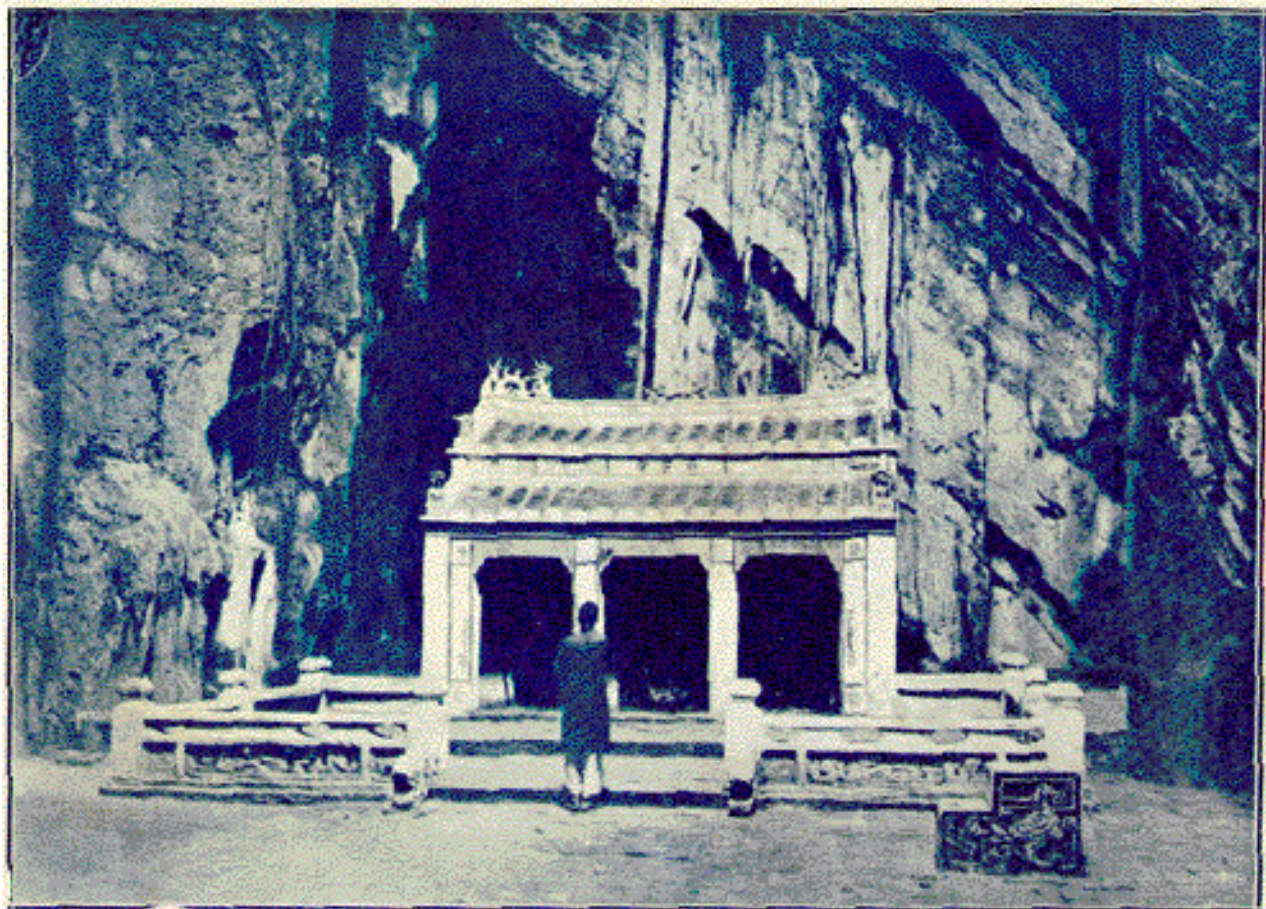


Planche XXIX. — Les Montagnes de Marbre : pagode Trang -Nghiêm -Tự
(Cliché de la Mission cinémat. Tétart).

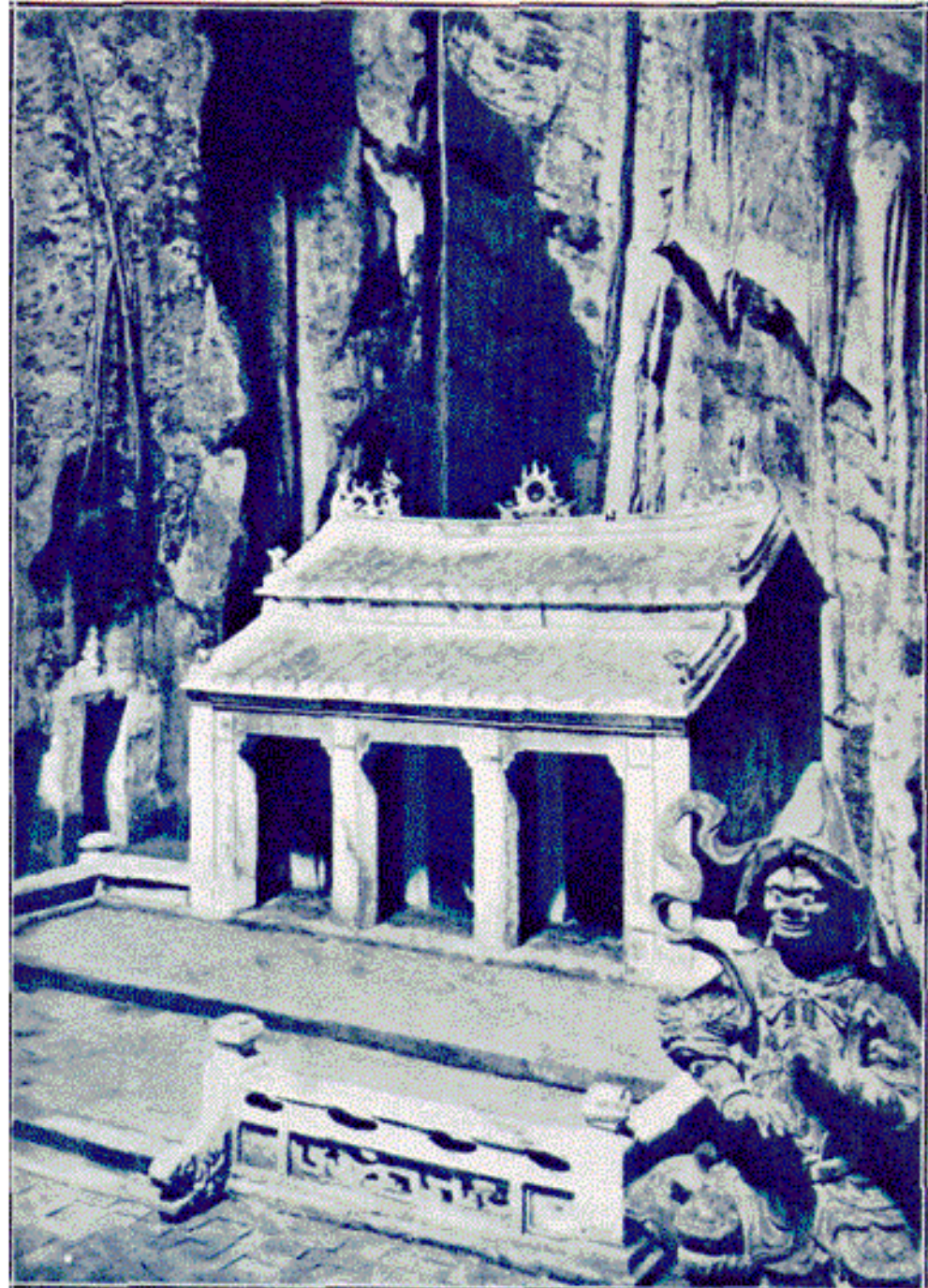


Planche XXX. — Les Montagnes de Marbre : pagode Trang -Nghiêm -Tự
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

*
* *

Il faut contourner sur la droite le rocher d'enceinte, lorsqu'on a quitté les derniers degrés qui abandonnent le cirque visité.

Un escalier reprend, briques et pierres mêlées, vieilles et belles briques très larges (puisées, les bonzes savent où !,) et les pierres sont des cassures de roches. On monte très peu, et déjà l'on aperçoit l'ancre encore mieux vu d'en bas, le Linh-Nham-Động (1) où, il y a bien peu d'années, un mandarin militaire organisa en l'honneur de la Quan-Âm un autel spécial, organisation réduite, sans faste, sans décor. Une petite statue de Quan-Âm subit un autel en maçonnerie étroit et une inscription inélégante tracée au pinceau sur la face antérieure de l'autel (Voir Planche XLVIII, 13 ; Planche XVIII).

La salle est assez haute, sans détail à signaler, pas même la poche un peu profonde qui ouvre la paroi, en pleine ombre, au Nord de la statue.

Minh-Mạng, dans une phrase poétique consacrée à la grotte de Linh-Nham, fait allusion à un arbre plusieurs fois séculaire qui abritait la grotte du « Rocher Merveilleux », ce rocher qui semblait un dragon dressé vers le palais, plus bas ; et l'arbre servait d'écran aux Immortels.

Bien avant les âges religieux annamites connus aux montagnes, la tradition nous révèle qu'un ermite vint vivre reclus dans cet isolement : il s'appelait « Tu-Bồ-Đề », et la grotte reste encore la « grotte du Bồ-Đề ».

Mais de Linh-Nham, sur l'entrée de sa grotte, on domine tout l'Ouest de Thủy-Sơn, Tam-Thai, sa pagode et son monastère, le

(1) Linh-Nham-Động 靈巖洞, « grotte du sommet mystérieux », organisée il y a quelques années par un ancien mandarin militaire du Quảng-Nam, Lành-Binh Lê-Việt-Nghiêm 黎日嚴.

C'est au voisinage de Linh-Nham-Động qu'il faudrait situer la grotte de Lăng-Hư 陵虛谷, l'inaccessible grotte, sur laquelle je n'ai jamais pu obtenir de renseignement.

Grotte de Lăng-Hư :

« C'est un ancre que l'on voit,

« Mais qu'on ne peut atteindre.

« Il semble que l'entrée en soit régulière et carrée.

« Mais la falaise où elle se creuse semble un mur lisse et droit.

« Autour d'elle les roches ont une blancheur éclatante.

« Au fond, le mystère et les ténèbres.

« Son seul accès possible serait la voie des airs,

« Car jusqu'ici l'ascension en a malheureusement été interdite aux hommes. »

(Poésie de S. M. Minh-Mạng.)

chaos rocheux où s'effacent des jardins, la stèle haute du Vong Giang-Dài et, par delà les rochers, d'autres rochers encore : masse gigantesque du Cao-Sơn, masse tronçonnée de l'autre montagne du feu ; ce sont les sables intervallaires où la vue s'épuise sur ce que l'ombre ne touche jamais ; c'est le calme Trùng-Giang presque défunt, les bosquets épars parmi les sables voisins des roches où ils bordent des buttes tranquilles, et puis, encore plus loin, l'harmonie puissante de toute la plaine révélée du delta cultivé.

Tandis que, sur le Nord, se dresse le « Trùng-Thai », la « Cîme Supérieure », que sépare de l'assise basse du Linh-Nham-Động un terrassement en partie travaillé pour de médiocres cultures, on distingue, dans un enchevêtrement de plantes vives qui drapent toute la "Cîme" du haut en bas, l'ombre de son ouverture, l'entrée mystérieuse et les portiques sacrés.

*
* *

Pourtant les détails déjà vus de Thủy-Sơn sont nombreux : il en est de mystérieux, il en est de curieux, il est des paysages splendides ; mais que représentent donc le Âm-Phủ et ses ombres, Linh-Ứng et les fortes cellules de son rocher, et la vue que l'on y découvre !

Tout l'important reste à voir !

Sortis des souterrains . . . je dis à Lee-Loo :
Elle est très belle, ta grande pagode.
Lee-Loo sourit :
La grande pagode, . . . tu ne l'as pas vue !
(P. LOTI : *Pagodes Souterraines.*)

4° *Le Hóa-Nghiêm-Động et le Huyền-Không-Động, 化嚴洞 玄空洞* Il n'y a guère qu'une cinquantaine de mètres entre le point où se brise la rampe du sentier qui mène à Linh-Nham-Động et le seuil des premières roches affaissées de la « Cîme Supérieure ». Cependant le chemin accidenté des marbres qui conduit dans le Linh-Ứng et, depuis sa pagode, les sentes dures semées de calcaires

coupants et de briques fractionnées, tout cela a disparu. L'allée est large, meilleure, unie, car l'accès de cette partie du rocher trahit l'importance de ce qu'il enferme, et cette route est cérémonielle, qui dirige vers de plus grands temples, vers des cultes de dieux plus puissants et plus vénérés.

Le mur qui entourait, tel un robuste dragon couché, l'ancien palais de Minh-Mạng, borde l'Ouest de cette route, tandis que de l'autre côté, en face de vieilles marches, un bassin maçonné, carré, sur quelques mètres, profond d'une hauteur d'homme, marque les aménagements anciens de la demeure de passage des rois.

Autour s'agite la rudesse des herbes hautes, aux feuilles coupantes, et parmi les premiers blocs jetés se fixent des arbustes, des lianes et quelques fleurs.

C'est presque dans un fouillis de verdure que s'ouvre le couloir rocheux auprès duquel se dressent, surmontés de lions symboliques, les deux premiers piliers aux sentences parallèles.

Les parois du couloir se haussent plus fraîches et moussues auprès d'un grand portique à étage, robuste : c'est le Huyền-Không-Quan (1), qui donne entrée sur la merveille (Voir Planches XX, XXI, XXII).

Moins ! Il les annonce ; car la véritable et plus superbe entrée est la brèche normale, échancrure naturelle ouvrant le calcaire, bouche géante qui mène, sur un recul du roc, dans une chambre qui est toute de clarté sur son coin Est, et où trône sur un autel élevé par des gradins moussus, la statue brillante d'une Quan-Am dorée. Les teintes du lieu sont confondues, parties maçonnées et parois franches, balustrades, escaliers, pans de roches et angles, tout est d'un gris qui s'estompe sur le blanc des marbres plus nus, ou s'augmente sur le noir des ombres et des suintements. Au plus épais des surfaces noircies, s'opposent les clartés de certaines hépatiques dont les thalles d'or vert illuminent le rocher, de même que le bronze reteint de la statue placée en haut dans son abri cultuel.

Un peu partout, des inscriptions s'évalent, souvenirs maladroits de passants trop récents, majestueux caractères reconnaissants, louanges et poèmes. C'est là que se trace, aux pieds de Quan-Âm et sur sa droite, gênée par la minime balustrade du décor, la stèle ancienne de Phở-Đà-Sơn, habituellement disparue sous la poudre des mousses humides, et que ces mousses ont peut-être autrefois sauvé des sacrilèges mutilations et des profanations des Tày-Sơn (2).

(1) Huyền-Không-Quan 玄空關, « la porte du Huyền-Không ».

(2) Voir Chapitre VII : L'inscription du Hoá-Nghiêm-Đông.

Tout ceci est le Hoá-Nghiêm-Động ; il est ainsi nommé sur la pierre. Il l'était auparavant, et une vieille inscription sur une longue pièce de terre recuite, actuellement brisée, porte, au côté de l'autel, les beaux caractères de l'ancienne désignation (1) (Voir Planche LI, B. — Planches XXII, XXIII, XXIV).

Dans l'obscurité qui emplit l'Ouest de cette grotte, un couloir plus ténébreux encore tourne légèrement sur quelques mètres. Alors apparaît très vite une buée lumineuse, et presque immédiatement l'enchantement, la féerie d'un décor splendide dont la clarté s'augmente du cadre sombre que lui fait le rocher. Sur un prodigieux fond glauque, hautement dressé et qui descend net jusqu'au sol surbaissée de la grotte apparue, des dieux d'or dominant ; en bas, des toits d'autels tachent par places du rouge de quelques briques nues ; des caractères et des signes éraillent mystérieusement la muraille ; plus en avant, des racines échevelées descendent, cordelettes balancées au vent si frais qui glace le couloir.

L'intensité de la vision s'avive plus subitement encore, lorsque la faible pente a guidé jusqu'aubord d'un escalier, sous un porche d'entrée agrandi de mains d'hommes et près duquel semblent menacer de tranquilles dieux gardiens : vision multipliée qui va vers des dieux multipliés, vers les grands plis rocheux des parois ; vision des menus autels et de la grande pagode entière qui se fait petite dans un coin d'abri, dominée formidablement par la voûte haute qui jette par un jour frangé de lianes et de figuiers, une heureuse et majestueuse clarté sur un ensemble qui paraît un pays d'ailleurs. C'est tout le Huyền-Không-Động (2), (Voir Planche LI, A ; Planches XXV-XXVII, XXXI-XXXV).

(1) Hoá-Nghiêm-Động 化嚴洞, « grotte de la transformation auguste ». Le nom de Hoá-Nghiêm fut changé en Trang-Nghiêm-Động 莊嚴洞 dans la 6^e année de Thiệu-Trí. J'ai conservé le nom de Hoá-Nghiêm que m'a transmis le *Ngũ-Hành-Sơn-lục* et une tradition conservée malgré le tours irrégulier encore du nom transformé.

(2) Huyền-Không-Động 玄空洞. C'est « la grotte de la Région éthérée », et Minh Mạng, dans ses explications sur le symbolisme des appellations données aux divers lieux de Thủy-Sơn, explique le Huyền-Không : « Huyền » signifierait le ciel et « Không » interpréterait la divinité, puisque dans cette grotte se fait le double culte de Thượng-Đế et des Tam-Thê-Phật. La profondeur de la grotte, le grand vide de son espace, appuieraient également le symbolisme de ce nom.

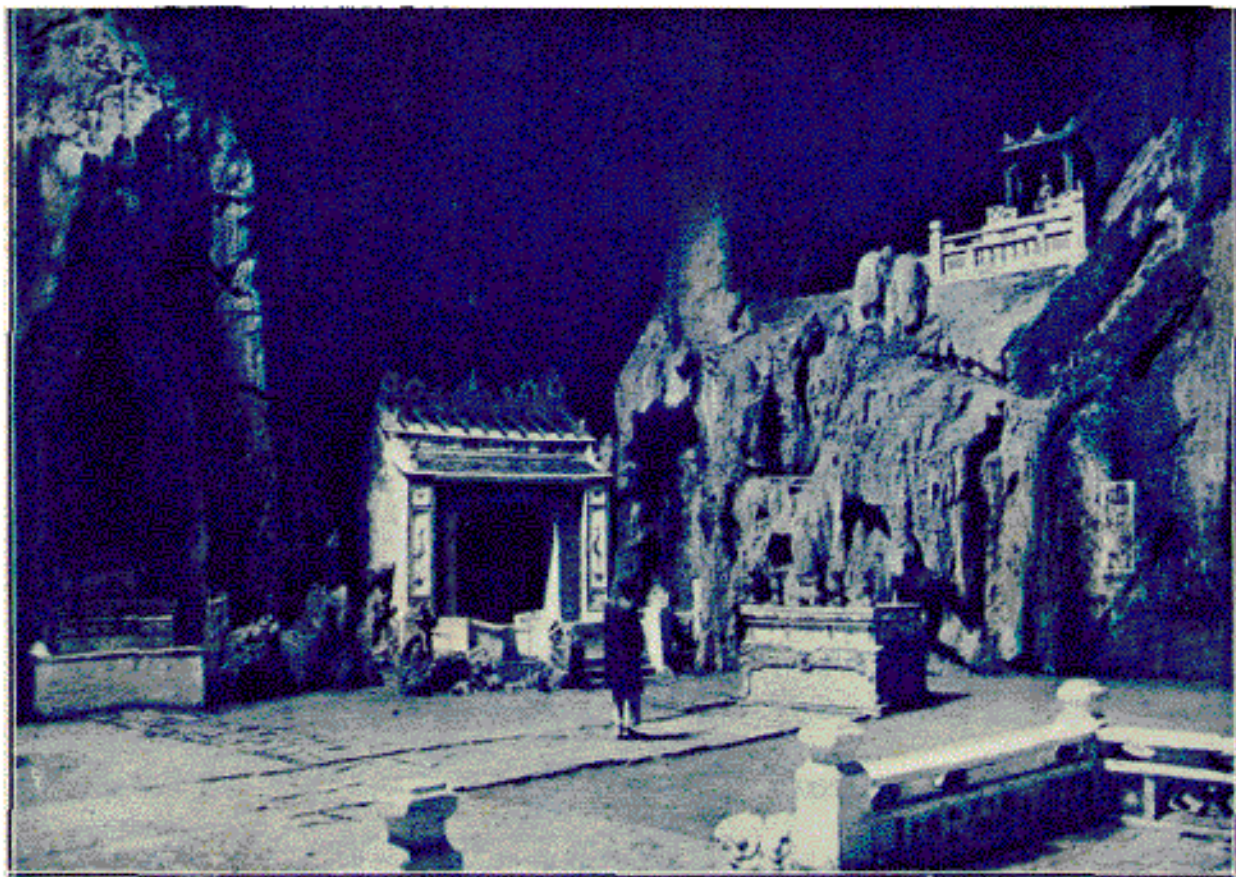


Planche XXXI. — Les Montagnes de Marbre : dans le Huyện-Không-Đông; de gauche à droite : autel de Hổ-Pháp; autel couvert du Bà-Ngọc-Phi; autel de Ngọc-Hoàng (en haut), avec sa table d'offrande (en bas).
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

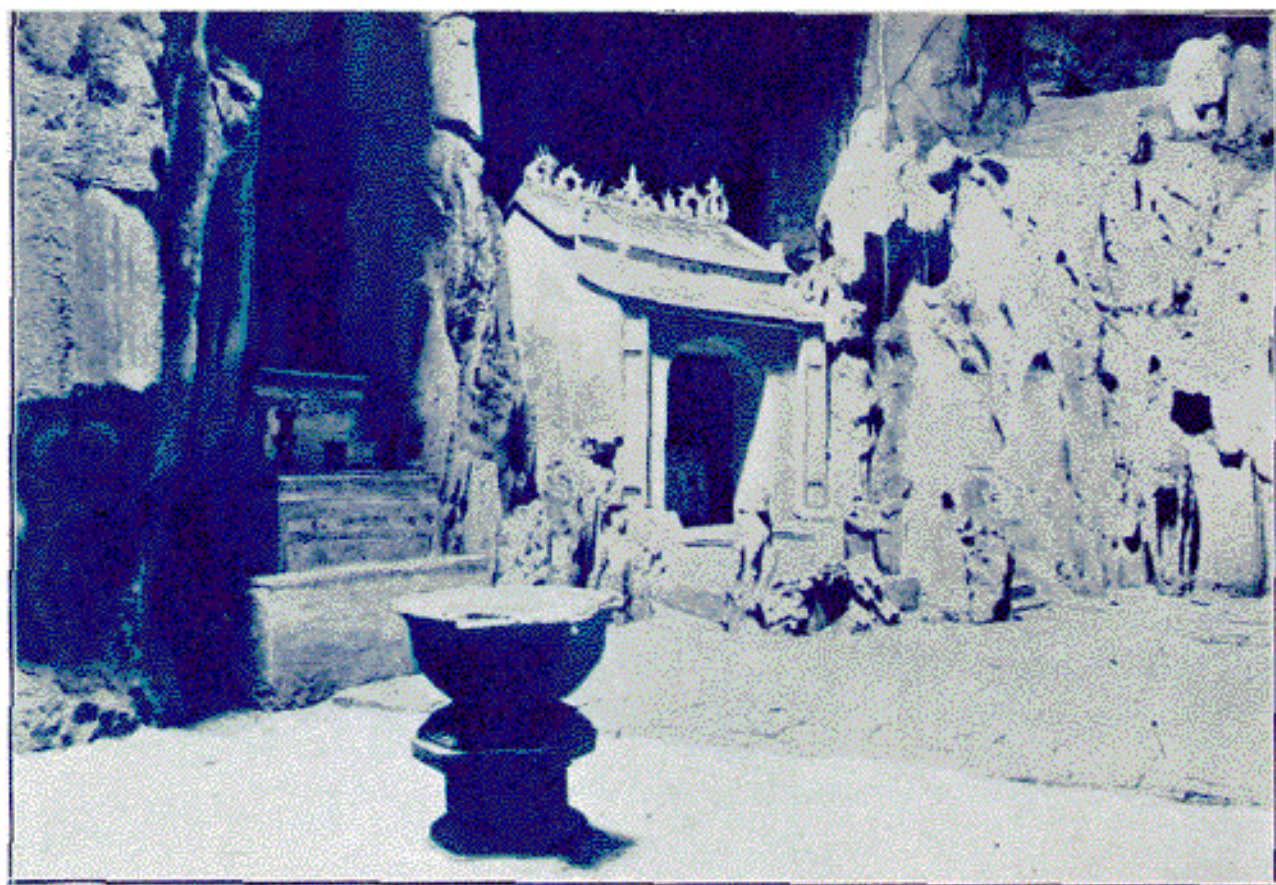


Planche XXXII. — Les Montagnes de Marbre : autel de Hố-Pháp (à gauche) et de Bà-Ngọc-Phi (à droite).
(Cliché de la Mission cinémat. Tétart).

L'escalier est d'une quinzaine de marches ; la pente assez douce du couloir à laquelle il fait suite et sa rampe particulière donnent au sol de la grotte un contre-bas de 5 à 6 mètres sous le plan du Hoá-Nghiêm-Đông. Cet escalier est tenu de marches proprement maçonnées et sur des débords de sa masse, en deux étages opposés par paires, sont situées les statues des gardiens, représentations semblables pour chacun des côtés : le génie « **Thiện** », le « Bon », à droite ; à gauche, « **Ác** », le « Mauvais ». Ils sont assis sur des monstres, et souvent coiffés de capuches rouges de protection qui rendent plus étranges encore les verts et les roses délavés qui les empâtent ainsi que leurs montures. Pauvres génies, dont ceux de Linh-Ứng nous ont donné la destinée et l'emploi, et que tous ceux qui les ont vus ont fait terribles à cause de leurs masques irrités sous les couleurs trempées de toutes les moisissures jetées par le passage dont la garde leur est confiée.

Les deux statues du bas sont en pierre, les deux supérieures sont en terre et en chaux. (Voir planches XXV, XXVI, XXVIII).

Les uns et les autres sont assis sur leurs montures aux masques d'animaux mythiques plus imprécis que ceux des monstres des vieilles légendes du pays d'Annam. Mais tandis que ceux d'en haut appuient leurs mains fragiles sur la hache et le glaive, les mains de pierre de ceux d'en bas ont un geste semblable mais que les armes ne complètent pas : elles manquent à tous les deux.

Sur leurs assises maçonnées, s'inscrivent les noms des visiteurs européens d'autrefois : on les suivait encore jadis, et maintenant ils sont en partie dissimulés sous les chaux, même quelques-uns qui s'égarèrent sur les parois voisines. J'ai recueilli il y a quelques années certains de ces vieux noms de ceux qui furent par là anciens marins ou anciens soldats : Le Khoustoun, 1865 ; Bruny d'Entrecasteaux, 13 avril 1863 ; Alexis Fabre ; Monge, 23 février 1867 ; Aces Joseph, 1875 ; Serra, 1875 ; un nom, un millésime, qui sont à demi arrachés, furent laissés par un Espagnol à l'occasion de quelque arrêt à Tourane : Marquis del Due... Navies 187 ?

La magnifique salle aux sanctuaires multiples a été souvent décrite, toujours vantée (1). Sa haute voûte s'élève en dôme, crève son toit de pierre d'une brèche irrégulièrement étoilée dont les

(1) Bibliographie :
BOUGAINVILLE : 1825. *Op. cit.*

angles fixent le jet des branches et des lianes incapables d'arrêter la splendeur du jour franc. Un figuier térébrant lance au vide de la grotte ses longues racines en cordelettes brunes et le vertige de la hauteur.

La voûte retombe aux parois raides de la salle, sur les appuis que semblent lui faire les lourds piliers, longs plis verdâtres ou gris, pareils dans leur rigidité à ceux de pesantes tentures. Mais sur cette vêtue du roc travaillé par le jeu des infiltrations et des dépôts, certains motifs apparaissent, curieusement et naturellement formés ; l'Annamite les désigne, et facilement l'on distingue : ici une tortue, un crapaud ; là l'immense trompe d'un éléphant dont la tête menue, hautement placée, fait corniche près de la silhouette monstrueusement agrandie d'une grue sacrée (*hạc*). Tout l'immense autel du fond, où trône le dieu *Thượng-Đê*, a été à peine remanié par ceux qui installèrent la grotte, moins certainement que ne le fut la tête de tigre qui émerge sur un de ses côtés, travail d'homme sur lequel la nature et le temps ont jeté malgré tout une patine trompeuse.

Ici, dans le *Huyền-Không-Động*, comme partout aux grottes de la montagne, ce n'est qu'aux murailles que se révèle le pouvoir des dépôts, Les pauvres figurations tordues, torchères ou moulures de la Grotte aux lanternes, les motifs zoomorphiques d'ici sont à peu près les seuls qui marquent dans *Thủy-Sơn*, et l'absence des formations habituelles aux creux des calcaires, stalactites, stalagmites, peut sans doute invoquer des raisons autres que celles des mutilations utilitaires

J. CRAWFURD : *Journal d'une Ambassade*, 1821. *Op. cit.*

LAPLACE : *voyage autour du monde*, 1833. *Op. cit.*

J. ITIER : *Journal d'un voyage en Chine*. 1845. *Op. cit.*

Dubois de JANCIGUY : *Japon-Indochine*. 1850 (reproduit toute la relation Itier).

H. HAUSSMANN : *Voyage en Chine, Cochinchine..* 1848. *Op. cit.*

Voyage autour du monde publié sous la direction de Dumont d'Urville.

T. I. Paris. Fume-Jouvet. 1868.

Pierre LOTI : *Propos d'Exil*. 1884.

Dr HOCQUARD : *Trente mois au Tonkin. Le Tour du monde*. 1891, 1^{er} Sem.

T. LXI, p. 331. (En décembre 1885, Hocquard quitte Haiphong sur le *Pluviôse* pour servir en qualité de médecin près des délégués du Gouvernement français alors réunis à Hué. Son excursion aux Montagnes de Marbre date de cette période).

BAILLE : *Souvenirs d'Annam*. 1880-1890.

Marcel MONNIER : *Le Tour d'Asie*. Paris, Plon et Nourrit, 1903.

DEGOUTIN : *Les grottes de marbre de Tourane (Annam)*. *Spélunca*, II. 1896.



Planche XXXIII. — Les Montagnes de Marbre : autel de Bà - Chùa - Ngọc,
dans le Huyện - Không - Động.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

commises par les exploitants religieux que plusieurs auteurs ont reprochées : raisons plus naturelles d'un toit sans épaisseur, de ses cassures trop nombreuses, laissant glisser à fond les pluies tombées sur la pierre moins attaquable.

Minh-Mạng fit escalader la montagne sur la « Cîme Supérieure », le **Thượng-Thai**, que creuse la vaste grotte, et les soldats, qui durent, suivant le rapport qui en fut donné, faire échelle humaine pour aboutir à cette ascension, laissèrent glisser un câble par la voûte du **Huyền-Không**, afin d'en mesurer la hauteur. Cette hauteur est de 7 *trượng* et 2 *xích*. Crawford lui attribue 80 à 90 pieds.

Ce serait donc une trentaine de mètres d'élévation qu'aurait la grotte. Quant à la surface de la salle, qui figure un vaste cercle irrégulier, elle a environ 25 sur 28 mètres.

Le sol de la grotte sanctuaire a été aplani et transformé, et toute sa surface, régulière et nette, absolument dégagée des débris d'objets votifs ou des feuilles tombées. Au reste, l'ornamentation est sobre : la statue vernie d'or qui trône en haut, celle du **Hộ-Pháp**, honorée, celles des quatre gardiens de l'entrée, sont les seules qui apparaissent ; tous les autres génies et les dieux sont reclus dans leurs oratoires spéciaux ou dans la pagode édifiée. L'impression en est grandie.

Une allée dirige de l'escalier à la table d'offrande de **Thượng-Đê**, sur un carrelage que va couper une autre allée transversale allant de l'autel du **Hộ-Pháp** à l'entrée du temple des **Tam-Thê**.

Sur le côté, presque au centre, est posé un brûloir dont les Annamites ont festonné la pierre.

Et puis, tout autour de la salle, il faut suivre : dans la paroi de gauche, immédiatement en arrière du gardien de l'étage inférieur de l'escalier, sur l'autel rudimentaire que lui fait un recoin de roche, une vieille statue en terre, mais mutilée, représentation du **Thượng-Đê Ngoc-Hoàng**, anciennement au trône d'honneur en place de la statue dorée ; malgré sa misère, malgré l'autre statue qui lui a succédé, on honore encore l'humble chose dans sa retraite, et elle a des prières et un peu d'entretien.

Puis, c'est l'autel du **Hộ-Pháp** ; il semble pris entre deux pans rocheux. Le chef disciplinaire du monde des dieux est un personnage

considérable dans le **Huyền-Không-Động** ; il préside au **Hội-Đông**, dont les cérémonies qui englobent les honneurs dus à toutes les puissances du lieu sont célébrées tout en face, au carrefour des allées.

Le génie qui lui fait suite est abrité dans un « **miếu** » qui utilise pour sa construction un angle plus accusé du marbre. C'est une petite chapelle comportant une niche et une bordure maçonnerie ; un personnage drapé y est assis, couvert des laquages aux couleurs heurtées, brutalement exposées, qui fixent, tout détail animant les sculptures disparu, des expressions immuables et sans vie.

Les lobules agrandis des oreilles descendent, la coiffure des cheveux semble dressée, la station assise est suivant le mode hindou ; la statue est en pierre : c'est celle de la **Bà-Ngọc-Phi**, vestige du religieux passé des Chams, vouée primitivement à d'autres honneurs pour une représentation cultuelle bien différente.

C'est le bon génie aux sentences recherchées, dont les jugements paraissent mieux acceptés, et qui répudie les parjures ; le bon génie aux manifestations puissances, la Dame favorable et éclatante. Le peuple l'appelle plus habituellement **Bà-Chúa-Ngọc**, la « Princesse de Jade », et il cite d'elle des traits nombreux marquant sa vertu et son pouvoir.

Souvent, au cours des cérémonies, des traînées lumineuses s'élèvent des feux allumés sur son autel, des étincelles jaillissent de la flamme des lumières, et le phénomène s'accuse bien davantage lorsque les brevets qu'elle possède lui sont portés.

Les gens de **Quán-Khái** disent encore que des manifestations semblables se répètent parfois chez le gardien des brevets.

On raconte d'elle : un jeune garçon porta préjudice à la pagode de Tam-Thai en maraudant dans un bétel de la communauté ; mais il fut saisi soudain, immobilisé, à tel point qu'on dut le transporter, assis, inerte, incapable d'un mouvement, comme s'il eût été réduit par d'invisibles liens. La **Bà-Ngọc** avait commis les esprits à ses ordres, et ils avaient puni le jeune voleur qu'elle voulut bien délivrer à la suite de prières et lorsqu'un sacrifice solennel eut été accompli.

Le **hộp-sắc**, le coffre aux brevets, est conservé à **Quán-Khái**. C'est ce village du reste qui a le culte de **Bà-Ngọc**.

Le 25 du 1^{er} mois annamite, la population de ce village fait une cérémonie spéciale. Elle se rend en cortège, précédée de ses notables, jusque dans la grotte, où elle porte les offrandes rituelles : porc grillé, riz et vin de riz ; les brevets sont présentés à la « Dame ». A l'issue de la cérémonie, les offrandes sont reprises pour le village.



Les parois du fond, au-dessus de sa muraille de base semée d'écritures pieuses, se creuse, irrégulière, aboutissant à une sorte d'étage dans le rocher assombri. Des gradins menus, taillés dans la pierre, accèdent depuis le mur jusqu'au Ngọc-Hoàng de bronze recouvert d'or, qui domine l'espace sur son trône couvert. Sa table à offrandes, tout au bas, est garnie des objets rituels ordinaires : chandeliers et brûloirs encens.



De l'autre côté, sur la muraille de droite, opposée à Bà-Ngọc, s'installe le petit sanctuaire de Bà-Lôi (1) qui s'apparente à l'autre dans ses œuvres bienfaisantes : procès, querelles ; elle apaise pour ceux qui la prie : Mais elle a moins de gloire et d'elle on dit beaucoup moins. Il paraît qu'elle ne détient qu'un seul brevet de génie, récent, portant le chiffre de Duy-Tân.

Hoá-Quê détient le culte qui lui est rendu, et la cérémonie se déroule, semblablement à celle que Quảng-Khái organise pour Bà-Ngọc-Phi. Ces deux cérémonies ont du reste lieu le même jour, en même temps.

Ces deux Dames célestes, telles deux sœurs, n'ont pas seulement une communauté d'action et d'honneurs, elles ont une communauté d'origine que met en évidence la similitude de leurs personnages de pierre, malgré leurs énergique remaniements de surface. Comme l'autre Bà Bà-Lôi-Phi est certainement chame ; l'une et l'autre ont été transportées des sanctuaires anciens, reprises par les cultes de l'Annam hospitalier. J'ai dit ailleurs, je crois, la valeur de leurs noms.



La muraille porte un angle rentrant sur la salle ; c'est sur son second côté que s'appuie au roc le petit édicule de la « Mammelle sacrée »,

(1) Bà-Lôi-Phi 婆来妃.

Elle a reçu le brevet royal indiqué, en la 8^e année de Duy-Tân.

le « **Thạch-Nhũ-Cốc** » (1), la petite caverne du Sein de pierre. Sous un toit minuscule se trouve un petit réduit qu'ouvre une embrasure maçonnée (Voir Planche XXVIII). Il récite une jarre en terre où s'accumulent patiemment les gouttes tombées, lentement, mais régulièrement et constamment, d'une protubérance calcaire, saillie de concrétions sur le plein rocher. Une seconde saillie de la pierre, semblablement venue, débitait jadis une eau mauvaise, et la légende rapporte que l'empereur **Minh-Mạng** la tarit un jour, simplement en la touchant. D'autres disent qu'elle cessa de produire parce que l'empereur avait plaisanté sur son débit impur.

Cette eau recueillie goutte à goutte s'utilise comme boisson, et elle agit par vertu spéciale, apportant la fertilité aux femmes infécondes et guérissant de maux nombreux ; encore, elle apaise les yeux malades qu'elle a baignés, et l'on vante l'action plus particulièrement efficace que procure celle qui fut recueillie aux premiers mois de l'année. On vient la chercher à la pagode et on la transporte au loin, partout où sa vertu est nécessaire, pour agir auprès des malades en activant heureusement les médecines ordonnées.

Malheur à la femme qui oserait toucher la bienfaisante mamelle en faisant appel à sa bonté ! elle reculerait bien loin l'époque ardemment souhaitée des maternités heureuses.

(1) **Thạch-Nhũ-Cốc** 石乳谷, « l'antre de la Mammelle de pierre ».

Thạch-Nhũ, ou **Thạch-Chung-Nhũ** 石鐘乳, désigne généralement les stalactites

L'utilisation de l'eau du **Thạch-Nhũ** n'est pas absolument spéciale à celui-ci. Il existe dans la montagne, à l'Ouest des charbonnages de **Nông-Sơn** 農山 au **Quảng-Nam**, près du haut **Sông-Thu-Bôn**, un rocher porteur de protubérances mammiformes et désigné pour cela du nom de **Phật-Bà**, « le Bouddha dame ». Les gens de la région recueillent l'eau qui sourd et l'emploient sur les yeux des malades.

Le P. Koffler a raconté les difficultés qu'il avait eues pour obtenir des briques de stalactites qu'il envoyait chercher dans les grottes du Nord du **Quảng-Binh** (**Cu-Lạc**) et qu'il utilisait, suivant une thérapeutique de l'époque, pour les maladies d'yeux.

La croyance aux pierres dont l'eau guérit les affections de ce genre est fréquente par tous pays. On pourrait citer en France un granit de Terne, dans la Creuse ; la cupule du rocher, dite « Fons de las Uels », à St-Marc, en Auvergne ; les protubérances de la pierre de la Hure, au voisinage de La Réole (P. SEBILLOT : *Folklore de France*. T. I.).

Comme similitude d'appellation, il est curieux de marquer « las mammas », stalactites d'une grotte de Bastens, dans les Landes, que vont sucer les nourrices pour obtenir du lait (Alfred HAROU, in : *Revue des traditions populaires*. T. XIV. p. 473),

Une croyance locale affirme que le Thạch-Nhự est entouré d'un cercle d'or, profit d'un don royal.

Lê-Quang-Đình, dans sa Géographie, parle du Thạch-Nhự et célèbre en outre les qualités de son eau qui, utilisée pour la préparation du thé, communique à celui-ci un arôme plus affiné et un goût plus sucré. Le thé, boisson des communautés, est généralement préparé avec l'eau du Thạch-Nhự.

* * *

Dans le vaste retraits qui force la paroi de droite prend place la pagode, le temple des Tam-Thế, le Trang-Nghiêm-Tự (Voir Planches XXVIII, XXX).

Aux époques des vents terribles, déchainés en typhons, les tourbillons que créent les appels d'air des couloirs et des voûtes, manifestent parfois avec fracas dans la grotte de Huyền-Không. Il y a près de 20 ans, en 1904, le grand typhon qui s'abattit sur le Centre-Annam secoua la montagne ; il souleva dans la vaste grotte la pagode d'alors, et l'anéantit. Elle ne fut relevée que quelques années après, car en 1907, existaient encore ses ruines et ses autels dépouillés.

La pagode des Tam-Thế maintient le culte des Boubdhas installés au centre, avec Thích-Ca, ayant à sa droite Di-Lạc et à sa gauche Di-Đà. Les statues de cette trinité sont en bronze, de même que celles qui marquent Phổ-Hiền (proche de Di-Lạc) et Văn-Thù (au voisinage de Di-Đà).

A droite et à gauche de l'entrée sont les deux petits autels des Thập-Điện (Thập-Điện-Vương) (1), qui représentent les dix juges placés chacun dans l'une des dix régions infernales.

Mais lorsque les détails de la grotte ont été vus, on se reprend à l'impression totale : longtemps, sans phrases pour traduire les pensées soulevées, on s'égare dans une contemplation où l'oeil surtout se satisfait.

(1) Thập-Điện-Vương 十殿王.

C'est la salle immense, dont la moelleuse et mystérieuse symphonie des verts grisâtres et des noirs estompés s'accuse davantage de l'or du dieu d'en haut et des tons différents des toitures ; c'est le jour jeté de la voûte au travers des broussailles, parmi les racines plongeantes, glissant sur les tons crus, avivant les ombres. Et tout cela, avec la fraîcheur du lieu, l'étrangeté des génies gardiens, l'appareil cultuel réduit, le choc de la goutte d'eau plus sonore dans le silence régnant, tout cet ensemble saisit l'âme. Les âmes d'Occident se recueillent comme devant un beau décor, puisque tout se fond dans ce décor, et l'on oublie que là, des voix religieuses se sont fait entendre, que des prières de pauvres êtres ont exhalé des misères et des espoirs. L'hommage vibrant de tout un travail harmonisé monte vers la seule nature, travail que les statues des dieux et des génies peuplent mais n'animent pas.

Pour l'âme annamite, effrayée du mystère, dominée par la solennité du lieu, par ces cultes offerts, c'est le sentiment du redoutable qui s'élève. Pieusement, l'indigène dévot et ceux qui n'ont pas échappé totalement à l'emprise de tout un passé de croyances brouillées, descendront les degrés : les uns frôleront les murailles, se courbant à demi en passant devant les autels, et les paroles se feront sourdes, craignant les profanations.

5° *Tam-Thai-Tự* 三台寺. — Elle est bien semblable à la pagode de Linh-Ứng, la vieille pagode de l'Ouest, le Tam-Thai-Tự (1), la « pagode des trois Cîmes ». Elle est enclose à l'arrière où une seule porte permet accès. Un portique la précède (Voir Planche XLVIII, 6. — Planches XVII, XIX).

Minh-Mạng s'occupa de sa restauration ; elle a reçu, à travers les années, des dotations et des largesses. Comme **Linh-Ứng-Tự**, elle semble subir la misère des temps.

Elle porte son titre au panneau de l'entrée. **Minh-Mạng** la fit restaurer et la dota. Son nom l'a toujours suivi.

(1) Elle fut installée sur ordre de **Minh-Mạng**, dans la 6^e année du règne. Elle porte cette date sur son panneau de bois laqué de rouge aux lettres dorées. C'est à Tam-Thai que se font les invocations pour les demandes de postérité, concurremment à celles qui se font au temple bouddhique de **Huyền-Không-Động**.



Planche XXXIV. — Les Montagnes de Marbre : autel couvert de Bà - Chúa - Ngọc (à gauche) et de Ngọc - Hoàng (à droite).

(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

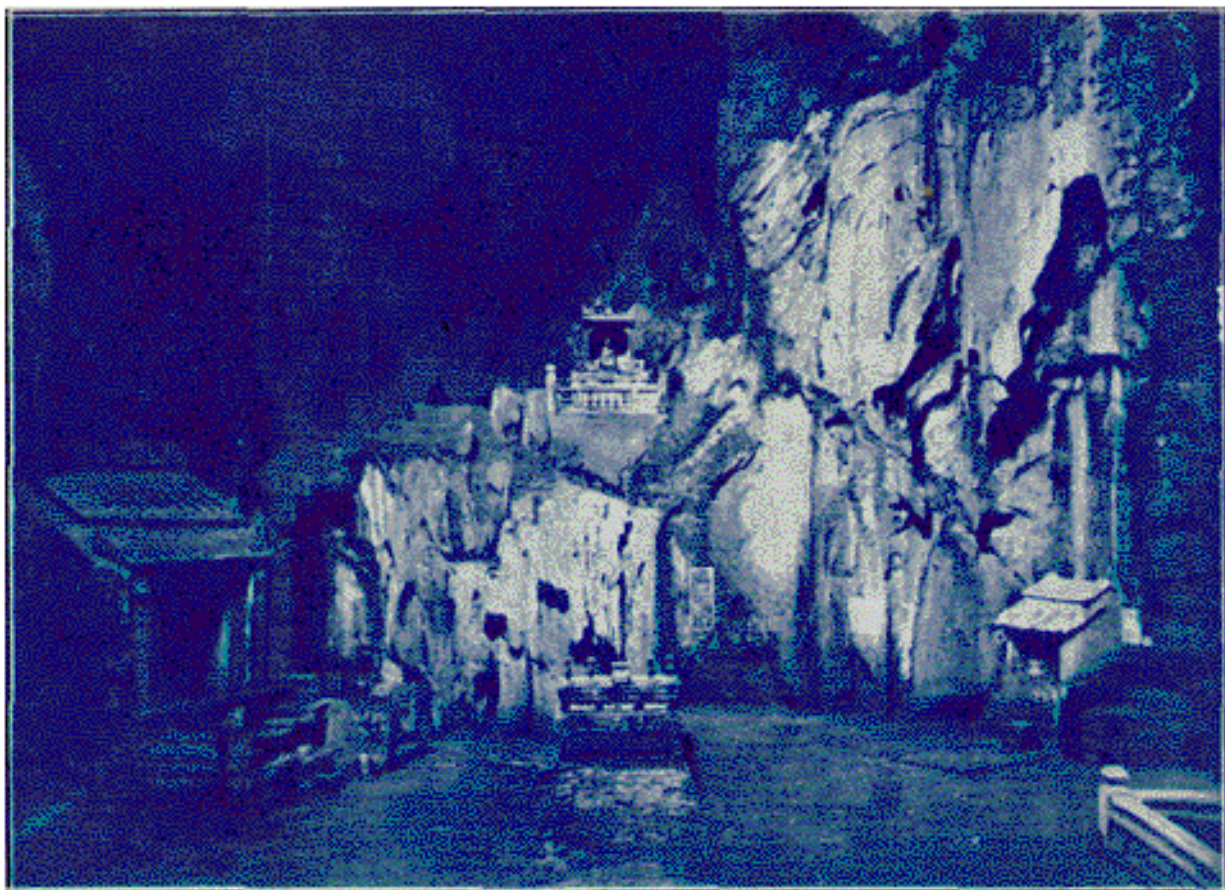


Planche XXXV. — Les Montagnes de Marbre : grotte Huyền-Không-Động :
autel de Bà-Chúa-Ngọc (à gauche), de Ngọc-Hoàng (au centre) et de Bà-Lôi (à droite).

(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

Cette pagode est consacrée au culte bouddhique que représente Di-Lạc, en place d'honneur dans sa statue de bronze.

A la gauche du Bouddha des temps futurs, on honore Gia-Lam (1), figuré en bois : c'est le Quan-Thánh, le Quan-Đề, ou Quan-Vô chinois, dont l'histoire est illustrée par les légendes des Tam-Quốc : ce général, précieux compagnon de Lưu-Bị dans sa lutte contre le roi Ngô, préféra la mort à l'abandon de son maître. Il fut décapité avec son fils.

Tổ-Sư (2) tient la droite de Di-Lạc, statue de terre marquant le premier religieux qui vint prêcher la doctrine du Bouddha.

En avant de Di-Lạc est la table de dévotion du Hộ-Pháp, qui tient ici le titre de Kiên-Lão ; son simulacre est en bronze.

Mais tout en face de l'entrée que gardent les assistants de droite et de gauche (Tả-Phụ, Hữu-Bật) (3), sur la première table ornée de détails ordinaires : brûloirs et chandeliers, se trouve la tablette en bois laqué aux caractères dorés qui marque le culte aux bonzes disparus.

Près de la paroi de droite, à la partie moyenne, est dressé le Vọng-Tự des La-Hán, l'autel des dix-huit arhats.

Comme à Linh-Ứng, on trouve les mêmes accessoires rituels, un peu plus de clarté sur de semblables poussières et sur un pauvre décor.

C'est sur le côté Nord de la cour de la pagode que s'ouvre le Động-Thiên-Phước-Địa, sur son espace entouré de murs hissés jusqu'au flanc du Thượng-Thai, se terminant dans ses roches, glissant, ondulant leurs faîtes écaillés, telles les crêtes de gigantesques dragons d'empire (Voir Planche XIX). Minh-Mạng y avait fait installer le palais des passages.

Sur l'emplacement même où fut édifiée la demeure royale durant le temps de gloire, de richesse et de piété, j'ai connu autrefois l'existence d'une maison banale transformée en abri pour des visiteurs trop joyeux. Les murs à la chaux nommaient des gens nombreux ; mais que de sottises, de tristes choses inscrites ! L'abri était en

(1) Gia-Lam 伽藍. Le culte du Quan-Thánh 關聖 (Ông-Thánh-Quan) est populaire dans les temples à influences venues de Chine. Il en existe une statue gigantesque dans la pagode dite « des Minh-Hương » à Faifo.

(2) Tổ-Sư 祖師.

(3) Tả-Phụ Hữu-Bật 左輔右弼.

désaccord avec le cadre, il a heureusement disparu, laissant la vide aux broussailles, moins lamentables aux souvenirs qu'un affligeant et tumultueux local.

Devant la pagode est son portique d'entrée, qui nous mène face aux marches hautes de l'escalier accédant par la falaise Sud, parmi ses sables d'envahissement. Sur la droite se rangent la cour de la communauté et les maisons des moines. Le coup d'œil depuis la terrasse en bordure des gradins est magnifique : la vue plonge par la brèche qui entaille l'énorme falaise, à nu, depuis sa hauteur où se balancent les lianes du sommet. Les escaliers de marbre, irréguliers, dévalent jusqu'au premier palier, où s'arrête l'encoche et sur lequel gisent les prismes gigantesques des pierres d'une porte disparue.

Dans ce cadre puissant se dessine Mộng-Sơn en partie, son intervalle de sables et les stûpas nouveaux ; vers l'Ouest se remarque la misérable Dương-Hỏa-Sơn et les détails intermédiaires. (Voir Planche XXXVI) 1

La partie orientale de la faille forme un à-pic, inaccessible ; la partie opposée est surmontée d'une stèle, et l'on peut atteindre ce sommet tablé d'une terrasse étroite, où précisément la stèle marque les trois caractères : Vọng-Giang-Đài (1), « le belvédère d'où l'on voit les fleuves » la plaine, le delta. Il fait opposition au « đài » de la mer, à celui de Linh-Ứng, et tous deux sont d'une époque semblable.

Point dominant merveilleux, la terrasse du Vọng-Giang fait assister à toute la magie du delta du Quảng-Nam, tons incertains, détails perdus, panorama des calmes rizières, des verts et des jaunes dispersés au gré de l'avance des cultures, panorama des villages devinés, des pagodes dénoncées par leurs bois mieux que par les tons brunis des toitures, panorama immense de tout un lointain montant dentelé dans le ciel.

C'est le point bien spécial, et le meilleur, pour prendre contact avec l'ensemble des Ngự-Hành-Sơn.

La cour des bonzes est large, moins étouffée ici qu'à Linh-Ứng ; du reste, la retraite des religieux desservants de Tam-Thai est plus vaste et plus haute, et semble plus riche.

C'est sur l'autel du fond de la salle principale que se tient le cuivre doré portant l'inscription de Minh-Mạng, dans un dessin en forme de flamme. Il est là au centre, parmi les « bài-vị » (tablettes) commémorant les vieux serviteurs des pagodes de Thủy-Sơn, disparus dans les temps.

(1) Vọng-Giang-Đài 望江臺.

Une jolie porcelaine, simple de décor, maintient dans le sable qui la remplit les josticks allumés, et porte les lettres du Bouddha A-Di-Đà, lettres bleues dans la couverte blanche.

Cette salle est le Sơn-Phòng, « la chambre du monastère ».

Non, les dépendances voisines ne sont pas à voir, non plus la maison qui fait suite, et où vit isolé à l'heure actuelle un ancien bonze de Tam-Thai ; sa demeure s'appuie presque au rocher entaillé et crevé, et elle s'ouvre sur une cour où se dresse une stèle datée de Tỳ-Đức. On traverse cette cour et les petits jardins semés de tabacs ou de légumes, pour s'engager par un sentier rugueux, où surgissent des blocs cristallisés, qui descend à la pagode de Tỳ-Tâm et à la cour de Phổ-Đông.

6° Phổ-Đông-Tháp et Tỳ-Tâm-Tự 普同塔慈心寺. — Phổ-Đông-Tháp, Tỳ-Tâm-Tự (1), monuments pieux, souvenirs aux morts dont les ossements sans âge furent recueillis un peu partout, et que la tour abrite, tandis que la pagode, celle du « Cœur miséricordieux », détient le culte de leurs âmes.

La tour de Phổ-Đông est un stûpa : c'est le monument bouddhique simple, gardé par un entourage de murs maçonnés. Tout le monument, protection et mausolée, est d'un mélange de matériaux, marbres et briques, mais briques très anciennes, des plus belles et des plus fortes qu'ait jamais produites le Champa.

La pagode de Tỳ-Tâm est un peu plus bas. Elle s'offre au culte de Địa-Tạng (2), qui semble préposé aux jugements des âmes, et qui réunit sur chacun de ses côtés les autels des Thập-Điện-Vương, ces souverains magistrats des régions infernales.

Pieusement, un autel consacre le souvenir des anciennes dynasties : Đinh, Lý, Trần, Lê, qui ont régné jadis sur le vieux pays, et une stèle assemble les honneurs aux Bouddhas dispersés.

Un autel proche, dédié aux âmes errantes, recueille la pitié des prières pour tous les défunts, victimes de mer ou oubliés des hommes.

(1) Phổ-Đông-Tháp 普同塔, « tour de l'universel Groupement »

Tỳ-Tâm-Tự 慈心寺, « temple du Cœur miséricordieux ».

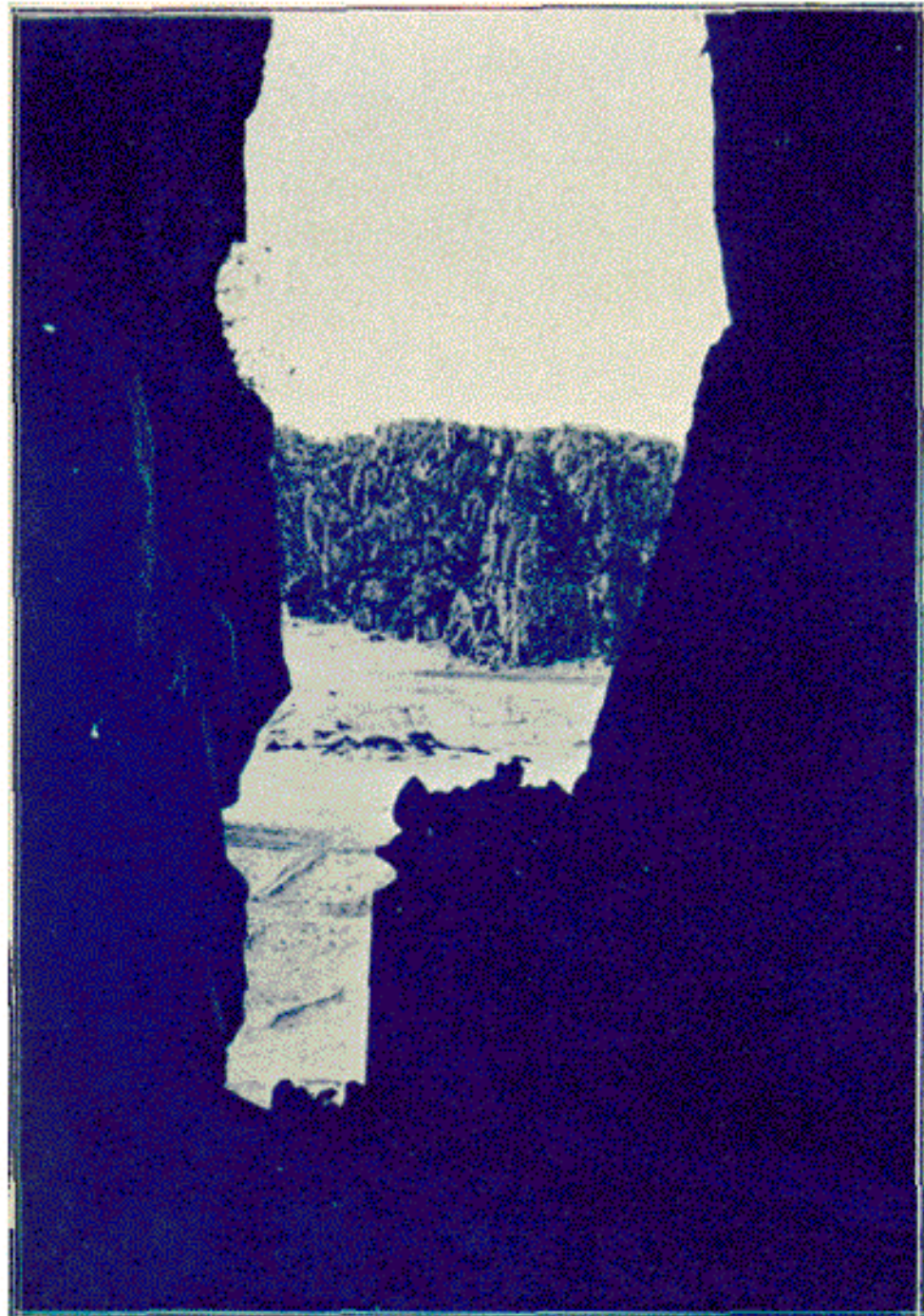
(2) Địa-Tạng 地藏, est confondu parfois avec Mục-Liên 目連, en Annam.

Et puis, au delà, ce sont les rochers, des plantes vagues, une région incertaine, chaotique, sans approche, où il n'y a plus rien, et où sans doute il n'y a jamais rien eu, ni grotte possible, ni refuge, mais seulement la roche hostile, jalouse du terrain qu'elle défend.

Plus encore que je n'ai pu le décrire, la montagne est immense par tout ce qu'elle porte, ce qu'elle étale et ce qu'elle cache. Admirable lieu de paix, choisi pour la prière et le repos d'âme, son caractère pieux semble cependant être oublié, perdu pour beaucoup, mais non pour les quelques dévots que tourmente la crainte des génies ou qu'étreint la mélancolie d'une vie qui s'enferme dans ses idées de charité et d'abstraction, non plus que pour les gens de ses villages qui la connaissent mieux par ce qu'ils en gardent le souvenir des merveilles et qu'ils prennent le souci du culte de ses dieux .

Pour tous, elle a le mérite de ses beautés, et elle donne à tous la vive impression de ses contrastes, sa rudesse et sa douceur, l'ombre et la clarté, et sa vieille gloire plus poignante encore et robuste sous une apparente tristesse d'abandon.





Plaque XXXVI. — Les Montagnes de Marbre : vue sur MỘC - SON,
à travers la faille du grand escalier, près du temple TÂM - THAI.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).



CHAPITRE V

LA VIE AUX MONTAGNES : LES CULTES, LES BONZES

Heureuse la retraite du voyant qui
sait la loi et qui s'y complait ! Heu-
reuse la vie inoffensive qui se contraint
à ne gêner aucune autre vie ! Bien
heureux qui a affranchi tout désir et
qu'aucune passion n'agite !

(Vinaya-Pitaka, Mahāvagga).

La vie des bonzes aux montagnes est celle de la plupart des bonzes perdus dans des retraites de hauteur ou sur les îles ; elle a un caractère peut-être un peu spécial en raison du cadre et de la distribution des cultes dans la dispersion des autels.

Et parce que le lieu en lui-même est farouche, même aux temps fastes où les cérémonies étaient amplifiées par les faveurs royales, où les desservants des pagodes recevaient activement le concours utile des villages et les dotations de la Cour, il fallait bien toute l'emprise d'un mysticisme profond et un détachement bien décidé de toutes choses humaines pour se jeter en entier dans la rigueur des grands rochers et dans la sauvage mélancolie d'un silence presque absolu du monde des êtres

On a dit sur ces religieux bien des choses ; on a supposé sur leur origine, on a parlé de leur ignorance, de leur moralité, on a critiqué leur vie.

J'imagine que ceux qui en ont ainsi parlé les ont fort peu et fort mal connus, et les appréciations diverses dont ont maléficié ces bonzes émanaient plutôt d'un besoin d'écrire que d'une nécessité de décrire.

Itier (1), parlant de sa visite au Fang-Chang (le **Sơn-Phông**, l'abri des bonzes de Tam-Thai), note des « ombres légères n'ayant rien de masculin dans la démarche », Se glissant « derrière les paravents pour disparaître dans la profondeur des appartements secrets ». Baille donne l'impression traduite de son interprète, qu'il commente, semble-t-il, avec un gros rire, et pour le prétexte relevé par Itier. Je cite :

« Au moment de notre passage, ils étaient quinze, divisés en deux couvents et réunis sous les ordres d'un supérieur unique (thu-tri). Ces hommes, de fort humble condition, ne sont entrés dans le monastère que volontairement, les uns parce qu'ils étaient les victimes des dissensions de famille ou aussi parce qu'ils avaient échoué dans les examens de lettrés ; les autres, purement et simplement, pour se soustraire aux charges communales, c'est-à-dire à la milice et à la corvée. Ils ont des femmes, mais la vérité nous oblige à dire qu'ils n'ont pas eu le droit d'être fort difficiles dans leurs unions. Leurs femmes ne sont, en effet, nous explique un interprète, recrutées que parmi celles qui « n'ont pas été demandées en mariage, qui ont été trompées et délaissées par d'autres hommes, ou qui enfin, ont commis des fautes contre les lois ». Il ne nous a pas été donné d'apercevoir une seule de ces dames et il vaut mieux croire que l'interprète est un impertinent. Cependant à toutes les portes se montrent les figures rieuses de petits enfants fort bien portants, peu vêtus d'ailleurs, mais qui semblent au moins témoigner que les bonzes ont trouvé le bonheur conjugal au fond de la résignation et demeurent, à tout prendre, assez contents de leur sort ».

Et plus loin :

« Les prêtres qui peuplent ce séminaire sont des simples qui ne rêvent pas la conquête morale du monde, comme ceux des bonzeries de Ceylan. Sumangala n'est pas parmi eux. Ils n'eussent pas pu, je le

(1) J. ITIER : *op. cit.*, p. 78. Je donne pour la curiosité le renseignement suivant : Itier dépeint dans l'une des pagodes un Bouddha qui ressemble étrangement au **Di-Lạc-Phật**. « La statue dorée du Dieu des plaisirs sensuels occupe le maître-autel du fond. Ce Dieu est représenté, comme en Chine, sous la forme d'un vieillard obèse assis et riant de ce rire ineffable inconnu au méchant : tout rit dans cette personification des plaisirs sensuels, jusqu'au gros ventre dont on croit voir les tumultueux soubresauts (*Ibid.*, p. 75).

crains, inspirer à Paul Bourde les belles pages qu'il écrivit au sortir de la bonzerie de la Sripada, non plus qu'évoquer devant lui les troublantes visions philosophiques qui l'assaillirent sur le sommet du pic d'Adam. Leur ambition est plus bornée et leur misère n'a rien de décoratif. Il ne nous ont guère apparu que comme de pauvres parias du monde et de l'esprit, assez insouciants des devoirs du culte et de la méditation religieuse, et même de toute dignité extérieure, à moins qu'après tout, sans besoins ni troubles de l'âme, abrités derrière les frais ombrages de leurs rochers, entre le ciel et la terre, ils n'aient trouvé là, en vrais sages, dans la douce abdication d'eux-mêmes, la suprême formule de la science et de la félicité humaine » (1).

Mais M. Bourde a écrit sur les montagnes (2), les « *quatre montagnes* d'un blanc légèrement lavé de bleu ». Son inspiration lui a permis de créer un jardin planté de figuiers au sommet de l'une d'elles et de développer cette chose étrange: « De loin ces arbres paraissent chargés de gros fruits : en approchant, nous vîmes que ces fruits n'étaient autres que des nids suspendus aux branches dans lesquelles se querellaient des volées de loxias ». Mais le figuier étant un arbre de Provence

Il parle aussi des bonzes.



Ce sont de pauvres gens, en toute valeur ni meilleurs ni pires que ceux des pagodes dispersées dans l'empire. Leur abstraction est sans doute plus grande que celle de la plupart des autres, vivant dans les villes, auprès des villes, avec un souci matériel diminué, mais vraisemblablement avec une vie contemplative amoindrie parce que heurtée plus fréquemment par le contact des hommes.

Nos âmes chrétiennes ou imprégnées d'un atavisme inconscient de la très vieille foi ont peine à comprendre le vain labeur et le sacrifice stérile de ces êtres. Ils ont leurs prières, leurs rites religieux ; leur mode de vie les dégage assez des besoins matériels, et leur tranquillité est à peine troublée par le geste vague avec lequel ils accompagnent aux grottes et aux temples le visiteur étranger.

(1) BAILLE : *Souvenirs d'Annam* (1886-1890), p. 95-105.

Les descriptions de Baille et ses interprétations sont souvent erronées, et sa documentation est parfois triste chose. Je relève cette note immense : « Les prêtres n'étudient que des cantiques en caractères thibétains. Les caractères leur sont fermés. Telle est leur seule étude ».

(2) P. BOURDE : *De Paris au Tonkin*, p. 97. Le figuier n'existe pas ici comme arbre de culture et les figues sauvages ne sont guère prisées.



Le mode de répartition des bonzes dans ces pagodes ne dépend nullement des volontés personnelles : il est soumis à des règles dictées par les ordonnances royales et, comme ailleurs, les grades et les désignations sont décidées par la Cour.

Une ordonnance de la 7^e année de Minh-Mạng (1826) fut la première de ce genre, semble-t-il. Elle désignait Trần-Văn-Trùng (en service à la pagode de Thiên-Mụ, près Hué) et Nguyễn-Văn-Như (du Long-Quan-Tự) comme Trù-Trì aux pagodes de Thủy-Sơn. Les bonzes Nguyễn-Văn-Khánh, Kiều-Văn-Bửu, Võ-Văn-Niên et Phan-Văn-Đĩnh devaient les accompagner. Chacun d'eux était muni d'un brevet officiel.

Puis, l'effectif s'augmenta et il y eut jusqu'à 17 personnes préposées au culte. Tam-Thai-Tự comptait : 1 Trù-Trì, 2 Đại-Sư et 7 Tăng-Chúng. La pagode de Ứng-Chơn disposait de 1 Trù-Trì, de 2 Đại-Sư et de 4 Tăng-Chúng (1).

Au cours de la 2^e année de Duy-Tân, une ordonnance réduisit le nombre de ces desservants. Il y eut pour les deux pagodes un grade plus élevé, un Tàng-Cang (2), qui comptait à Tam-Thai-Tự, dont il était le supérieur, et devenait chef religieux de Thủy-Sơn. Linh-Ứng conservait son Trù-Trì ; les maîtres bonzes disparaissaient des deux pagodes, et le nombre des Tăng-Chúng, pour chacune d'elles, était descendu à 2.

Les choses n'ont pas dû changer.

Mais les ordonnances royales fixaient également les traitements de ces religieux ; ils étaient des plus réduits. Sous Minh-Mạng, devaient recevoir mensuellement :

le Tàng-Cang : 1 *vuông* de riz et 3 ligatures,

le Trù-Trì : 1 *vuông* de riz et 2 ligatures,

le Tăng-Chúng : 1 *vuông* de riz et 1 ligature.

Le *vuông* mesure environ quarante litres.

L'ordonnance de la 2^e année de Duy-Tân transform les traitements en soldes : celle du Tàng-Cang fut de 1 \$ 66; celle du Trù-

(1) Trù-Trì 住持, chef d'un groupement de bonzes bouddhistes.

Đại-Sư 大師, bonze-maître.

Tăng-Chúng 僧衆, simple bonze.

Đạo-Chúng 道衆, novice.

(2) Tàng-Cang 僧綱, grade élevé en religion bouddhique.



Planche XXXVII. — Les Montagnes de Marbre : du sommet de Thuy-Son, vue sur les Hoà-Son.

(Cliché communiqué par M. le D'Sallet).

Trì, 1 \$ 58 ; celle des Tạng-Chúng, 1 \$ 26 ; ces soldes paraissent bien comme un minimum des plus audacieux pour une ration d'entretien.

Les bonzes vivent sobrement et pauvrement, le principe de leur alimentation est le végétarisme le plus formel. L'observance en est-elle générale ? Mais je sais que le Tạng-Cang Lữ était farouchement intransigeant sur ce point. Il vint se confier à l'hôpital de Faifo, en 1920, pour la maladie déjà marquée à laquelle il finit par succomber. En dépit de toutes les explications, de toutes les raisons, le vieux religieux ne voulut jamais se départir de la règle qui bannit tout aliment provenant d'une source animale : lait, œufs, graisses, saumures, aussi bien que les viandes et le poisson (1).

Ainsi puisent-ils dans leurs cultures les plus immédiates de leurs ressources ; cultures diminuées, car j'imagine bien que les vieilles servitudes déterminées, imposées aux villages, sont devenues discrètes et relâchées ; mais ils ont aussi les dons des fidèles et leurs pagodes vivent des offrandes qui leur sont apportées. Tout cela forme un ensemble qui habille et nourrit misérablement, qui décore et répare à peine.

Comme partout ailleurs, les devoirs des bonzes aux montagnes relèveraient donc de l'ascétisme le plus complet. Cependant, leur végétarisme est d'une intransigeance qui ne sait avoir de sanctions, et les prohibitions fermes ont peut-être des accommodements : l'alcool interdit se limite sans doute au seul alcool de riz, car notre vin n'effraie pas tous ceux des communautés.

Quant aux spectacles relatés par Itier, par Baille, par d'autres, ils infirmeraient leur vie de célibat à laquelle leur règle les astreint comme partout ailleurs. J'avoue que, au tours de tant de visites faites, usant familièrement, parfois indiscrètement, des facilités que l'on accordait à mes recherches, je n'ai jamais vu ni « ombres féminines », ni « disparitions effarées », non plus que je n'ai vu « les visages souriants de tout petits enfants », ni entendu leurs cris. Objectivement, je ne puis que donner ce témoignage.

Leur vie est tracée toute pure, dégagée de tout malaise sensuel, organisée pour l'étude religieuse, les préoccupations du culte et la méditation (2). C'est une éducation qui s'attache à l'enfant qui rentre à la pagode comme novice (Đạo-Chúng), éducation qui se complètera au

(1) Marcel Monnier s'est trompé en disant que l'on offre aux bonzes du riz et du poisson salé.

(2) Bien entendu, je ne veux donner que le principe de la règle religieuse : je tiens à en négliger les applications.

fur et mesure que le novice grandira et prendra ses grades en religion : **Tặng-Chúng**, puis **Thầy-Sư**, **Đại-Sư**, aboutissant s'il se peut, au gré des vacances, aux honneurs de **Trù-Trì** et de **Tàng-Cang**.

*
* *

Une cérémonie d'initiation assez curieuse intervient dans certains lieux de culte importants : **Thủy-Sơn** est un de ceux-là et voit parfois le détail de cette fête. C'est le « **Trường-kỳ** », qui consacre assez cruellement les aspirants à la vie religieuse définitive.

J'en donne le mouvement d'après **Lữ**.

La fête est régulière, officielle, et l'autorisation de la célébrer doit être accordée par les mandarins provinciaux longtemps à l'avance, car, trois ou quatre mois avant la date fixée, il faut l'annoncer par voie d'affiche dans les diverses pagodes du voisinage et même dans certaines pagodes éloignées.

La cérémonie, présidée par le **Hoà-Thượng**, grand chef religieux des communautés, débute par une élection parmi les bonzes rassemblés, on choisit un « **Yết-Ma** », ou censeur, un « **Giáo-Thụ** », ou examinateur, et sept « **Truyền-Luật-Sư** », ou lecteurs. Alors, les cloches sont frappées, les sons rythmés suivant le bruit cadencé des « **mõ** » ; puis la lecture des « **Kinh** » commence : l'on dit tous les devoirs des bonzes, et les novices, candidats à ces fonctions, subissent l'épreuve.

Un grain de résine odorante est disposé en un point précis du cuir chevelu, puis allumé. L'encens brûle, bientôt la peau grésille, et la résine adhérente se consume en plein vif. Il faut avoir montré une endurance complète à la douleur pour avoir satisfait ; au surplus, cette épreuve n'est pas unique dans la vie religieuse des bonzes, ils doivent la répéter jusqu'à trois fois.

Le **Hoà-Thượng** décerne un brevet reconnaissant comme adopté pour la fonction sacrée celui qui a pu supporter la brûlure de trois morceaux d'encens.

Cette fête n'est qu'un événement plus solennel venant à travers nombre d'années.

*
* *

Le rituel religieux des pagodes de **Thủy-Sơn** est semblable au rituel des temples bouddhiques ordinaires, compliqué çà et là par des fêtes particulières ou des cultes à rendre aux divinités de renfort que les montagnes ont adoptées.

Chaque nuit, vers 3 heures, un novice appelle d'un coup de cloche ; puis il rythme ses prières des coups portés sur le bois sonore, et par trois fois, frappant trois fois, il fait résonner le gros tambour rouge, le tam-tam ou « *trông* ».

Le monde de la communauté vient ensuite : les divers instruments, « *mỗ* » et « *chuông* », appuient la cadence des prières auxquelles succèdent la cérémonie des offrandes.

Vers 6 heures du soir, les prières sont à nouveau récitées.

Les cérémonies prennent un peu plus d'ampleur au 1^{er} et au 15^e jour de chaque mois ; mais les fêtes majeures restent celles célébrées en l'honneur de Quan-Âm (19^e jour du 6^e mois), de Di-Đà (17^e jour du 11^e mois), de Thích-Ca (8^e jour du 12^e mois), enfin celle de Thượng-Đê-Ngọc-Hoàng.

Le Tàng-Cang, revêtu du « *bá-nạp-y* », à damier, sur lequel retombe en arrière la capuche du « *quan-âm-mạo* », ayant en main le « *xích-trượng* », le bâton aux touffes de crins, et le « *chuỗi sá-bát* », aux grains noirs groupés en chapelet, s'avance précédé de toutes les dignités moindres de sa maison religieuse ; des Tạng-Chúng portent des oriflammes étroits tracé des caractères des salutations bouddhiques, et deux d'entre les novices élèvent le « *tả-bê* » et le « *hữu-bê* », longues palettes en bois, incurvées sur une face (1).

D'autres fêtes rituelles sont inscrites, simples cérémonies sans faste, intimement soudées à la vie religieuse des bonzes, quoique en dehors du monde du bouddhisme. Ce sont les fêtes régulières qui vénèrent les Bà « *Ngọc* » et « *Lỗi* », les Tam-Thanh, Lão-Quan, les Âm-Hồn, tous les génies dispersés à travers les pagodes et les trous des montagnes. Ces fêtes sont nombreuses.

Enfin, ce sont les cérémonies occasionnelles, l'assistance aux requêtes présentées aux génies du Huyền-Không, aux Phật de Tam-Thai l'intervention dans les demandes et les prières concernant les âmes défuntes, et les supplications pour les malades. Souvent, à l'issue de ces exercices, sur la volonté de certains qui désirent

(1) Le « *bá-nạp-y* » constitue une sorte de grande chape à larges carreaux noirs et blancs, régulièrement disposés en damier ; il est marqué d'un collet vert. Il porte le « *hồng đại-ca-sa* » rouge à liseré d'or, croisé sous le bras droit, à la romaine ; le « *quan-âm-mạo* », emprunté paraît-il, nom et forme, à la coiffure du Bô-tát « *Quan-Âm* », est de soie verte brochée de fleurs et doublée d'or broché.

Le Trù-Tri revêt la chape « *nhị-thập-ngũ đầu-y* », le « *hoàng đại-ca-sa* », chape de soie verte brochée. Sa coiffure est le « *hiệp-chuống-mạo* », en forme de bonnet relevé et bordé du « *hán-gia-hống* ».

acquérir des mérites, les bonzes donnent la liberté à des oiseaux ou portent au fleuve des poissons conservés vivants, et, sur ce dernier geste, ils lancent sur l'eau tranquille des lanternes allumées que fait flotter le vent.

Pour complément de ces pieuses manifestations sollicitées par les dévots, des offrandes sont présentées sur les tertres des Âm-Hôn pour être ensuite abandonnées à la disposition des pauvres et des errants.

*
* *

Durant les longs intervalles qui séparent leurs cérémonies quotidiennes, les bonzes s'occupent à des travaux d'un aménagement assez constant et aux restaurations permanentes des constructions et des autels. Ils ont le souci de leurs jardins et celui de guider l'étranger à travers la montagne, dans l'espoir de l'obole qu'ils en obtiendront. Quelques uns, demandés parfois par des familles dont le chef a disparu, vont porter, sur autorisation du directeur religieux, leur activité et leurs conseils dans les villages voisins. Tous ils ont fait abandon des attachements de famille, gardant le seul culte de leurs morts, comme ils ont fait abstraction de dignité et de prestige extérieurs, puisqu'ils vont dans des costumes misérables, insouciant des lavages et des réparations.

Leur vie intellectuelle est également sans heurts et sans ambition. Ils ont leurs livres de doctrine et les vénérables « kinh » des prières, non pas inscrits en écriture thibétaine, ainsi que le dit Baille, mais en caractères chinois normaux des vieilles impressions xylographiées. Ils connaissent des lettres ce qui est nécessaire à leurs fonctions et, sans doute, ne se perfectionnent-ils guère plus avant. Du passé, ils conservent la tradition et les légendes, mais sans détails possibles déduits, ignorants de leurs devanciers, ignorants des interprétations, de l'origine des ruines et des inscriptions : ils utilisent les matériaux qu'ils découvrent sans en rechercher la valeur dans le temps. Mais ils connaissent certaines époques et certaines dates, celles qui s'inscrivent dans leurs archives, lesquelles sont réduites et ne dépassent pas ce que l'on considère comme le vrai début religieux dans les montagnes, le temps de Minh-Mạng. Et C. Lemire (1) a fait le vain souhait que des recher-

(1) Rappelé par MADROLLE : *op. cit.*, p. 134.



Planche XXXVIII. — Les Montagnes de Martre : le clergé bouddhique devant la pagode Linh-Động Tiên - Chơn.
(Communiqué par M.le D'Sallet).

ches dans les archives conservées aux pagodes viennent éclairer le passé, préciser l'occupation pieuse des Chams et donner le sens des pierres qu'ils ont laissées. Ce passé peut se révéler dans des écrits, mais ce n'est certes pas à Thủy-Sơn qu'il conviendra de les chercher.

*
* *
*

Les solitudes des montagnes durent fort probablement, dès la disparition des Chams, attirer les pieux ermites du Đại-Việt, dont l'unique souci était de se détacher du monde pour s'abîmer dans les méditations. Chaque masse de rochers avait des retraites propices à l'isolement, et l'on sait que la tradition rappelle quelques-uns des solitaires religieux.

« Òng-Thanh » avait choisi la grotte de la montagne de Âm-Hoá ; Bà-Trung, une caverne sur la hauteur de Mộc-Sơn ; Tu-Bổ-Đề (1), le Linh-Nham-Động de Thủy-Sơn, et, plus près de notre époque, la princesse royale, fille de Gia-Long, l'abri de Dương-Hoá-Sơn.

Mais les traditions seules pouvaient enregistrer ces existences cachées d'autrefois et leur mesurer le souvenir par les faits saillants ou merveilleux ; or la légende est muette sur les ermites, et ils sont rappelés seulement par les noms conservés aux refuges.

Quant aux religieux réguliers, il est impossible de préciser l'époque de leur venue et celle de l'installation des pagodes.

Les inscriptions relevées rappellent certains d'entre eux avec l'incertitude apportée par les chiffres cycliques, sans précision de période. Celle de Vân-Thông-Động, qui semble la plus ancienne, a été l'œuvre d'un religieux du pseudonyme Huệ-Đạo ; c'est le même qui,

(1) Est-il nécessaire de marquer le rapprochement existant entre « Bô-Đề », l'ermite présumé de Linh-Nham, et « Bô-đề », appellation de certains personnages hautement vénérés de la religion du Bouddha ? Bô-đề 菩提 est une des abréviations du mot composé de 4 caractères : Bô-đề-tát-đóa 菩提作朵, qui donne la traduction phonétique annamite de *Bodisattva*. Or, le Linh-Nham-Động est consacré à Quan-Âm, culte restauré par le mandarin militaire dont nous avons parlé, mais culte peut-être plus ancien. Quan-Âm est un Bô-đề bát-tát. Tu-Bổ-Đề (le Bô-đề qui attend) a pu être l'explication tardive du nom d'une grotte dont la destination d'autrefois avait été oubliée, et la tradition déformée aurait ainsi consacré le personnage du « Bô-đề » ermite, créé tout simplement pour la justification du nom. Ceci est une opinion personnelle ne se basant sur aucun fait recueilli ni aucune chose entendue là-bas.

complétant son nom, a signé Huệ-Đạo-Minh, la stèle inscrite du Hoá-Nghiêm-Động.

Sur la stèle que conserve le village de Quán-Khái et qui fut retirée des ruines de la vieille pagode de Thái-Bình, un disciple du nom de Nguyễn-Phước, au pseudonyme religieux de Như-Minh, a fait l'éloge de son maître, le vertueux bonze chinois Nam-Đài, élevé aux fonctions de Hoà-Thượng. L'inscription est datée de la 17^e année de Vĩnh-thịnh (1721) (1).

Une grotte du Tàng-Chơn montre des caractères marquant le passage de Bửu-Đài, celui auquel la tradition attribue une grande partie des installations religieuses de Thủy-Sơn, et en particulier l'édification de la tour de Phổ-Đồng et du temple funéraire voisin. C'est le premier bonze dont les communautés ont conservé la mémoire, et son monument n'indique rien autre que ce que trace le *Ngũ-Hành-Sơn lục* : « Il habita la montagne et mourut en l'année *canh-thìn* ».

* * *

Les archives des pagodes de Linh-Ứng et de Tam-Thai renferment une sorte de chronologie de leurs chefs religieux et notent les particularités de l'existence de certains d'entre-eux.

Trần-Văn-Trùng (2), qui provenait d'un village du Phú-Yên (Xuân-Đại, *huyện* de Đồng-Xuân). Il servait à la pagode Thiên-Mụ, lorsqu'il reçut le titre de Viên-Trùng, qui accompagnait son grade de maître-bonze. En la 7^e année de Minh-Mạng (1826), il était appelé comme Trù-Trì à Tam-Thai-Tự par brevet royal.

L'histoire religieuse des montagnes parle de son immense réputation et de sa vertu. Jeûnant constamment, il ne prenait un peu de

(1) En réalité, la période Vĩnh-thịnh, de Lê-Dụ-Tồn, va de 1705 à 1720 et comprend 15 années de règne, ou 16, si l'on compte les 8 premiers mois de 1720, car l'empereur ne prit un nouveau titre de règne qu'à la 8^e lune. Si l'inscription dont il est question ici prolonge la période jusqu'en 1921 et la fait durer 17 années, c'est à cause d'une de ces erreurs assez fréquentes dans le royaume des Nguyễn, au XVII^e et au XVIII^e siècle, provenant soit de l'éloignement de la cour de Hanoi et des difficultés des communications, soit d'une certaine répulsion qu'éprouvaient les Nguyễn à admettre les changements de titres de période décrétés à Hanoi par leurs ennemis, les Trịnh (Note du Rédacteur du Bulletin).

(2) Trần-Văn-Trùng 陳文澄, nom religieux Viên-Trùng Đại-Sư 圓澄大師.

nourriture qu'une fois par jour ; il observait une règle de silence et priait sans cesse. Ses disciples rapportèrent qu'ils virent à plusieurs reprises le Hộ-Pháp gardant son sommeil.

Il avait 27 ans d'exercice à Tam-Thai et 77 ans d'âge lorsqu'il mourut, le 1er du 12e mois de la 6^e année de Tự-Đức (30 Décembre 1853). Son tombeau est au Sud de Thổ-Sơn, dans les terrains en contre-bas de la route ensablée. Il conserve sa blancheur en dépit des temps, croit-on, à cause des mérites du défunt. Il est constitué par un stûpa recouvert de porcelaines brisées, prises dans l'enduit des maçonneries.

Celui-ci est encore du Phú-Yên (du village de Bạch-Thạch) : Trần-Văn-Như (1), fut appelé de Hué, où il comptait parmi les des-servants de la pagode de Long-Quang. La même ordonnance qui plaça Trần-Văn-Trừng à Tam-Thai, l'affectait à Ứng-Chơn-Tự. Il portait le titre de Chơn-Như Đại-Sư.

Il vécut jusqu'en la 1^{re} année de Thiệu-Tri (1841), et fut enterré à l'Est de Thổ-Sơn, où existe son monument : Les 16 ans d'exercice qu'il donna à la pagode de Ứng-Chơn (Linh-Ứng) établirent sa célébrité dans le monde religieux, car ce fut lui qui contribua à délivrer Thủy-Sơn des génies mauvais et des hantises des âmes, plus spécialement de tout ce qui peuplait le Âm-Phủ.

Son frère Trần-Văn-Ân (2) (Hoành-Ân Đại-Sư) lui succéda : mais 14 ans plus tard, en la 7^e année de Tự-Đức (1854), il était appelé à diriger la pagode de Tam-Thai. Il y resta jusqu'à sa mort, qui survint 9 ans plus tard.

Trần-Văn-Nghi (3) était le plus jeune frère des deux précédents ; comme eux, il fut désigné à la pagode Ứng-Chơn, avec le titre de Phước-Nghi Đại-Sư. Il y vécut 8 ans, jusqu'en la 18e année du règne de Tự-Đức (1865).

Les stûpas de Nghi et de Ân sont voisins du stûpa de leur frère aîné Trần-Văn-Như.

Le *Ngũ-Hành-Sơn lục* marque admirativement : « Ainsi donc, voici trois frères vertueux et instruits dans la vraie doctrine, qui parvinrent aux plus hautsgrades religieux. N'est-ce pas chose étonnante et remarquable ? »

(1) Nguyễn-Văn-Như 阮文如, nom religieux : Chơn-Như Đại-Sư 眞如大師.

(2) Trần-Văn-Ân 陳文恩, nom religieux : Hoành-Ân Đại-Sư 弘恩大師.

(3) Trần-Văn-Nghi 陳文儀, nom religieux : Phước-Nghi Đại-Sư 福儀大師.

Le stûpa que l'on rencontre sur la masse de l'ancien Chiêm-Thành est celui du bonze ĐĂNG-VĂN-QUANG (1). Il naquit au Quảng-Nam, dans le village de Đức-An du Thăng-Binh, et il étudia, disciple de Quang-Thông, qui exerçait alors dans la pagode de Phước-Lâm, cette pagode des sables semés de tombes, à l'Est de Faifo. Tự-Đức le nomma Trù-Trì de Ứng-Chơn en la 14^e année de son règne (1862), avec le titre de Tuệ-Quang Đại-Sư. L'an suivant, il était affecté à la pagode de Tam-Thai. Une courte maladie l'emporta douze années après son arrivée aux montagnes.

Le beau renom qu'il avait conquis par sa science religieuse lui attira des disciples sérieux et avides d'enseignement : deux particulièrement furent dignes du maître ; ils avaient les pseudonymes de Chí-Thành et de Việt-Gia.

Hồ-Văn-Hành (2) était également du Quảng-Nam (Hà-Mật, huyện de Điện-Phước). Il commença fort jeune l'étude de la doctrine bouddhique dans la même pagode où servit le précédent, sous les leçons du même maître. Il exerça à Ứng-Chơn durant douze années comme Trù-Trì, après avoir succédé à Quang, avec le titre de Mật-Hành Đại-Sư. La disparition de Quang l'appelait encore à la place vacante de Tam-Thai. Cette pagode lui doit des cloches et des statues. Profondément religieux, il poussait très loin les pratiques du jeûne ; il conserve de nos jours une réputation grande de sagesse et de savoir, et ses disciples lui firent honneur. Ce fut en la 1^{re} année de Kiên-Phước (1884) que la mort le prit ; il fut enterré au point qu'il avait choisi, sous le stûpa qu'il avait fait élever, en plein sable, dans l'intervalle de Thủy-Sơn et de Mộc-Sơn.

Deux de ses disciples devaient atteindre de hauts grades dans les pagodes où son enseignement les avaient formés. Trần-Văn-Thành (3) était venu auprès de Mật-Hành de son village du Phú-Yên (Long-Binh, du huyện de Đồng-Xuân). Il succéda à son maître dans les deux pagodes, ayant été nommé Đại-Sư du nom Chí-Thành, dans la 26^e année de Tự-Đức (1873). La région de Faifo lui reconnaît la fonte d'une cloche qui se trouve dans la pagode de Chúc-Thánh, relevant du groupement Minh-Hương.

(1) ĐĂNG-VĂN-QUANG 鄧文光, nom religieux : Tuệ-Quang Đại-Sư 慧光大師.

(2) HỒ-VĂN-HÀNH 胡文行, nom religieux : Mật-Hành Đại-Sư 密行大師

(3) TRẦN-VĂN-THÀNH 陳文誠, nom religieux : Chí-Thành Đại-Sư 志誠大師.





Planche XVI. — Les Montagnes de Marbre : la porte Đông-Thiên-Phước-Đja.
(Cliché de la Mission cinémat. Têart).

Il mourut en la 7^e année de Thành-Thái (1895), et sa tour funéraire s'élève au voisinage de celle du bonze Tuệ-Quang, au Sud de Âm-Hoá-Sơn. Ses disciples, qui étaient réunis, lui firent des funérailles solennelles.

Je cite enfin Nguyễn-Việt-Lữ (1), l'autre disciple du Mật-Hành. Il était né au village de An-Bình, dans le *phủ* de Thăng-Bình, au cours de la 5^e année de Tự-Đức (1852). Il débuta fort jeune dans la vie religieuse et dans l'étude. Il fut Trù-Trì de Linh-Ứng dans la 2^e année de Đồng-Khánh (1887), et portait le titre de maître-bonze et le surnom de Từ-Trí. Il est le premier qui fut élevé à la dignité de Tăng-Cang, et ce fut l'estime des mandarins locaux qui intervint alors. Dans la 7^e année de Thành-Thái (1895), à la demande de ceux-ci, il avait le titre avec charge expresse des deux pagodes sur lesquelles était étendue son autorité.

Il se consacra tout entier à la montagne et à ses lieux de culte ; il augmenta le nombre des statues de bronze, et grâce à son zèle, de nouvelles cloches furent fondues pour les pagodes.

En la 12^e année du règne de Thành-Thái (1900), il y eut une fête solennelle à Linh-Ứng. Le roi lui faisait remettre un panneau gravé des 4 caractères : « hữu tâm tượng giáo » éloge de ses vertus et de son enseignement.

Il devait construire en la 5^e année de Duy-Tân le petit pavillon funéraire qui se trouve sur la gauche, à côté de la pagode de Linh-Ứng. Une longue stèle parle longuement dans le mur, près de l'entrée. Lữ réservait ce petit temple à la mémoire du premier bonze nettement connu, celui des lieux et des premiers autels du Linh-Ứng actuel : le pieux Bửu-Đài.

Maintenant, la tablette de Lữ, laquée de rouge aux caractères rehaussé d'or, voisine l'ancienne tablette.

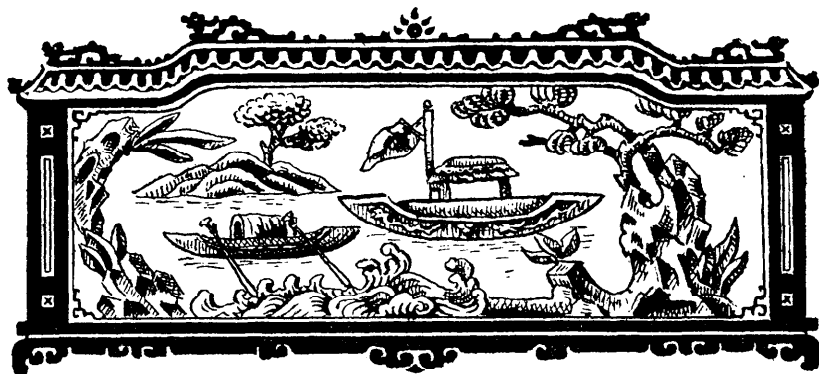
J'ai, par ailleurs, exprimé combien le concours de cet homme m'avait été précieux et combien j'aimais son accueil. A la dernière visite que je lui fis, en 1920, et dont il avait été prévenu je ne sais trop comment, il vint à ma rencontre. Je le vois encore arrêté près de son tombeau sur le point d'être achevé, dans la plaine du Sud de Thủy-Sơn, et souriant, peut être à ma venue, plus encore sans doute de toute la satisfaction du but atteint, de son humble monument, son abri définitif de bientôt, parvenu à sa fin.

(1) Nguyễn-Việt-Lữ 阮曰廬, nom religieux : Từ-Trí Đại-Sư 慈智大師.

Il souriait encore lorsqu'il me découvrit, quelques instants plus tard, toute sa misère, le mal qui le rongait et dont le caractère était malheureusement trop certain. Plus longtemps cette fois, il me parla des montagnes. Il savait que nos croyances étaient absolument différentes, formidablement éloignées, incomparable, mais il avait confiance, et il ne doutait pas que je mettrais tout mon cœur à défendre ses roches, à répéter leurs légendes et leur histoire, et à propager les beautés de ces montagnes qu'il avait tant aimées.

J'ai dit qu'il s'était éteint dans le cours de l'année 1921.





CHAPITRE VI

L'INDUSTRIE DES MARBRES

Les marbres des Ngũ-Hành n'ont jamais évoqué les « longues suites de héros », issus de leurs légendes, ou les divinités invoquées dans leurs cultes. Aux temps lointains, quand les dieux chams dominaient les montagnes, leurs servants utilisaient pour eux les lourds granits traînés des premiers seuils de la chaîne.

La terreur qui hantait probablement ces lieux, la protection des rois étendue aux montagnes tutélaires de l'Annam, les avaient amplement garanties. Ces marbres n'eurent donc en principe que des exploitations tolérées d'une manière réduite, alors que s'œuvraient pour les détails majestueux des tombeaux et des palais de Hué, les marbres semblables venus du Nord et particulièrement descendus du Thanh-Hoá.

Malheureusement, ce souci des grands rochers vint à fléchir : ce fut alors la grande pitié des montagnes. Ceux de Hoá-Quê et ceux de Quán-Khái, habitants paisibles, attachés à ces massifs voisins, en tiraient bien de pauvres objets primitifs d'art, d'utilité souvent mal établie ; mais ils n'employaient que les quelques morceaux qu'avaient jetés dans les sables le travail des végétaux ou du temps (1). Des

(1) « Les alentours de ces rochers sont habités, et plusieurs villages s'étendent immédiatement sous les rochers même. Leurs habitants sont principalement des pêcheurs, et quelques uns d'entre-eux paraissent gagner leur vie en faisant de petits ustensiles culinaires en marbre ». CRAWFURD (Octobre 1822) : *Op. cit.* (traduction de M. Cosserrat).

Il y a le plus grand rapprochement entre la phrase de Crawford et la note du *Voyage autour du Monde*, de d'Urville :

« Quoique la plaine qui s'étend au pied des montagnes de marbre n'offre

besoins nouveaux attirèrent des travailleurs nouveaux, étrangers auxquels se mêlèrent bien vite certaines gens du voisinage, oubliées des traditions. Les bonnes protections parurent s'endormir.

Alors les besoins des voies firent entreprendre des exploitations dures ; l'ardente ambition, si précise aux âmes d'Extrême-Orient, de loger les morts dans d'opulents tombeaux, activa un âpre travail dans des carrières multipliées au cœur des monts. Des marbres immenses furent détachés des montagnes que les explosifs bouleversaient, et ils devenaient les grandes pièces blanches, fleuries de décors, éléments des tombes monumentales expédiées vers la Cochinchine, la Chine ou le Japon (1).

Elle semble arrêtée maintenant, cette exploitation intense, mais elle fut cause de la désolation profonde dans laquelle est tombée pour jamais la mystérieuse *Dưong-Hoà* aux anciennes grottes, refuges pieux disparus, et vers l'Ouest, sur la rivière, le rocher de *Kim-Son*, qui connut lagloire d'être posté auprès de tant d'arrivées royales, sous les étendards tenus nombreux, bien en avant des foules accourues.

Et comme avant, au milieu de quelques marbres taillés encore pour des tombeaux réduits, le petit travail d'exploitation pour les villages autorisés a repris ses coutumes : travail tout à fait local et dans la substance qu'il emploie et dans l'inspiration des formes qu'il développe pour ce qui ne veut être qu'objet de souvenir. Naïvement taillés dans des marbres roses, gris ou blancs, des presse-papiers figurent des éléphants, des crapauds, des tortues ; des plateaux empruntés aux parties plus tendres des pierres, sont dessinés de dragons encerclant des cavités légères, creusées pour recevoir de minces tasses à thé, tandis qu'au milieu est installée, rigide dans ses lignes antiques, la lettre « *Thọ* », le vénérable caractère des longues destinées. Les modestes ouvriers savent former des coffrets, des porte-pinceaux, parfois des théières, et maintenant, plus modernes dans leurs formes empruntées à l'art européen, de simples fûts élégants pour bouquets (2).

qu'une lande stérile et sablonneuse, plusieurs villages se groupent dans ses environs. Leurs habitants presque tous pêcheurs fabriquent dans la mauvaise saison des ustensiles de cuisine avec la pierre extraite de ces blocs ๑.—
Dumont D'URVILLE : *op. cit.*

Le D^r. Hocquard parle d'un petit magasin d'objets en marbre (statuettes, vases et urnes) installé aux montagnes. D^r. HOCQUARD : *op. cit.*, p. 334.

(1) Voir Planches XL, XLI,

(2) Voir Planche XLII.



Planche XL. — Les Montagnes de Marbre : exploitation des marbres, à Duing-Hoà-Son.
(Communiqué par Mme Regnault).

Hoá-Quê et Quán-Khái, les deux villages, ont aussi le privilège de tailler, sans gros dommage, d'étroits carreaux dans les tons divers ; on en rencontre fréquemment chez les mandarins du pays d'Annam et dans les riches demeures ; ils sont assemblés dans le bois des sièges ou des lits de camp auxquels ils apportent leur clarté et leur fraîcheur.

Ce n'est plus l'exploitation farouche et bruyante, c'est la petite industrie paisible qui glane sans effort, aux lourds rochers, les quelques débris auxquels ils veulent bien consentir. La tranquillité est revenue, propice au mystère du lieu dont l'âme s'exalte plus violente en plein silence, quand les monts sont surchauffés par le soleil des midis, sous le dur reflet des sables blancs, alors que la brise n'ose plus monter et qu'au lointain se plaint la monotonie calme de la mer.

*
* *

On peut trouver aisément à Tourane quelques-uns de ces objets de marbre travaillé. Il n'est plus comme autrefois, au pied des montagnes, les ateliers sommaires où, à côté des pièces ébauchées, en cours de travail, on pouvait faire un choix parmi le nombre des sujets terminés. Il arrive actuellement que les gens des villages où l'industrie s'est décidément transportée, viennent offrir aux visiteurs des modèles le plus souvent inférieurs ou défectueux ; au moindre signe, au premier appel les petits vendeurs apparaîtront de la plus surprenante façon. Pourtant un goût douteux s'est introduit avec un utilitarisme déterminé dans le choix des sujets cherchés : de nombreux articles sont atroces (encriers, pipes à eau, gros animaux épais), articles sans style, exécutés en hâte et ayant fait abandon de leur meilleur mérite, celui de la naïveté.

*
* *

Interdictions concernant l'exploitation des marbres des Ngũ-Hành-Sơn.

Une ordonnance datée de la 1^{re} année de Gia-Long (1802) prescrit :

« Le marbre des Ngũ-Hành-Sơn est une production précieuse pour l'Etat, l'extraction en est formellement défendue ».

Le 6^e jour du 4^e mois de la 3^e année de Minh-Mạng (26 Mai 1822), le haut mandarin de la province de Quảng-Nam transmet cette ordonnance aux gens de Hoá-Quê

« Le marbre de ces montagnes appartient à l'Etat : en conséquence, il est prescrit aux habitants de Hoá-Quê d'y exercer une surveillance active. Celui qui se permettrait d'aller contre cette défense devrait être immédiatement arrêté et livré aux autorités. S'il était porté à notre connaissance que les habitants du village de Hoá-Quê avaient autorisé quelque infraction ou qu'ils aient violé directement ces règles établies, ils seraient punis sévèrement ».

Le 25^e jour du 8^e mois de la 6^e année de Tự-Đức (27 Septembre 1853), S. E. le Tổng-Đốc de Nam-Nghĩa précise aux notables du village de Hoá-Quê les règles suivantes :

« Depuis Gia-Long, il a été reconnu par une loi que l'Etat avait seul le privilège d'exploiter les marbres des Ngũ-Hành-Sơn. Puisque ces montagnes se trouvent sur le territoire de la commune de Hoá-Quê, toute extraction, toute vente non autorisée de leurs pierres entraînera une punition grave tant pour l'auteur du délit que pour les notables des villages, qui seront frappés pour manquement ou négligence dans la surveillance qu'ils doivent exercer ».

Le 13^e jour du 2^e mois de la 3^e année de Đồng-Khánh (25 Mars 1888), les habitants de Hoá-Quê présentèrent aux autorités provinciale du Quảng-Nam une plainte où il était dit :

« Sous les règnes des empereurs Gia-Long et Minh-Mạng, notre village avait reçu l'ordre d'exercer une surveillance sur les montagnes des Ngũ-Hành. Au cours de la 6^e année de Tự-Đức (1853), cet ordre nous fut rappelé de la façon la plus formelle.

« Actuellement, les habitants du quartier de l'Est du village de Quán-Khái travaillent à extraire les pierres de ces montagnes, dont ils font commerce. Nous ne pouvons passer sous silence ce fait qui constitue une infraction à une loi d'Etat et nous vous prions de bien vouloir confirmer notre droit de garde ».

Sur cette déclaration, les mandarins provinciaux apportaient un nouvel ordre d'interdiction de travail et de vente des marbres.

Un édit parut au 10^e mois de la 5^e année de Thành-Thái (Novembre 1893), dont les détails auraient été gravés sur une pierre du Dương-Hoá-Sơn. Cet édit marquait l'interdiction la plus formelle d'une exploitation dont la montagne de Dương-Hoá avait particulièrement souffert.

Cette inscription aurait été tracée au-dessous de celle qui marque le nom de la montagne par les caractères immenses que l'on distingue de la plaine.

« Le 28 du 4^e mois de la 4^e année de Khâi-Định, Nous, Membres du Conseil secret, avons reçu l'ordonnance suivante :

« Depuis Gia-Long, une loi a été établie attribuant à l'Etat seul le monopole du marbre de Ngũ-Hành-Sơn, dans la province de Quảng-Nam. Cette loi doit toujours être respectée. En conséquence, il est à nouveau interdit à tout particulier, à tout village, de procéder à l'extraction de ces marbres.

« Cependant et par faveur exceptionnelle, il est accordé aux deux villages de Hoá-Quê-Đông et de Hoá-Quê-Bắc, sur le territoire desquels sont situées ces montagnes, le droit de fabriquer des objets avec du marbre de Hoá-Sơn. Ce droit ne peut être cédé ni aux particuliers, ni aux autres villages. Aucune cession de ce genre ne serait reconnue par l'Etat. Toute infraction à la présente ordonnance sera punie. Respect à ceci ».



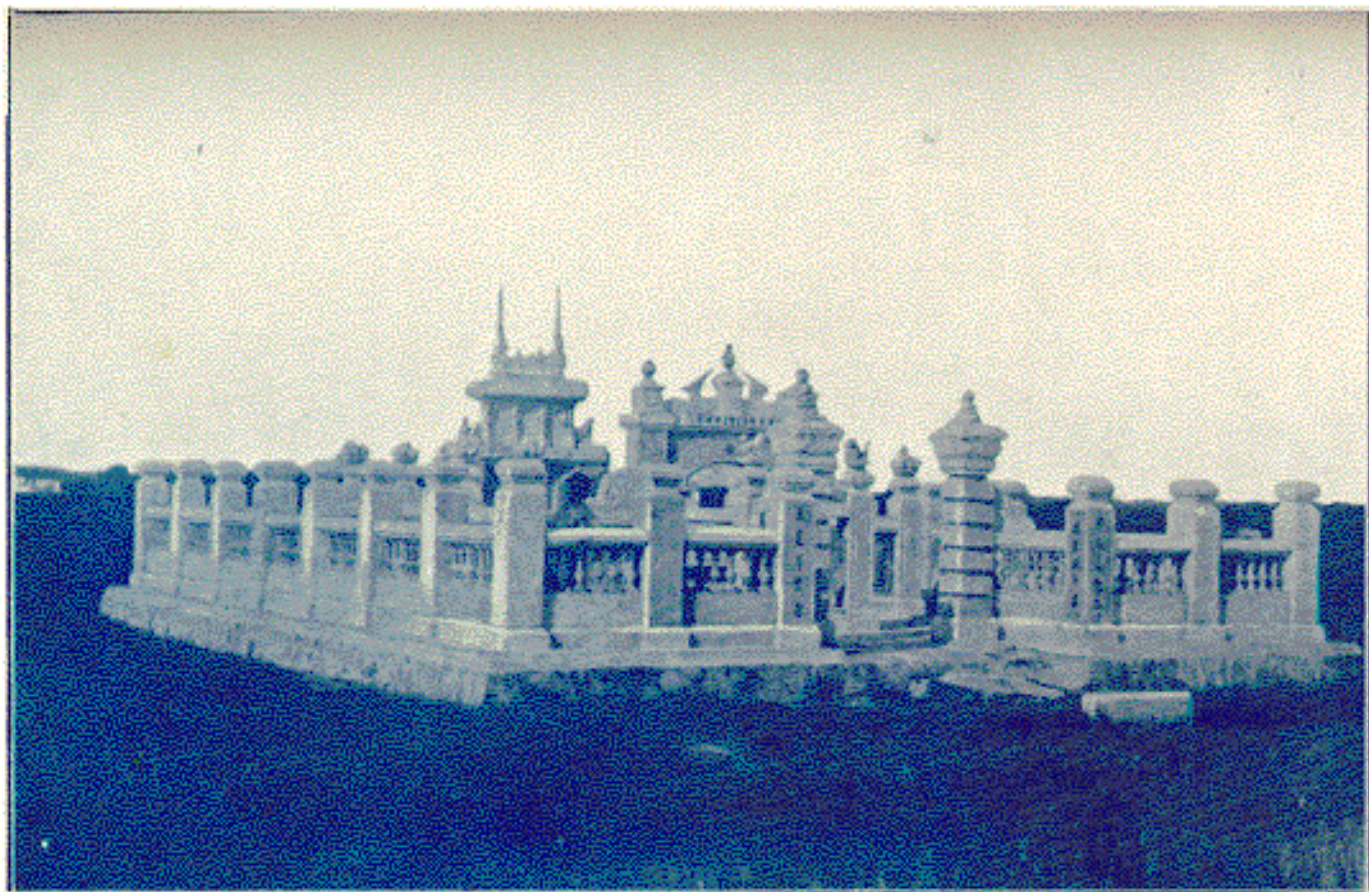
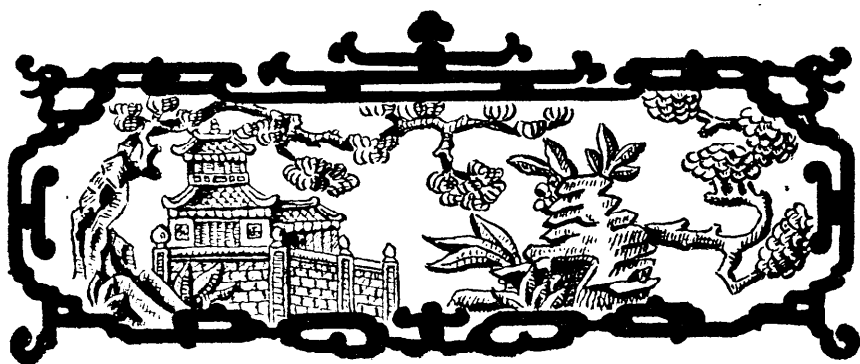


Planche XLI. — Les Montagnes de Marbre : tombeau en marbre, prêt à être expédié.
(Cliché Huynh-Dinh-Co, communiqué par M. le D'Sallet).



CHAPITRE VII

INSCRIPTIONS ANCIENNES

1^o *Inscription du Vàn-Thông-Động*. — Ceci est la très vieille inscription des montagnes. Elle se trace en plus gros caractères : « Ngụ-Uẩn-Sơn cổ tích phật tịch diệt lạc », stèle de la « Joie de l'anéantissement dans le Bouddha. Ce sont les vieux vestiges des Ngụ-Uẩn-Sơn ». L'inscription semble avoir été reprise.

Et suit l'hommage pieux :

« Le bonze Huệ-Đạo-Minh, originaire de Dư-Sơn, *huyện* de Lê-Dương, du *phủ* de Thăng-Hoa, du *xứ* de Quảng-Nam, au royaume du Đại-Việt, après avoir terminé les travaux de réparation des pagodes et brûlé l'encens, a fait la prière suivante : Que le culte de Bouddha dure à jamais ; que Bouddha aie pitié des êtres humains, et qu'il les fasse entrer dans le monde bienheureux !

« Que la trinité bouddhique m'éclaire de sa lumière, afin qu'il me soit accordé la réalisation de mon rêve : entrer dans son domaine !

« J'affirme pratiquer avec ferveur la doctrine ; à tous moments ma bouche répète le nom sacré de Bouddha et ma pensée est constamment tournée vers lui.

« Ardemment, je souhaite qu'il me guide dans mon voyage à travers l'immense océan de la vie, que les fautes commises s'effacent, et que les bonnes actions les remplacent désormais ; que ma conduite reste irréprochable, et qu'à l'heure de ma mort je ne puisse avoir rien à souffrir, rien à regretter. J'entrerai dans le pays sacré ; les saints me prendront par les mains, et Bouddha lui-même viendra vers moi.

Soumis à lui, j'accomplirai ses ordres et je lui prêterai mon aide pour répandre les bienfaits autour de lui ».

(Ajouté) « **Trần-Thị-Thê**, femme du village de **Cầm-Phổ**, du pseudonym de **Từ-Lễ**, a offert 50 ligatures pour la fabrication de statues.

« Ceci a été élevé en un jour faste du 10^e mois de l'année cyclique *tân-vị* ».



2^o *Inscription du Hoá-Nghiêm-Động*. — Dans un cadre dessinant une stèle gravée dans la roche calcaire, tout auprès de l'autel de Quan-Am, est tracée l'inscription suivante, dédiée au « très puissant Bouddha du milieu, de la montagne de l'universel escarpement », « **Phổ-Đà-Sơn Linh-Trung-Phật** ».

Nous avons vu vers quelle époque remontait la date possible de cette inscription et celle qui concerne les **Ngự-Uân-Sơn**, pour des raisons qui peuvent appuyer les noms de lieux et de personnes, les noms japonais et les noms chinois.

Les détails que l'on relève sont suffisamment curieux, de même que doit être signalée l'abondance des pseudonymes religieux utilisés. Sa lecture en est rendue difficile, ses caractères étant généralement défigurés ou effacés par la poussée rapide des mousses, et encore parce qu'elle est masquée de tout un coin de la balustrade d'apparat qui précède la statue honorée de ce lieu.

La première ligne verticale est tracée de caractères plus grands et d'une autre facture que celle des petits qui composent le corps de l'inscription. Ils doivent être d'application plus récente ; la phrase qu'ils donnent est le grand souhait rituel formulé :

« **Kim-Thượng-Hoàng-Đề vạn vạn tuê** », « Dix mille fois dix mille années à notre Empereur actuel » !

« **Moi, Phan-Văn-Nhơn**, en religion bonze du nom de **Huệ-Đạo**, originaire du village de **Dư-Sơn**, *huyện* de **Ngọc-Sơn**, *phủ* de **Tĩnh-Gia**, *xứ* de **Quảng-Nam**, du royaume de **Đại-Việt**, ayant vu que le culte au Bouddha était sans prospérité dans ces lieux, j'ai ouvert une souscription dont les ressources m'ont permis la réparation de la pagode de **Phổ-Đà** sur les hauteurs, et la construction de celle de **Bình-An**, en bas.

« Et maintenant, les travaux sont finis, je resterai auprès de ces deux pagodes afin de veiller au culte et d'y prier. Ainsi pourrais-je manifester toute ma reconnaissance envers la trinité bouddhique et pratiquer envers les malheureux les règles de charité ».

« Voici les noms de ceux qui ont souscrit :

BINH-TAM-LANG (pseudonyme Phước-Da), du « dinh » japonais, et sa femme, NGUYỄN-THỊ-CHỨC (pseudonyme Từ-Quảng), ont offert.	500	ligatures.
NGUYỄN-THỊ-LÝ (pseudonyme Vãi-Tiền), du village de Đào-Cù	50	—
HOÀNG-VĂN-ĐỨC (pseudonyme Phước-Tặng) et sa femme, LÊ-THỊ-CÔNG (pseudonyme Từ-Thuận), du village de Trà-Đông.	56	—
PHẠM-THỊ-ĐÁ (pseudonyme Từ-Tâm), du village de Phước-An	20	—
NGUYỄN-PHƯỚC-TRẦN (pseudonyme Phước-Chánh) et sa femme, DANG-THỊ-LIEU (pseudonyme Từ-Thắng), du village de Bạch-Giã.	45	—
TÔNG-NGŨ-LANG (pseudonyme Đạo-Chàn), du " dinh " japonais.....	?	
NGUYỄN-ĐẶNG-ĐỆ (pseudonyme Phước-Tường) et sa femme, LÊ-THỊ-DANH (pseudonyme Từ-Vân), du village de Trà-Lộ.	40	—
TRẦN-VĂN-NGẠI (pseudonyme Phước-Thành), du village de Phước-Hải.	?	
HOÀNG-BÁ-LỢI (pseudonyme Phước-Lâm) et sa femme, TRẦN-THỊ-YÊN (pseudonyme Từ-Lý), du village de Trà-Đông	35	—
TRẦN-THỊ-THỨ (pseudonyme Tư-Minh), du village de Cẩm-Phổ	15	—
PHẠM-VĂN-ĐỨC (pseudonyme Phước-Tráng) et sa femme, TRẦN-THỊ-SỰ (pseudonyme Từ-Lực), du village de Nam-Yên.	20	—
TRỊNH-THỊ-VỆ (pseudonyme Tư-Yên), du village de Tri-Dống.	13	—
NGUYỄN-VĂN-TRIỆU (pseudonyme Viên-Yên) et sa femme, NGUYỄN-THỊ-ĐỨC (pseudonyme Diêu-Ngọc), du village de Hội-An.	20	—
TRẦN-THỊ-THỨ (pseudonyme Tư-Mẫn), du village de Phước-Hải	400	—
NGUYỄN-LƯƠNG-CHUẨN (pseudonyme Huệ-Quang) et PHẠM-VĂN-THU (pseudonyme Phước-Thắng), du village de Bồ-Minh.	?	

NGHI-MÔN (pseudonyme Viên-Đặc) et sa femme, ĐỖ-THỊ-MẬN (pseudonyme Từ-Chân), du « dinh » japonais	40 ligatures.
NGUYỄN-VĂN-ĐỨC et NGUYỄN-THỊ-ĐIỀU (militaires). 10 <i>lượng</i> d'arg.	
CHÂU-THỊ-TÂN (pseudonyme Tư-Thức), du village de Hội-An	7 ligatures.
A-TRỊ-TỬ (pseudonyme Viên-Thông) et sa femme, NGÔ-THỊ-CHƯỞNG (pseudonyme Từ-Nghĩa), du « dinh » japonais.	20 —
TRẦN-VIỆT-PHÚ et sa femme, NGUYỄN-THỊ-CÔNG, du village de Đồn-Hải. . . , . . . , .	10 <i>lượng</i> d'arg.
ĐOÀN-THỊ-KIỆU (pseudonyme Từ-Thái), du village de Cẩm-Phô.	15 ligatures.
HOÀNG-NGHĨA-THÔNG (pseudonyme Viên-Đặng) et sa femme, TRẦN-THỊ-LỘC (pseudonyme Từ-Thực), du village de Phuoc-Hai.	15 —
TRẦN-VĂN-KHOA (pseudonyme Đạo-Tàm), du quartier Phú-Kiểu	20 —
ĐẶNG-KHẮC-MINH et sa femme, NGUYỄN-THỊ-Biểu, du village de Hải-Châu. . . ,	5 —
HOÀNG-BÁ-TUÊ (pseudonyme Huệ-Trí) et sa femme, HOÀNG-THỊ-NÈ (pseudonyme Từ-Thông), du village de Trà-Đông.	7 —
PHẠM-VIỆT-PHÚ et sa femme, VÕ-THỊ-A, du village de Dư-Sơn.	23 —
LÊ-THỊ-BA (pseudonyme Từ-Ái), du village de Phú-Triêm	15 —
VÕ-CÔNG-BÍCH (pseudonyme Phước-Hoa) et sa femme, NGUYỄN-THỊ-MỸ (pseudonyme Tư-Danh), du village de Hải-Châu.	9 —
LÊ-THỊ-ĐÀO (pseudonyme Từ-Định), du village de Phước-Hải	7 —
NGUYỄN-THỊ-HỒNG (pseudonyme Từ-Điều), du village de Mô-Điệp	5 —
TRẦN-THỊ-THỪ (pseudonyme Tê-Lễ), du village de Cẩm-Phô.	15 —
ÔC-TRÚC-Ô, militaire, de nationalité japonaise : 570 livres de cuivre.	
NGUYỄN-THỊ-LÀNH (pseudonyme Từ-Chi), du village de Hải-Châu.	7 ligatures

PHAN-THỊ-SƯƠNG (pseudonyme Tú-Tâm), du village de Dò-Nha	24 ligatures.
TRẦN-NGỌC-LỘC (pseudonyme Quảng-Lưu) et sa fem- me, TRẦN-THỊ-BIỆN (pseudonyme Từ-Huệ), du village de Cẩm-Phổ	10
LƯU-TRẦN, de nationaliste chinoise (textuellement : Đại-Minh-Quốc, « du grand empire des Minh »), achète 3 lots de rizières et offre	50
TRẦN-VĂN-THÁM (pseudonyme Phước-Quang) et sa femme, PHẠM-THỊ-HÙNG (pseudonyme Từ-Sáng), du village de An-Phước.	7
PHẠM-THỊ-NƯỚC (pseudonyme Từ-Thanh), du « dinh » japonais	10
NGUYỄN-THỊ-LIỄU (pseudonyme Từ-Quê), du village de Hội-An.	10
HỒ-BÌNH-AN (pseudonyme Phước-Lương) et sa femme, LÊ-THỊ-BẮN (pseudonyme Từ-Ý), du village de Bồ-Bảng	7
VÕ-THỊ-LÂM (pseudonyme Từ-Mẫn), du village de Bất-Nhị	10
NGÔ-CÂM-CÔNG, de nationalité chinoise (textuellement Đại-Minh-Quốc, « du grand empire des Minh »), offre 50 ligatures et achète 3 lots de rizières.	
NGUYỄN-THỊ-PHÚ (pseudonyme Tự-Nhan) du « dinh » japonais, offre 140 ligatures et achète 3 lots de rizières.	
LÊ-VĂN-TƯƠNG (pseudonyme Huệ-Độ), du village de Trí-Dống	12
THẬT-LANG, du « dinh » japonais, et - NGUYỄN-THỊ-THỨ (pseudonyme Diệu-Thái)	21
HÀ-KÝ-KHA (pseudonyme Ký-Cô), du « dinh » japonais. 23 <i>lượng</i> d'argent.	
NGUYỄN-THỊ-NỜ (pseudonyme Diệu-Quang), femme d'un militaire du « dinh » japonais	50 ligatures

« Fait en un jour faste d'un mois d'hiver
de l'année cyclique *canh-thìn* ».

Signé du bonze « HUỆ-ĐẠO-MINH ».

3° *L'ancienne pagode de Thái-Bình.* — Elle était située au Sud de Thủy-Sơn, de même que la pagode de Vân-Long. Les Tây-Sơn la détruisirent.

Le panneau qui marquait cette pagode et son titre était en bien mauvais état; il fut transporté dans le hameau Ouest du village de Quán-Khái, qui l'a réparé par des papiers de couleurs. Il mesure 1 m. 30 x 0 m. 63, et porte les trois caractères « Thái-Bình-Tự », « pagode de Thái-Bình ».

En outre, Quán-Khái-Đông conserve une stèle en pierre de 0 m. 70 de hauteur sur 0 m. 46 de largeur. Elle donne l'inscription suivante, sous les 5 caractères indiquant : « Thái-Bình-Tự thạch-bì », « stèle de la pagode de Thái-Bình » :

« J'ai entendu dire que la trinité bouddhique a tout pouvoir de secourir les êtres humains, et que tout homme quelqu'il soit doit supporter les huit malheurs en ce monde. Il sait d'avance qu'il marche vers la mort.

« Autrefois, notre Grand-Maître vint du Phúc-Kiên (province de Chine,) pour prêcher la religion du Bouddha dans le pays d'Annam. pendant 24 années, il travailla sans relâche, groupant plus de 3.000 disciples qui écoulerent sa parole avec respect. Il fit bâtir des temples, édifia des pagodes. Devenu vieux, il s'abîma dans la contemplation sans fin, au milieu des beautés que lui offraient les eaux et les montagnes. Il eut le pseudonyme vénérable de « Nam-Đại-Hòa-Thượng », « Grand prêtre éminent du Sud », et sa vie religieuse pouvait entrer en comparaison avec celle des meilleurs parmi les bonzes de l'Inde,

« Hélas ! il nous quitta, âgé de 63 ans, pour aller prendre le repos au pays d'origine du Bouddha.

« Grâce à lui, nous possédons actuellement des biens que nous conservons fidèlement comme propriété de cette pagode.

« En outre des livres religieux et des objets sacrés dont les détails sont au complet, la pagode possède des lots de rizières et des buffles mâles et femelles que notre éminent maître « Lâm-Té-Chánh-Tôn Cửu-Đại-Hoà-Thượng, Lưu-Chân-Dĩnh » avait achetés. Voici la liste des rizières que possède la pagode et des dons qui lui furent faits :

- 1° — 15 mẫu et 6 sào de rizières, sis au village de Mông-Lãnh ;
- 2° — 10 mẫu et 2 sào de rizières, sis au village de Dưỡng-Mông ;
- 3° — 2 mẫu de rizières, sis au village de Bãi-Hồng-Tây ;
- 4° — 5 mẫu de rizières, sis au village de Quán-Khái ;
- 5° — 1 mẫu de rizières, sis au village de Tân-An ;
- 6° — 5 mẫu de terrain, sis au village de Vân-Quật ;

7° — 1 *mẫu* 7 *sào* de rizières, sis au village de Hoá-Quê ;

8° — 7 *sào* de rizières, sis au village de Bà-Da ;

9° — Revenus sur 21 *mẫu* de rizières offerts par le prince Đứơc-Hiền ;

10° — Revenus sur 12 *mẫu* de rizières offerts par le prince Đứơc-Nghĩa ;

11° — Une somme de 13 ligatures 50, offerte par le roi du pays.

« Je m'incline bien bas et j'offre mes vœux pour la prospérité de la dynastie régnante, pour l'influence toujours grandissante de notre religion, pour le maintien du cours normal des vents et des pluies et pour la tranquillité du peuple.

« Ceci a été fait le 11 du 7^e mois de l'année cyclique *tân-sữu*, 17^e année du titre de Vĩnh-Thịnh (2 Septembre 1721).

« Cette stèle a été érigée par l'héritier Nguyễn-Phước, du pseudonyme religieux de Như-Minh ».



4° *L'ancienne pagode de Vân-Long*. — Cette pagode, qui avait été édifée à l'Ouest de Thủy-Sơn, fut ravagée par les troupes des Tây-Sơn rebelles. Ses ruines en son actuellement recouvertes par les sables, amas de briques perdues, que les pieux constructeurs anciens avaient empruntées aux vieilles ruines des monuments chams voisins. La pagode de Thái-Bình, toute proche, avait été semblablement construite.

Il existe encore de cette pagode un panneau (*bức-hoành*), lequel est conservé dans la pagode du quartier Sud du village de Hoá-Quê (Hoá-Quê-Nam-Thôn).

Ce panneau mesure 1 m. 30 de large, sur une hauteur de 0 m. 62 et porte les 3 gros caractères : « Vân-Long-Tự ». A sa gauche est porté le relief de 6 petits caractères, qui signifient que cette inscription fut exécutée par la pagode au printemps de l'année cyclique *canh-thân*.

A droite, le détail suivant, donné par 7 lettres : « Un disciple reconnaissant, les mains pures, a écrit ces lettres ».

Les caractères sont dorés, et autour du panneau sont figurés six dragons polychromés.



Planche XLII. — Les Montagnes de Marbre : objets provenant de la petite industrie des marbres.
(Cliché Huynh-Dinh-Co, communiqué par M. le D'Sallet).

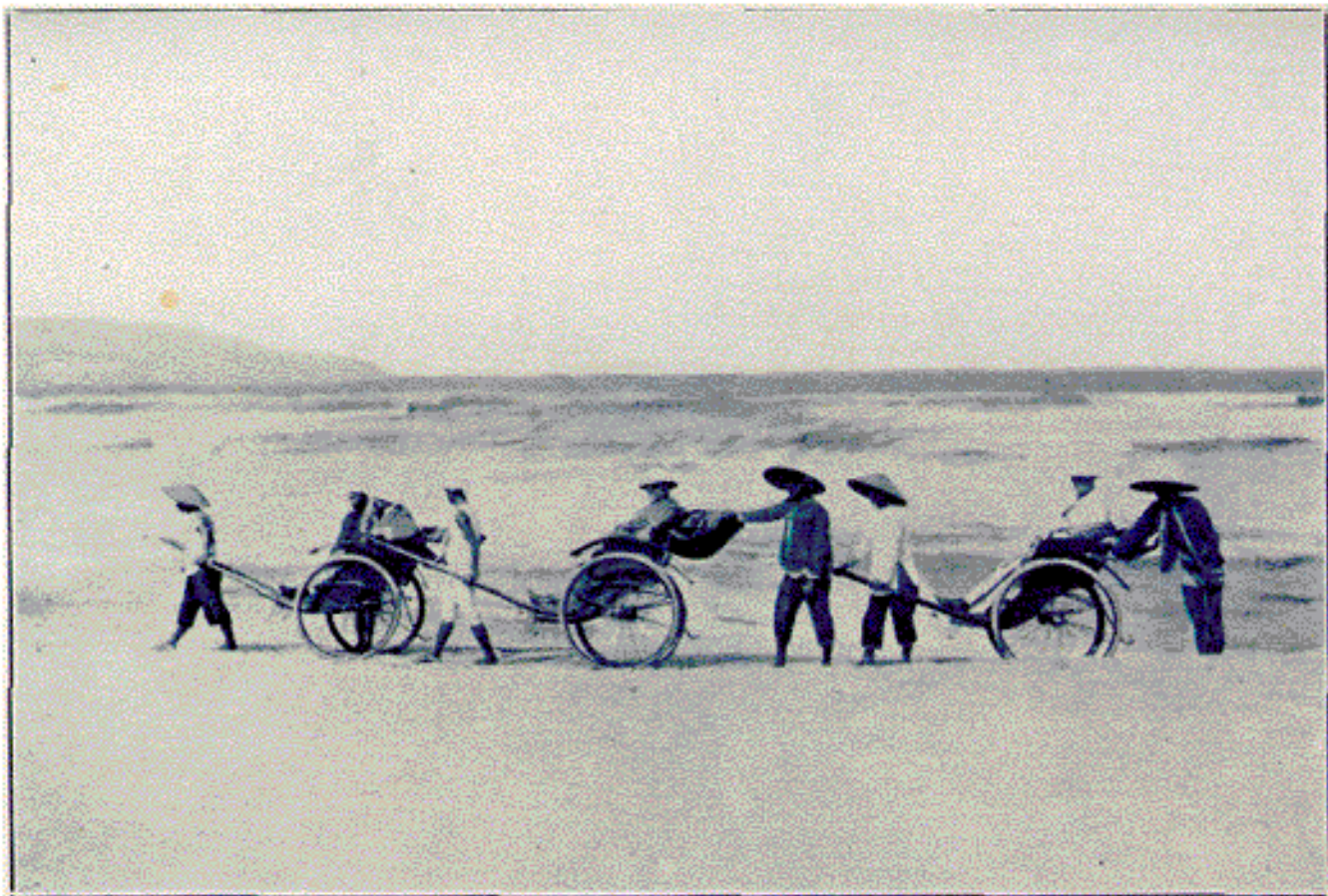


Planche XLIII. — Les Montagnes de Marbre : retours d'excursion sur la plage.
(Cliché communiqué par M. le D'Sallet).



CHAPITRE VIII

DÉTAILS D'EXCURSION

Jadis, un petit chemin de fer à voie étroite prenait le voyageur précisément en face de Tourane, de l'autre côté de la rivière. Posément, quelquefois lentement, à cause des sables inquisiteurs du rail, il suivait sa route tracée dans un vallonnement de dunes jusqu'à la petite station blanche du Sud de Mòc-Sòn, constituant le premier arrêt de cette ligne Tourane-Faifo.

Les horaires du convoi permettaient une excursion tranquille, et le voyageur pouvait accéder sans fatigue à Thù-y-Sòn, depuis la halte, par les sables affermis sous les traces des cultures ou les herbes menues. Venu du matin, on repartait le soir.

Pourtant, il fallait compter avec les fantaisies du vent et les caprices des sables. Mais cette voie restait la plus sûre et la plus tranquille.

Actuellement, le petit chemin de fer a disparu, et de la voie, il ne reste plus guère que certaines parcelles de chaussée contre lesquelles lutte le sable envahissant.

Les Montagnes de Marbre n'ont donc plus que deux chemins d'accès : l'un par le fleuve, l'autre par le bord de la mer.

*
* *

1° Par fleuve. — Le voyage se fait en sampan ; la batellerie de Tourane est nombreuse et les barquiers fort empressés. Mais pour gagner sur le temps de l'excursion, il serait utile de se rendre aux raisons des gens familiers de la rivière et de ne partir que sous la

marée montante qui activerait jusqu'à la digue lancée sur le Tràng-Giang, dans les terres de Hoá-Quê (cette digue a été précisément élevée dans le but de rompre l'apport de l'eau marine pour une irrigation désormais garantie des terres), Et c'est ainsi que, pour atteindre le premier rocher, l'ancien embarcadere de Kim-Sơn, il faudra piétiner dans les sables, à moins que, prévenus de l'arrivée, les gens de Hoá-Quê n'aient pris soin de venir assurer, par l'envoi de porteurs et de chaises, le transport des personnes.

A moins que, également, quelque barque ou quelque sampan pierrier ne vienne offrir son secours pour gagner, soit la pointe de Kim-Sơn, soit la proximité des masses de Hố-Sơn.

Il faut dire de ce voyage par fleuve, surtout sur départ du matin, dans la fraîcheur : eau tranquille, silence troublé de quelques appels de pêcheurs ; et l'on assiste à cette merveille du réveil des choses et des êtres, dans l'étonnement des lourds sampans de pêche dont l'immense filet d'avant est encore tendu, déjà prêt à l'œuvre, le frémissement des riz sur les berges de droite, et l'éclatement progressif du soleil sur les sables de l'Est.

*
* *

De Kim-Sơn, on peut gagner Thủy-Sơn par chaise, en passant devant Thổ-Sơn ; Thủy-Sơn, dont le grand escalier ensablé se montre et détermine sa difficulté devant laquelle on ne doit pas insister (je le conseille).

On suit une route de sables et de rochers qui longe la falaise toujours au Sud, et déjà l'on aperçoit une ouverture accessible sur un tertre.

C'est l' « entrée de l'Enfer ».

Les groupes de visiteurs sont vite dénoncés, et déjà quelques bonzes sont venus en hâte attendre le voyageur. Si l'on veut pénétrer dans le Âm-Phủ, il faudra peu de temps pour que des torches soient apportées.

Le Âm-phủ n'a que son couloir et ses salles ; mais il a aussi son intérêt dans l'histoire et ses secrets du Champa, comme il a son puits et sa légende.

On doit contourner sur le flanc Est pour aborder le second escalier qui conduit à la pagode de Linh-Ứng, à sa communauté et à ses grottes.

Linh-Ứng-Tự : quelques statues, celle de Di-Lạc, celles de Văn-Thù et de Phổ-Hiền, mais surtout celle de Thượng-Đế aux 18 bras.

A droite est la maison des bonzes ; à gauche, un petit temple funéraire pour les tablettes de Bửu-Đài et de Nguyễn-Lư.

En arrière, la tour bouddhique, le stûpa du premier, non loin de l'entrée du Tàng-Chơn-Động.

Tàng-Chơn-Động : au fond, trois grottes : la première à gauche, celle des « Tam-Thánh » avec leur *miếu*, et, sur le côté, l'escalier conduisant à un couloir étagé aboutissant à une petite salle éclairé par une fracture de la paroi.

La deuxième est le « Chiêm-Thành », la grotte des généraux, aux pierres sculptées par les Chams.

La dernière est le « Hang-Gió », avec ses teintes nuancées de vert, son jour glissant sur des éboulis et, sur son entrée, une stèle tracée sur la roche, attestant, par 5 caractères isolés, sur un espace qui dut contenir un récit ou une prière, le passage du bonze Bửu-Đài.

La construction maçonnée est le " Linh-Động-Chơn-Tiên ", qui abrite une statue bariolée ; elle est en pierre, c'est celle de Bà-Chúa-Ngọc (Bà-Thiên-Y-A-Na Chúa-Ngọc), puis celle de Lão-Quản, enfin le groupe des Bát-Tiên.

A quelques pas de l'entrée du Tàn-Chơn est l'ouverture basse qui conduit au « Giám-Trai » et vers son gouffre.

C'est par les jardinets en étages qui se trouvent derrière les dépendances de Linh-Ưng que l'on accède à la « grotte des lanternes », et près du sentier qui y conduit est l'amorce du raidillon qui descend jusqu'au fond de « Tiên-Tĩnh ».

On sort du groupe de Linh-Ưng par l'escalier qui part de la maison funéraire, et, par des gradins accessoires, l'on atteint la terrasse étroite du « Vọng-Hải-Đài », d'où l'on domine la mer.

La reprise des escaliers amène à l'ouverture du *cirque du sommet*, ouverture qui se marque des 4 caractères : « Vân-cang-nguyệt-quật », et près de laquelle sur la gauche s'inscrivent et sur la muraille et sur un rocher : Vân-Nguyệt-Cốc et Tiên-Long-Cốc, tout près de leurs bouches.

Dans ce cirque rocheux, où les frangipaniers abondent, une grotte s'ouvre dans la falaise du Sud par une entrée arrondie, le « Vân-Thông-Động », dont la salle de fond, portant le titre de la grotte, inscrit en caractères, d'un très vieil hommage au Bouddha des Ngự-Uẩn-Sơn.

La seconde trouée du cirque, gravie des lettres : Động-Thiên Phước-Địa, est suivie d'un portique.

C'est à droite qu'il faut prendre pour gagner la grotte du *Linh-Nham* où, sur un autel maladroït inscrit au pinceau, trône une minuscule statue de **Quan-Âm**.

En face de Linh-Nham, sur le Nord, est la masse élevée de la « Cîme supérieure », creusée à sa base et vers la brèche, de laquelle on va par une route que borde sur l'Ouest le mur de l'ancien palais des passages.

Après avoir franchi le portique étagé du *Huyền-Không-Quán*, on pénètre dans le rocher hautement entaillé jusqu'à la grotte claire du *Hoá-Nghiêm*, où trône, au-dessus des marches, la statue de *Quan-Âm*. Sur le côté est l'ancienne inscription de *Phổ-Đà-Sơn*.

Sur la gauche s'ouvre un couloir qui conduit jusqu'à la magnifique salle du *Huyền-Không-Động*, qui reçoit le jour par sa voûte.

Les escaliers sont tenus par les deux groupes de statues (plâtre et pierre) des gardiens *Ác* et *Thiện*, le mauvais et le bon.

Autour de la grotte et depuis la gauche, on remarquera : l'autel du *Hộ-Pháp*, le temple de *Bà-Ngọc-Phi*, et tout en haut, sur les mouvements de la merveille du fond, *Thượng-Đề-Ngọc-Hoàng*, l'empereur de jade, le maître du Ciel. Les bonzes montreront des détails de la roche, et la tête d'un tigre plus encore travaillée par les hommes que par la nature.

Sur le sol de la grotte, aux pieds de *Thượng-Đề*, est sa table à offrandes.

En face de *Bà-Ngọc-Phi*, est *Bà-Lôi-Phi*, puis le réduit du *Thạch-Nhũ* (la mammelle de pierre), et sur la paroi du roc, derrière la pagode maçonnée où sont les *Tam-Thể* en grand honneur, se manifestent des curieuses stalactites en forme d'animaux (grue, tortue, éléphant).

En quittant ces grottes, on continue sur *Tam-Thai-Tự*, la pagode de l'Ouest, dont l'intérêt est minime. Elle est consacrée au culte du Bouddha et à quelques divinités empruntées au monde taoïque.

Devant la pagode est le grand escalier du Sud, dont l'ensablement constant provoque l'entrée sur l'Est pour l'itinéraire à suivre. Il descend à travers une énorme brèche dont le flanc Ouest est dominé par le terrassement du *Vọng-Giang-Đài*, qui domine l'immense panorama du delta.

C'est à droite, en descendant du *Tam-Thai-Tự*, que l'on trouve la demeure de ses bonzes, le « *Sơn-Phông* », où sont portées sur un autel les tablettes des religieux disparus ; c'est là que se trouve le bronze doré inscrivant l'invocation de *Minh-Mạng*.

Par des sentiers coupant les jardins, se continuant par des roches irrégulières, l'on peut joindre le stûpa de groupement, l'ossuaire ancien des montagnes, la tour de *Phổ-Đông*, et la pagode du Cœur miséricordieux, la *Từ-Tâm-Tự*, du culte des âmes.

Il faut revenir sur Tam-Thai, et la sortie peut s'opérer par le grand escalier du Sud dont les sables ne s'opposent pas à une descente facile ; et l'excursion peut se continuer.

Elle pourra être dirigée vers les seuls points vraiment curieux, c'est-à-dire ceux de **Hoá-Sơn** et de leur intervalle (*Chiêm-Thành* et grotte de *Ông-Thánh* plus particulièrement). C'est dans ce voisinage que l'on pourra constater les ravages commis dans le **Dương-Hỏa-Sơn**, car c'est précisément là que les carrières ont donné le maximum d'effort.

On peut se réembarquer à la pointe Ouest de **Âm-Hoá-Sơn** pour le voyage de retour.



2° *Par la plage.* — La plage de cette partie de la mer de Chine, assez doucement inclinée, permet en général, sauf par gros temps et marée haute, un voyage facile et rapide. On quitte Tourane par le bac qui assure le service de la rivière auprès de la gare du Marché. Les pousses ont été recrutés à l'avance, et il est utile d'avoir deux coolies pour le moins, deux hommes solides ; ils attendront de l'autre côté de l'eau, au débarcadère de **An-Hải**.

Une route confortable, actuellement bordée de filaos, coupe en droite ligne sur la presqu'île et atteint le petit village maritime de **Mỹ-Khê**, où certains Européens habitant Tourane ont fixé pour les étés, dont les nuits sont parfois rigoureuses dans la ville, et pour le profit des bains, des maisons rustiques aux toits d'herbes.

Immédiatement, c'est la mer dont le flot s'étale sur une plage qui, d'abord limitée par des végétations, s'élargit, se perd dans les dunes.

Les sept kilomètres de plage sont rapidement franchis sans trop de gêne, dans un équilibre parfois douteux du véhicule, mais que la poussée rapide du coolie de renfort rassure bien vite. Le tireur, habitué de la route, sait profiter du recul de l'eau, ou bien coupe sur des points inondés qu'il sait en surélévation.

Les pousses s'arrêtent auprès d'un groupe de cabanes de pêcheurs, à deux cents mètres environ de l'angle Nord-Ouest de **Thủy-Sơn** ; il faut traverser la dune sévère.

Les détails de la visite commencent par **Linh-Ứng**.

Malgré les soleils lourds, cette route reste agréable par la brise assez constante qu'apporte la vague remuée : Elle a l'agrément du mouvement propre aux plages et l'incommodité sans doute du sable trop blanc, mais aussi, sur l'aller, le tableau sans cesse rapproché et

de plus en plus inquiétant et espéré, de tout le groupe des roches ; tandis que le retour donne l'intérêt de l'activité du petit port de pêche de Mỹ-Khê, et encore la mer, et, tout au Nord, bien en face, la masse, embrunée du Trà-Sơn.



Durée de l'excursion. — Le voyage en Sampan, s'il est organisé en dehors de la marée montante, peut être assez long ; avec beau temps et vent favorable, on peut atteindre la digue en une heure et demie environ ; de là, par barque ou par chaise, par Kim-Sơn ou les montagnes du Feu, l'arrivée à Thủy-Sơn se fera au plus tôt en trois quarts d'heure.

Par la plage, il faut compter sur une heure de route, complétée de vingt minutes nécessaires à la traversée de la rivière de Tourane.

Quant à la durée de la visite, dans les montagnes, elle ne peut dépendre que de l'extension que l'on veut donner à celle-ci. Si l'on n'a pour objectif que la seule montagne de Thủy-Sơn, et c'est ce qui importe, en arrêtant un programme comprenant les choses essentielles, c'est-à-dire Linh-Ứng et ses pagodes, les grottes du Tàng-Cho'n, le Vọng Hải-Đài, la salle du Huyền-Không et la pagode Tam-Thai, une heure peut suffire.

Ainsi donc, en quatre heures, par voie du bord de mer, on aura toute possibilité d'effectuer une excursion sans précipitation excessive et l'on connaîtra des Montagnes les plus spéciales et les plus étonnantes de leurs beautés.

Pour ceux dont la liberté serait moins pressée, qui voudraient voir plus encore, suivre les divers éléments du groupe, s'arrêter aux détails, dans une visite faite posément, permettant un peu de contemplation et une curiosité plus affranchie, je conseille le départ au matin, l'excursion tranquille aux montagnes de l'Ouest et le retour, sous le soleil déjà monté si rapidement, vers Thủy-Sơn.

Avant de s'engager sur l'escalier de Linh-Ứng, les couloirs et les salles du Âm-Phủ auront été visités. Alors, Linh-Ứng atteint, détail par détail, on suivra tout ce qui veut être sujet d'intérêt, et l'on pourra s'égarer dans les roches. Les vivres apportés pour la collation froide auront été dirigés sur Linh-Ứng, où le déjeuner sera pris ici-même, dans l'unique salle de ces bonzes toujours prévenants et toujours satisfaits ; puis la visite reprendra, par les escaliers, vers les hauteurs, vers des beautés plus fortes et de plus larges visions.

Ainsi donc, le retour sera décidé sous le soleil en déclin, adouci, et le voyage sera ce que fut celui du matin, dans le mouvement berceur du véhicule, parmi la fraîcheur marine et la tranquillité du monde voisin ; toutes choses exerçant un sûr pouvoir dans la pensée plus active et toute remplie des beautés contemplées.

J'ai dit que le *thôn* Đông-Bắc (hameau Nord-Est) du village de Hoá-Quê, tenait une réserve de quelques chaises, simples sièges de rotin hissés sur deux longs bras, et pour lesquelles quatre porteurs sont nécessaires. Les notables du village peuvent être prévenus la veille par exprès et ceci est préférable, sinon on peut s'exposer à des attentes longues, en faisant appel à ce concours au moment même de l'arrivée.

* * *

Comme ultime détail, je voudrais donner un aperçu des *prix des divers modes de transport*.

Un sampan muni de bons rameurs demandera du voyage 1 \$ et 1 \$ 50. Il faudra reconnaître aussi par quelques cents (15 ou 20) l'obligeance des barquiers qui auront transbordé sur Hoá-Sơn.

Les chaises réclameront 25 cents pour chacun des porteurs.

Quant aux poussesmanœuvrés par deux coolies, le marché se concluait généralement sur 3 piastres, indépendamment des frais nécessités par le passage de la rivière.

Ces prix sont, du reste, généralement déterminés officiellement par la police des transports et sujets à modifications, soit de la part de Tourane, soit de la part de Faifo ; suivant les centres dont ces transports relèvent. Les indications que je donne sont peut-être déjà modifiées, mais sans écart bien grave.

En tous cas, il sera facile d'obtenir tous les renseignements désirables, soit à l'hôtel de Tourane, soit au commissariat de police.

Quant aux bonzes, dont la complaisance guida par les montagnes, ils vivent de peu, et le voyageur européen est un envoyé généreux de leur providence des cieux bouddhiques ; aussi sera-t-il sollicité par tous et par d'autres. Les autres seront ceux venus de tous points, et des villages, glissant effrontément dans les groupes et obsédant l'étranger. J'engage chacun à se dégager de cette foule, de telle façon que les libéralités consenties ne s'égarent pas et viennent seu-

lement aux religieux qui auront aidé dans l'excursion et dont on tiendra à reconnaître l'accueil.

(Les schémas qui accompagnent cette étude n'ont nullement la valeur rigoureuse de plans dressés ; j'estime qu'ils faciliteront les visites en situant justement les choses et les lieux).



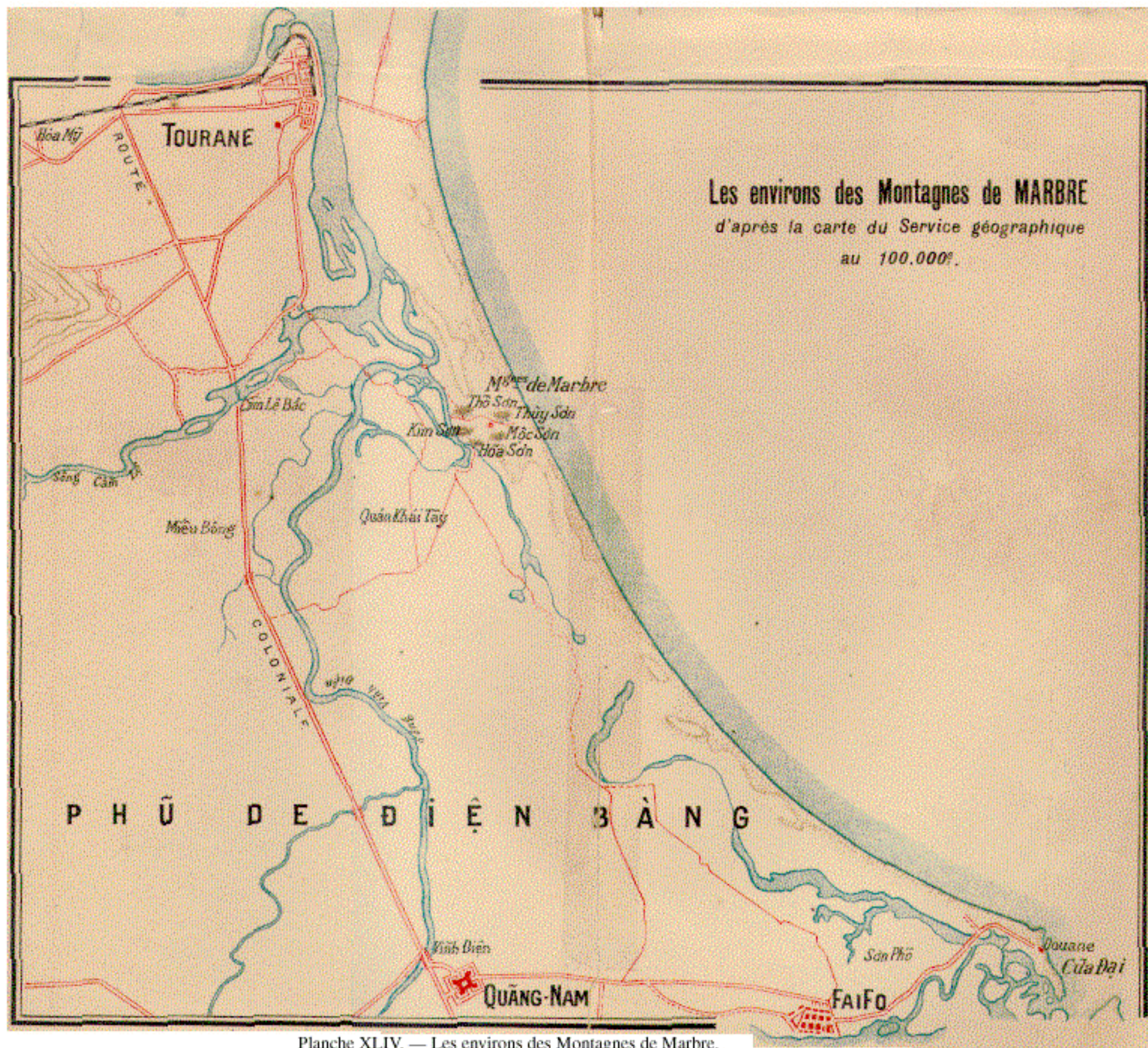


Planche XLIV. — Les environs des Montagnes de Marbre.
D'après la carte du Service Géographique au 100.000

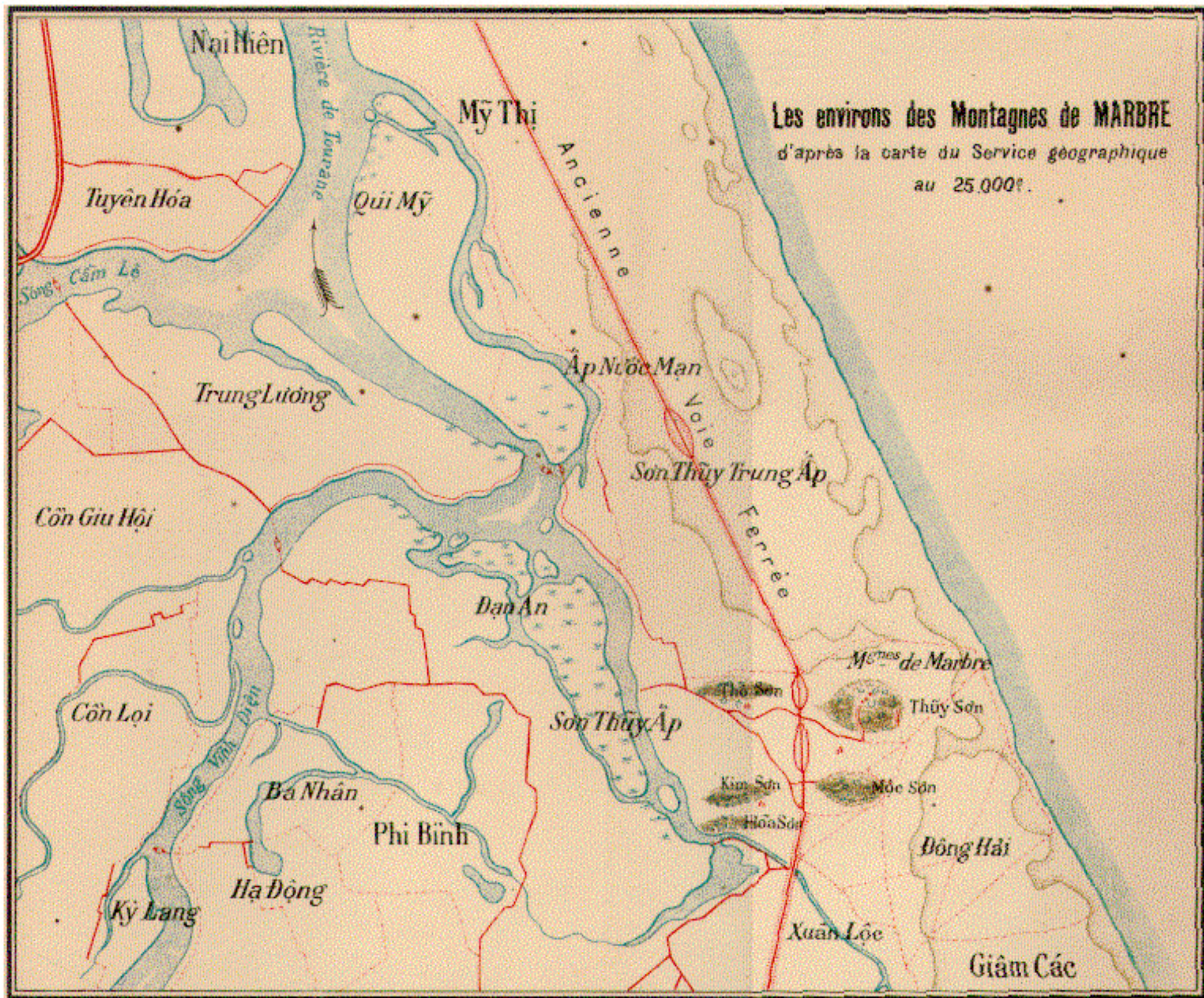
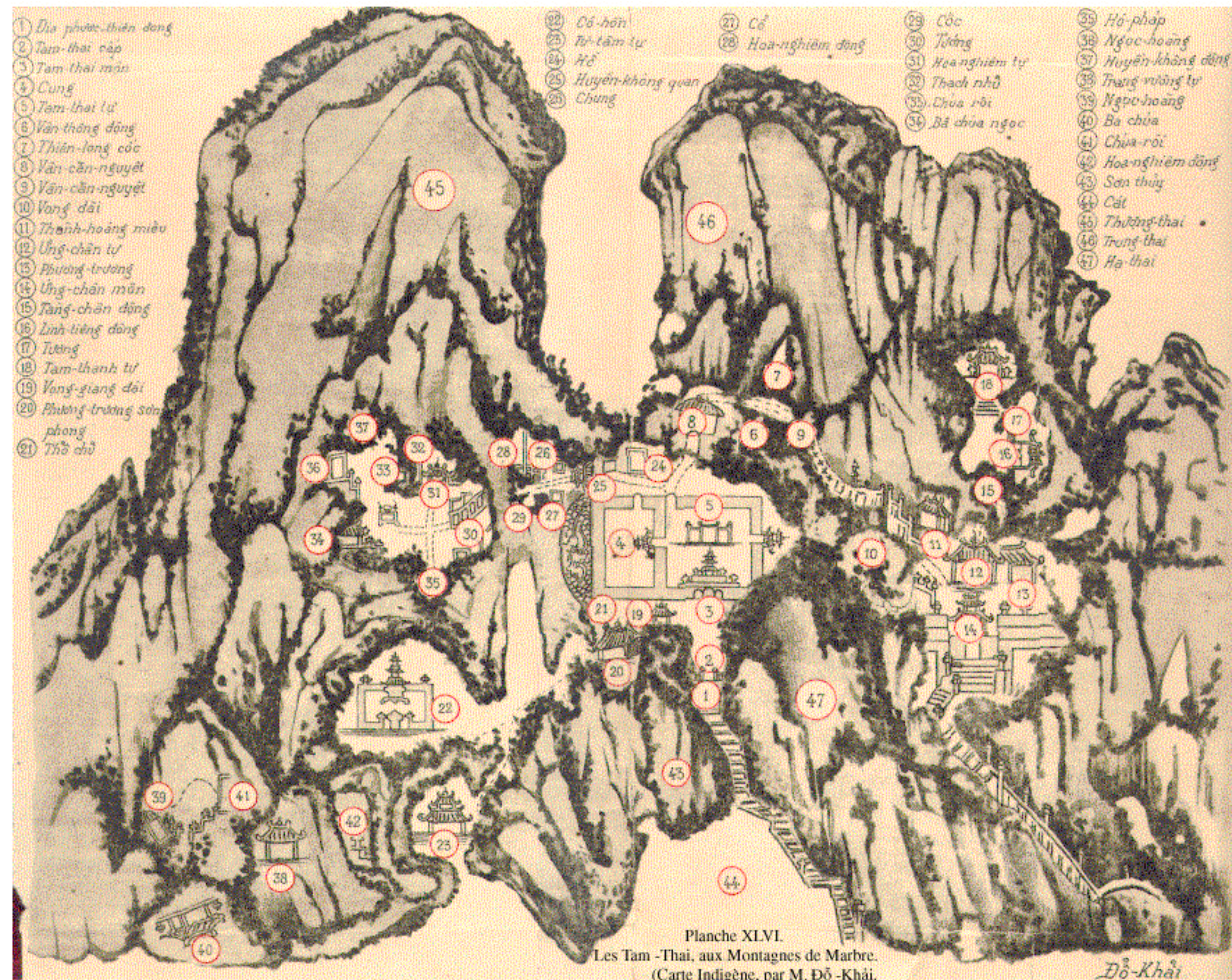


Planche XLV. — Les environs des Montagnes de Marbre.
D'après la carte du Service Géographique au 21.000



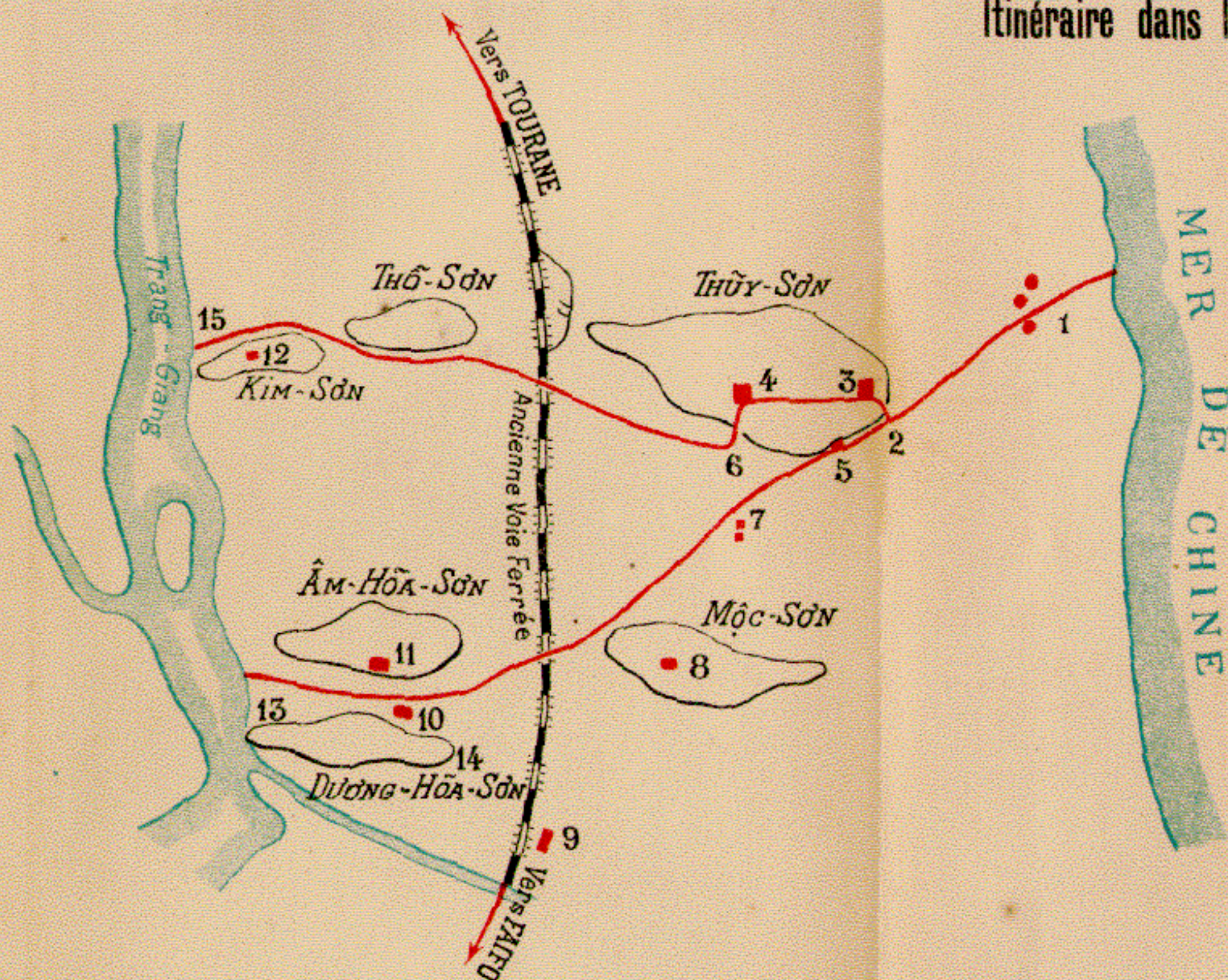
Plan annamite de THỦY-SƠN

Légende

- | | |
|------------------------------|----------------------------|
| 1 <i>Linh-Ứng-Môn</i> | 5 <i>Thiên-Long-Cốc</i> |
| 2 <i>Vọng-Hải-Đài</i> | 6 <i>Vân-Thông-Động</i> |
| 3 <i>Linh-Ứng-Tự</i> | 7 <i>Động-Thiên</i> |
| 4 <i>Vân-Cần-Nguyệt-Quật</i> | 8 <i>Tam-Thai-Tự</i> |
| | 9 <i>Tam-Thai-Môn</i> |
| | 10 <i>Vọng-Giang-Đài</i> |
| | 11 <i>Huyền-Không-Động</i> |



Itinéraire dans les Montagnes de Marbre



1. — Point d'arrivée par la plage ;
cabane de pêcheurs.
2. — Escalier de Linh-Ung.
3. — Linh-Ung-Tu.
4. — Tam-Thai-Tu.
5. — Am-Phu.
6. — Escalier du Sud.
7. — Stupas, dont celle de Lu.
8. — Rocher de Cô-Mu.

9. — École de village (ancienne station).
10. — Chiêm-Thành.
11. — Grotte de Ong-Thanh.
12. — Kim-Vong.
- 13.
14. — Emplacements des carrières.
- 15.)

N

Plan schématique de Thuy-Son Détails d'itinéraire

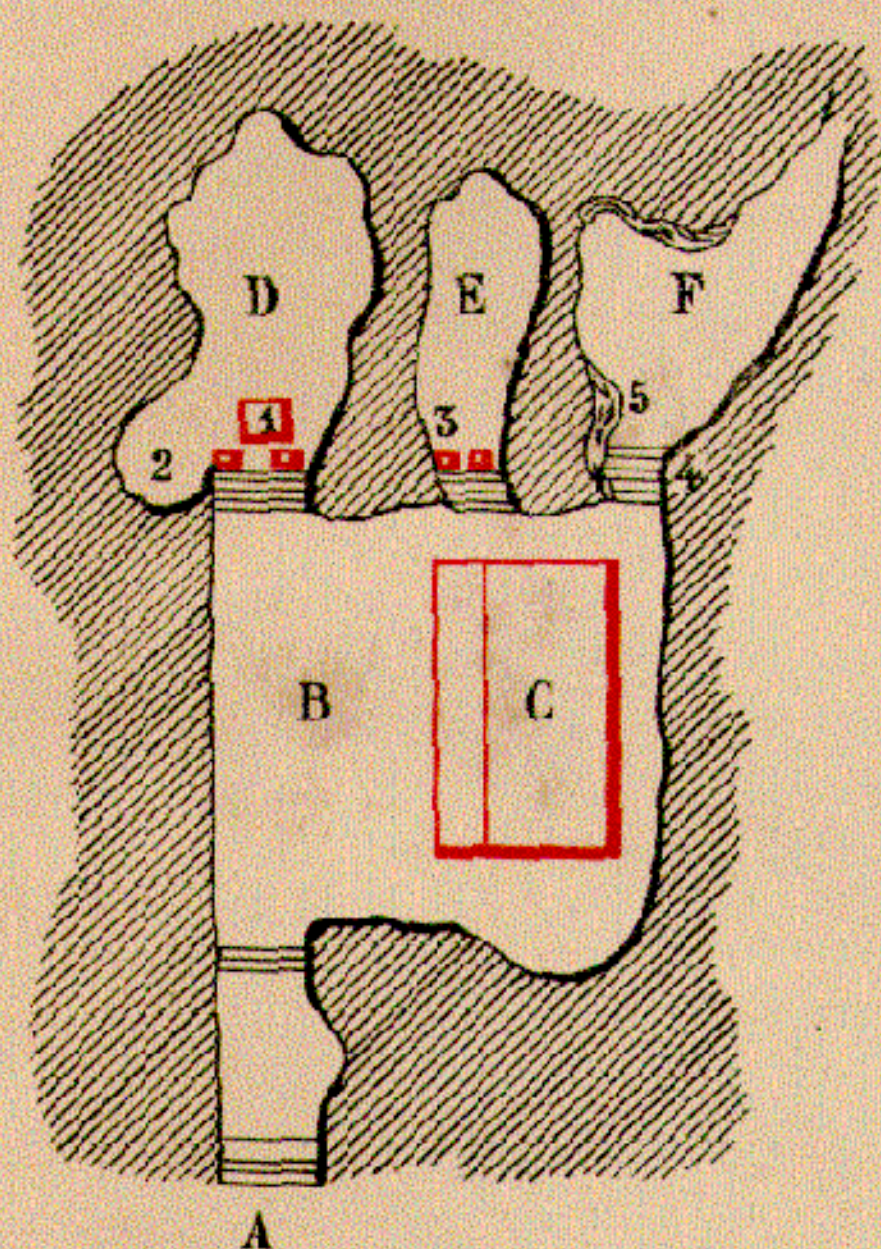
O

E

- | | |
|-------------------------------------|---|
| 1. — Pagode de Linh-Ung. | 10. — Vong-Giang-Dai. |
| 2. — Grottes et autels de Tân-Chon. | 11. — Hoa-Nghiêm-Dòng. |
| 3. — Thiên-Tĩnh. | 12. — Huyền-Không-Dòng. |
| 4. — Giam-Trại. | 13. — Linh-Nham-Dòng. |
| 4. — Grotte des Lanternes. | 14. — Vân-Thông-Dòng. |
| 5. — Vong-Hai-Dai. | 15. — Vân-Nguyệt-Cốc et Thiên-Lang-Cốc. |
| 6. — Tam-Thái-Tu. | 16. — Entrée du Am-Phu. |
| 7. — Dòng-Thiên-Phuoc Dai. | A. — Thuong-Thai. |
| 8. — Sơn-Phong. | B. — Trung-Thai. |
| 9. — Tour de Phô-Dòng et Tu-Tâm-Tu. | C. — Hạ-Thai. |

S

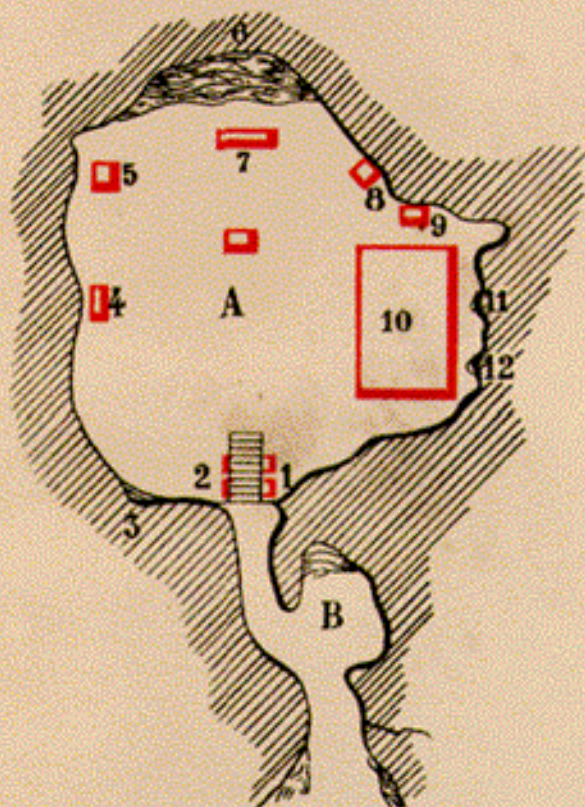
Plan schématique du Tân-Chương-Động



- A — Entrée du Tân-Chương-Động.
 B — Cour du Tân-Chương.
 C — Pagodon du Linh-Động-Chơn-Tiên.
 D — Tam-Thanh-Động.
 E — Chiêm Thành.
 F — Hang-Giổ.

1. — Miếu des Tam-Thánh.
 2. — Escalier conduisant à la grotte supérieure.
 3. — Pierres des dvarapalas.
 4. — Stèle de Bửu-Đài.
 5. — Abri de statues brisées.

Plan schématique du Hóa-Nghiêm-Động et du Huyện-Không-Động



A. — Huyện-Không-Động.

B. — Hóa-Nghiêm-Động.

1-2. — Gardiens "Ac" et "Thiệu".

3. — Thượng-Đế (statue reléguée).

4. — Autel du Hộ-Pháp.

5. — Pagodon Bà-Ngọc-Phi.

6. — Thượng-Đế Ngọc-Hoàng.

7. — Table à offrandes.

8. — Pagodon de Bà-Lôi-Phi.

9. — Thạch-Nhữ.

10. — Pagode des Tam-Thế.

11 et 12. — Détails zoomorphiques.

S O M M A I R E

Communications faites par les membres de la Société

Pages

Les Montagnes de Marbre (D'A. SALLET) :

Chapitre I. — Situations, appellations, importance et influences, généralités.....	3
— II. — Constitution géologique, flore, faune.	23
— III. — La légende et l'histoire.	
— IV. — Les détails.	65
— V. — La vie aux montagnes : les cultes, les bonzes	109
— VI. — L'industrie des marbres.	123
— VII. — Inscriptions anciennes.	129
— VIII. — Détails d'excursion	137

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à M. le *Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (Annam), en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le Bulletin des Amis du Vieux Hué, tiré à 600 exemplaires, forme (fin 1922) 10 volumes in-8°, d'environ 3.900 pages en tout, illustrés de 664 planches hors texte, et de 580 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914- 1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à M. le *Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (Annam), soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D'ACCUEIL

